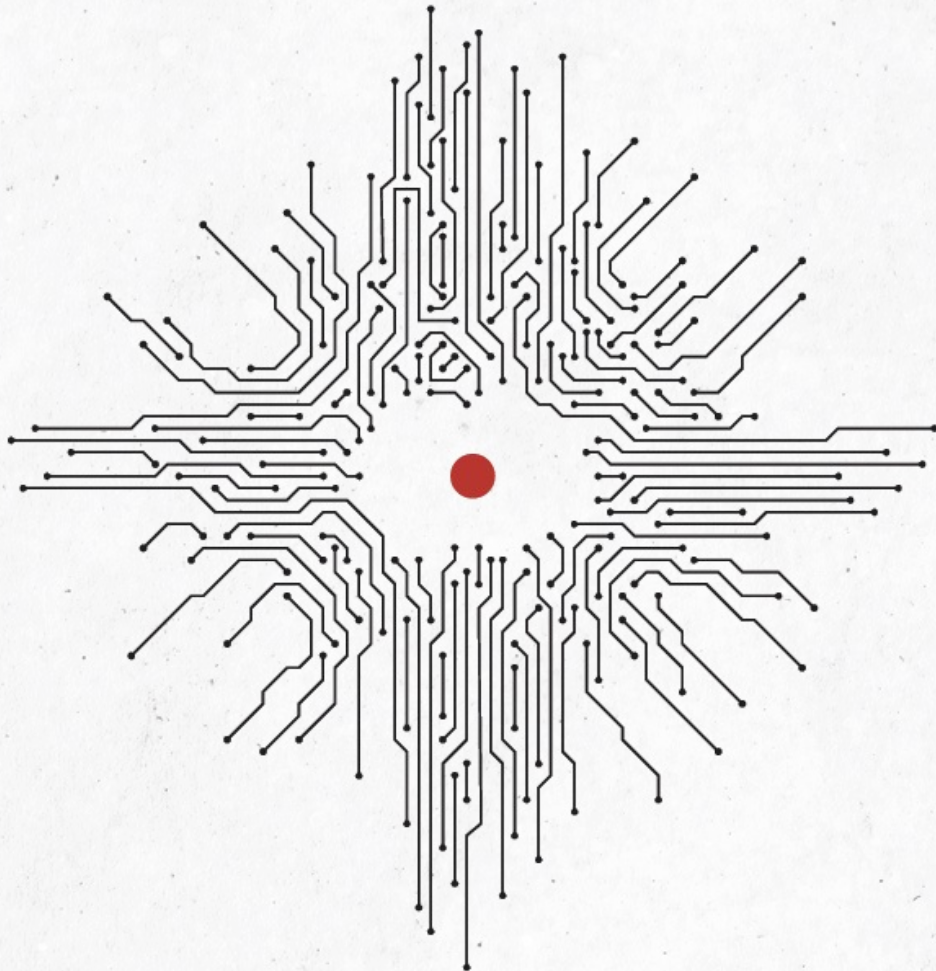


BADR OTMANI

L'ŒIL DE GOLIATH

Les terres fertiles - Tome 1



3/4

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ

Chapitre 1

« La notion même de progrès génère un enthousiasme que l'on pourrait qualifier de religieux. Les quotidiens de l'époque nous rappellent cette fascination : on y décrit à longueur de pages les inventions les plus récentes, les machines les plus étonnantes. »

Gilles Babinet — L'ère numérique, nouvel âge de l'humanité.

La définition que nous donnons de la *religion* en dit parfois plus long sur nos croyances que la réponse à la question « *En quoi croyez-vous ?* »

À une ère de l'humanité où d'interminables débats visent à tracer une frontière entre science et croyance, la distinction qui importe vraiment dans le cheminement de notre espèce ne suscite que peu d'intérêt. La véritable différence se trouve entre ceux qui savent en quoi ils croient et ceux qui ne le savent pas. Ceux qui l'ignorent s'ignorent eux-même, et perdent un temps précieux. Croire ou ne pas croire n'est pas la question. Nous croyons et mécréons tous en quelque chose.

Chaque religion a ses sages, ses figures emblématiques. Dans un paradigme où le microscope et la calculatrice sont des objets sacrés, le *scientifique* joue souvent le rôle du sage, occupant une place ambiguë où s'entremêlent raison et foi.

Scientifique était le titre par lequel était le plus souvent présenté le professeur Michaël Bayart. Décoré et plusieurs fois reconnu par un ensemble d'acteurs du milieu comme tel, cette appellation lui valait également le statut implicite de *sage*. Ces étiquettes lui collaient à la peau à chaque interaction avec ses semblables. Elles le suivaient et se glissaient jusque dans son intimité, influant sur sa volonté, son intelligence, sa fierté, son orgueil. L'orgueil n'est jamais un étranger lorsqu'on est physicien et mathématicien mondialement reconnu, quotidiennement sollicité, et que l'on a décroché ses deux premiers prix Nobel de physique avant d'avoir passé trente ans.

Michaël approchait doucement la soixantaine. Il était le genre d'homme à la carrière brillante que l'individu lambda apercevait parfois derrière son écran de télévision,

dans un coin de journal distribué gratuitement à l'entrée du métro ou en première page d'une revue spécialisée. L'homme à qui le politique demande conseil, que l'étudiant écoute attentivement, et dont les proches sont fiers. Ses cheveux quasiment tous blancs mais nombreux lui arrivaient presque aux épaules, venant entourer une barbe grisâtre bien taillée.

Le soleil s'apprêtait à se lever sur son domaine situé quelque part à l'est de Paris. Lui était déjà levé, séchait ses bras, son visage et ses pieds en observant, par la fenêtre de la salle de bains, son petit monde s'agiter depuis une fenêtre de la bâtisse, un des manoirs de la propriété, construit en 1873.

Les employés s'affairaient çà et là, entretenant la pelouse, les arbustes, les équipes de vigiles prenant le relais de leurs collègues travaillant de nuit, d'autres encore préparant l'arrivée habituelle des visiteurs, ou effectuant des tâches routinières diverses et variées. La bibliothèque interne n'allait pas tarder à ouvrir. Peu de propriétaires de bibliothèques et centres culturels privés auraient fait appel à une société de sécurité, mais Michaël avait jugé bon de ne pas laisser le domaine sans protection compte tenu de l'actualité, tout d'abord, puis également au vu des laboratoires et autres investissements précieux qui s'y trouvaient. Une grande partie de la propriété étant ouverte au public, un minimum de prudence s'avérait indispensable.

Ce matin-là, son brillant esprit était encore confus. Il avait fait un rêve. Dans ce rêve, il était spectateur. Le spectacle auquel il assistait était horrifant et jouissif à la fois. Les idées noires qu'il avait reléguées dans un coin sombre de son être ressurgissaient parfois la nuit, menaçant de s'emparer à nouveau de lui. Stress aidant, il devenait un habitué de ce genre de songes. Pas de temps à consacrer à ses obsessions pour le moment, ses étudiants l'attendaient.

Enseigner lui plaisait, quoique de moins en moins, dû au fait que la plupart des étudiants auquel il essayait de transmettre un savoir semblaient davantage intéressés par l'écran sur lequel ils étaient censés prendre des notes que par des explications détaillées sur les propriétés des batteries au lithium, l'avenir du stockage de l'énergie et les changements majeurs qu'impliquait la révolution des nouvelles technologies d'information et de communication.

Rituels du matin terminés, salutations faites, en trente minutes le professeur était au volant d'une petite Ford en direction de l'université. La route était plutôt dégagée, la circulation agréable. Pas de radio, pas de smartphone. Écouter les nouvelles le matin, quel que soit le média dont elles provenaient, était pour lui devenu aussi utile que se brancher un câble dans le crâne et y déverser du purin. Il essayait toujours de faire en sorte que son esprit lui appartienne entièrement, au moins en début de journée, pour reconnecter ses pensées, même si les panneaux en quatre par trois parsemant le périphérique lui suggéraient plutôt d'observer la poitrine féminine mise en avant pour vendre une assurance ou un appartement de rêve.

Trajet connu, donc esprit vagabond. Arrivé dans les petites ruelles de Paris, il ne pouvait s'empêcher de regarder sur les trottoirs, au milieu des voitures, des bus et des trottinettes électriques, ces piétons qui défilaient, usés et braqués pour la plupart sur ces petits rectangles lumineux de cinq à six pouces. Toujours avec la même pointe d'amertume, chaque jour qu'il effectuait ce trajet.

Rien pourtant ne l'obligeait à prendre cette route et à assister à ce spectacle qui le désolait tant. Ses clients auraient certainement été plus ravis de le voir qu'une bande de post-adolescents intéressés uniquement (pour la plupart) par le bruit et les odeurs désagréables qu'ils nommaient « soirées étudiantes ». Mais il songeait que parmi toutes ces têtes, il y en avait bien quelques-unes qui méritaient un enseignement digne de ce nom. La faculté de physique et d'ingénierie de Paris Sud avait bataillé pour avoir l'honneur de le compter parmi ses professeurs. Peu de physiciens multimillionnaires auraient encore accepté, en 2019, d'enseigner dans une faculté publique régulièrement, qui plus est pour une somme dérisoire, plutôt que dans une des prestigieuses écoles ayant pour nom un acronyme de trois lettres et offrant des honoraires à plus de quatre chiffres par prestation.

Michaël stationna sa voiture sur le parking réservé aux professeurs, et se dirigea vers l'entrée du bâtiment principal, la franchissant. Il salua les personnes qu'il croisait dans les couloirs, se dirigeant machinalement vers l'amphithéâtre duquel il devait donner cours, vide pour le moment. Il était impératif pour lui de toujours être sur les lieux avant ses étudiants. Le sens de l'exemple, probablement.

Petit à petit, les jeunes gens firent leur entrée et s'installèrent aux endroits qu'ils estimaient les plus stratégiques. L'amphithéâtre se remplit petit à petit pour atteindre un tiers de sa capacité. Le professeur répondait aux quelques bonjours des élèves qui le saluaient en arrivant et attendait que le flux des entrants cesse. À ce stade de l'année, un tiers de l'amphithéâtre était le maximum qu'on pouvait atteindre, le cours pouvait donc commencer.

« Bonjour à tous, dit-il en s'adressant d'une voix énergique à l'amphithéâtre, ce qui fit cesser le petit brouhaha typique d'un début de cours. Nous allons reprendre là où on s'était arrêté la dernière fois en revenant un peu plus en détail sur certains points. Comme d'habitude, évidemment, ceux qui sont intéressés par autre chose que le cours que je dispense sont chaleureusement invités à sortir. Je vous assure que je ne vous en voudrai absolument pas...»

Il lança un regard à l'ensemble des étudiants en montrant la sortie, mais il savait qu'aucun n'aurait le cran de se lever et partir. S'ils étaient entrés, c'était pour rester jusqu'au bout, quitte pour certains à rester dans le seul but de faire acte de présence.

Ceux qui ne voulaient pas venir ne venaient pas, tout simplement. Ils se pointaient aux TD et évitaient les amphis, routine classique de l'étudiant français du premier quart de vingt-et-unième siècle. Cette remarque qu'il faisait à chaque début de cours avait pour seul but de servir d'avertissement à ceux dont l'esprit avait tendance à s'égarer, malgré tous les efforts qu'il déployait pour rendre son cours aussi vivant et

captivant que possible. Le non-respect de l'enseignant était une chose qui l'agaçait particulièrement.

Le silence obtenu, il commença.

« Alors, tout d'abord, revenons sur le graphène. Pour ceux qui s'y intéressent vous avez pu lire un peu tout sur Internet... Avant de rentrer dans les détails nous allons parler un peu de son utilisation, pour la petite histoire. Ceux qui ont fait des recherches sur le sujet ont pu le lire, les propriétés de ce matériau sont effectivement intéressantes mais, pour l'heure, il n'est pas exploitable à échelle industrielle. Principalement parce que... »

Le cours continuait. La moitié environ des étudiants étaient pleinement attentifs au cours. Les autres étaient derrière leur écran et semblaient prendre des notes. Certains d'entre eux avaient discrètement fait passer des oreillettes dans leur chevelure ou vêtement, d'autres, en réalité, participaient à un débat de commentaires acharné sur Facelook au sujet de la vitesse d'un joueur de football, et d'autres absorbaient sans pouvoir s'arrêter des flots de caractères ordonnés en blocs de 240, dont ils auraient oublié le contenu quelques secondes après les avoir lus, mais qui laisseraient en eux des résidus de pensées insaisissables usant progressivement leur esprit. Le cours se poursuivait.

« ... Pour résumer grossièrement ce point, retenez qu'au-delà de 4,20 volts par cellule, la durée de vie de l'accumulateur est tout de même fortement réduite. »

Il parlait déjà depuis presque quinze minutes sans interruption. Le professeur marqua une pause pour parcourir la salle du regard, et s'aperçut qu'un des élèves avait l'air plus déconcentré que la moyenne supportable. Michaël le fixa, le silence dura, les élèves sentirent le malaise s'installer. L'étudiant qui cliquait frénétiquement sur le bouton gauche d'une souris leva la tête interloquée en jetant des regards de part et d'autre de l'amphithéâtre, s'apercevant que l'attention était concentrée sur lui. Sa souris vite rangée, le cours reprit.

Une fois les deux heures passées, tous se dirigèrent vers la sortie, sauf un des étudiants, qui descendit les marches de l'amphithéâtre en direction de Michaël, fermant sa mallette. Le jeune homme d'une vingtaine d'années était vêtu d'un survêtement noir large, usé au niveau des genoux, d'un polo gris et d'un gilet noir qui se fondait aisément dans n'importe quelle foule où la moyenne salariale ne dépassait pas le SMIC. Le teint blanc légèrement bronzé, barbe rousse de quelques jours et coupe réglementaires, ses vêtements larges et sa silhouette fine cachaient un physique de boxeur poids léger. Il s'avancait d'un pas tranquille vers le professeur.

« Bonjour, excusez-moi, vous avez une minute ? Je viens d'arriver dans cette fac et c'est la première fois que j'assiste à vos cours. Je connais vos projets, votre entreprise et j'aime beaucoup vos travaux. Je peux vous poser une question ou vous êtes pressé ? »

Michaël leva la tête pour découvrir l'étudiant d'une vingtaine d'années ou un peu plus, qui se tenait devant lui.

« Oui, jeune homme, je t'écoute. C'est au sujet du cours ? »

— Pas vraiment, c'est au sujet d'un de vos livres, je les ai tous lus et beaucoup appréciés. Je sais que c'est hors sujet, mais j'ai une question à propos de celui sur l'attention, « *L'intelligence augmentée* », ça ne vous dérange pas ? »

Intéressant, pensa Michaël, il consentit à accorder quelques minutes à l'étudiant qui était visiblement l'un de ses fans, par bonté, par curiosité ou par orgueil... Il n'aurait su le dire sur le moment.

« Ce n'est pas vraiment en rapport avec le cours, ni même la physique en général, mais je t'écoute, de quoi voulais-tu me parler ? »

Il interrompit son mouvement et posa sa mallette pour écouter. Le jeune homme, content d'avoir pu accéder à quelques minutes d'attention de la part de l'illustre enseignant, enchaîna de manière enthousiaste :

« Alors voilà, dans le chapitre concernant le cerveau, vous disqualifiez les thèses de Florent Alexandre sur ses comparaisons entre les processeurs et le cerveau, mais vous n'allez pas jusqu'au bout pour discréditer totalement ses prédictions sur l'IA, je ne comprends pas. »

Michaël sourit, il avait l'impression de se reconnaître, quarante ans plus tôt, dans cette question. L'étudiant tentait soit de le pousser à un vulgaire clash, soit de simplement tester sa réaction.

« Pourquoi voudrais-tu que je démonte sa thèse jusqu'au bout ? »

— Parce que ses fondements sont faux, vous l'avez démontré, mais ensuite vous vous êtes arrêté là, insista Amin.

— Tu as sans doute mal compris. Je m'oppose à lui sur sa mauvaise compréhension de la nature des algorithmes, c'est vrai.

— Mais ?

— Mais, reprit le professeur, ce que nous ferons de ces technologies dépendra beaucoup des croyances et des espoirs qu'on place en elles. De plus, malgré les désaccords que j'ai avec les apôtres du tout-IA, ça ne m'empêche pas de reconnaître ce qu'il y a de correct dans leurs analyses. Il faut séparer le bon grain de l'ivraie et éviter la caricature.

— Intéressant, merci... reprit l'étudiant, qui n'avait pas tenté d'argumenter davantage, et semblait pensif. Il remercia le professeur et se dirigea vers la sortie.

Michaël l'interpella :

— Comment t'appelles-tu, jeune homme ?

— Amin.

— Enchanté, jeune homme. N'hésite pas si tu as d'autres questions. Sur le cours, surtout !

— De même, c'est un honneur de vous avoir comme enseignant. Je n'hésiterai pas, merci. Bonne journée ! »

Il s'éloigna, laissant le professeur pensif, qui restait légèrement interloqué d'une telle question de la part d'un étudiant. Celui-ci songea également qu'il devrait cesser d'appeler tous les moins de trente ans « jeune homme », puis reprit le chemin du retour.

Quelques instants plus tard, quelque part en banlieue parisienne.

Amin avait terminé ses cours pour la matinée, il lui restait deux heures avant le cours suivant et il avait pensé à en profiter pour rendre visite à un ami qui habitait à trente minutes environ de l'université.

Cette discussion avec son nouveau professeur de physique l'avait conforté dans ses a priori sur son auteur préféré. Il avait trouvé une des rares personnes qui n'utilisait pas sa notoriété pour régler ses comptes dans ses œuvres, et restait centré sur le fond du sujet. Il sortit de la bouche de métro, et se retrouva au pied du bâtiment après quelques minutes de marche. Il sortit de ses pensées et sonna à l'interphone. Quelques secondes plus tard, quelqu'un décrocha.

« Ouais ?

— C'est Amin, je suis arrivé.

— Okay. Attends, je t'ouvre. »

La porte magnétique de l'immeuble s'ouvrit, Amin pénétra dans la cage d'escalier et monta jusqu'au deuxième. Comme souvent dans ce genre de bâtiment, l'ascenseur était en panne. Une légère odeur d'urine se faisait sentir et la lumière des escaliers ne fonctionnait pas.

Arrivé à l'étage, une des portes du couloir s'ouvrit avant qu'il ait eu le temps de trouver la bonne, son ami qui le reconnut le fit entrer en le saluant chaleureusement. Ils ne s'étaient pas vus depuis plusieurs années, mais avaient récemment repris contact par Internet.

« Salam, frérot, bien ?

— Alaykoum Salam, Samir, ça va et toi ?

— Tranquille, ça va, t'as fini les cours ?

— Non, j'ai une pause de deux heures, je dois y retourner après.

— Ah oui, c'est vrai, bah viens, installe-toi, j'étais dans le bureau. »

Ils traversèrent l'étroit couloir de l'appartement pour se rendre dans la pièce où Samir avait installé son bureau, sa télévision, et sa Playstation 4. Des vêtements traînaient çà et là sur le sol, se mêlant parfois à des cartons qui vomissaient leur contenu par terre. La moquette était trouée par endroits et les murs, dont la peinture était plus qu'usée, servaient de décor général.

Samir s'assit sur le fauteuil du bureau et saisit son smartphone, dont le prix dépassait celui d'une petite voiture d'occasion, pendant qu'Amin choisit un des sièges près de la bibliothèque et s'y installa, les bras posés sur les accoudoirs.

« Devine qui j'ai rencontré aujourd'hui en arrivant, dit Amin en direction de son congénère, qui avait la tête baissée sur son petit écran.

— Hm ? Qui ?

— Michaël Bayart, le fondateur d'Insan Intellectus.

— Hm. Ah, c'est qui ?

— Tu le connais pas ? Je t'en avais déjà parlé, c'est celui qui a écrit le livre que je t'avais envoyé en photo l'autre fois.

— Ah, okay, c'était comment ?

— Il est prof de physique à la fac, en fait. Je savais même pas. J'étais grave surpris, je comprend même pas ce qu'il fait là ! En fait, il... hé, frérot, tu m'écoutes, là ?

Le pouce de son ami défilait machinalement de bas en haut depuis presque deux minutes, s'arrêtant de temps à autre pour appuyer brièvement sur l'écran avant de reprendre.

« Hein ? demanda Samir l'air presque fraîchement réveillé. Ouais, ouais, je regarde un truc vite fait sur Facelook. »

« C'est pas toi qui regarde Facelook, c'est Facelook qui te regarde.

— Hein ?»

Amin se leva, prit le smartphone des mains de son ami, éteignit l'écran et le rangea dans le tiroir le plus proche. Celui-ci n'opposa pas de résistance sur le moment.

« Allez, range ça un moment, poto. Ça fait longtemps que je t'ai pas vu !

— Bon, okay, t'es un ouf, toi, haha... Ça fait plaisir de te revoir, le hacker de la NASA ! Alors, ça raconte quoi ?

— Ben, écoute, je suis toujours pas hacker à la NASA et la NASA n'est toujours pas une entreprise de piratage d'ordinateurs, haha. À part ça, j'ai trouvé un taf et un studio pas loin d'ici. Du coup, je me suis inscrit à cette fac pour faire plaisir à ma mère et

continuer les études en alternance. Et comme je te disais, j'ai rencontré le patron d'Insan Intellectus.

— Oui, tu m'en avais parlé, je savais même pas qu'il enseignait ici ! Bien, le taf, ça fait plaisir, c'est où ?

— Je savais pas non plus. Le job, c'est pour Elitech à Châtillon, une petite boîte qui fait de la presta open source. Je me suis arrangé avec eux pour bosser à distance un jour sur deux, comme ça je peux aller en cours. Et toi, ça raconte quoi ?

— Ben écoute, toujours pareil. Toujours pas marié, bientôt la trentaine, toujours planté ici, je suis livreur, on change pas, haha. Mais pourquoi tu continues les études ? T'as largement le niveau pour brasser en indépendant, t'as pas expliqué à ta mère ?

— Ouais, mais bon, elle est de l'ancien monde, les diplômes et tout... Elle s'inquiète facilement de tout ce qu'elle ne connaît pas, c'est une mère. »

La conversation porta sur les dernières nouvelles de chacun. Leur relation s'avérait pérenne, consacrée par une amitié de longue date malgré, parfois, quelques très longues interruptions. Amin était en Troisième lorsqu'il avait rencontré Samir au collège et de solides liens s'étaient noués avec le jeune adulte de l'époque, alors surveillant. Samir avait l'esprit très curieux et avait trouvé chez Amin un côté atypique qui lui apportait autant de questions que de réponses, nourrissant ainsi sa curiosité. Six ans plus tôt, les forfaits Internet mobile illimités étaient encore trop chers pour interrompre à coups de notifications leurs longues discussions sur un banc.

Durant ces discussions, Samir avait découvert d'autres manières de penser et de voir le monde grâce à Amin, qui, malgré son plus jeune âge, avait l'esprit éveillé à des sujets généralement réservés à ceux qui déclarent leurs revenus aux impôts depuis plus de quinze ans.

Après le lycée, ils avaient gardé contact mais Samir était devenu progressivement moins enclin aux discussions de type « Mais qui sommes-nous et que sommes-nous ? Où allons-nous et pourquoi ? », s'enfermant progressivement dans l'engrenage de la survie en mégapole, où le quotidien laissait peu de temps et de place à ce type d'interrogations.

La distance n'aidant pas, Amine et lui s'étaient presque perdus de vue avant que ce dernier ne reprenne contact avec lui quelques semaines plus tôt. Sans doute pour raviver une ancienne amitié à laquelle il n'avait jamais pu trouver d'équivalent.

Pendant qu'ils discutaient, Samir avait repris le smartphone dans le tiroir et avait presque inconsciemment lancé l'application FeekleTube, faisant machinalement glisser son doigt de bas en haut. Amin lui partageait sa rencontre avec le professeur Bayart en lui expliquant son ressenti sur leur courte discussion.

« ... et en fait, j'étais assez surpris... Mais gros, tu fais quoi là, je l'avais rangé ! Si je te saoule, tu me dis et je repars...

— Mais non, désolé, je t'écoute, vas-y.

— Range-le alors. Ça m'énerve.

— Mais regarde, je voulais te montrer une vidéo. C'est un truc de ouf, le mec, il prend une barre de fer et il fait ...

Amin regarda le petit écran présenté par Samir sans vraiment être attentif.

La sensation était la même que si on avait découpé l'esprit de son ami en quatre et qu'on ne lui en avait laissé que le quart : l'ersatz qui était assis devant lui, le reste visiblement *occupé* au sens militaire du terme par Messenger et Feekletube.

La vidéo était semblable aux millions d'autres vidéos drôles ou choquantes où l'on voyait un peu n'importe qui faire n'importe quoi. Sans grand intérêt donc pour Amin, qui avait déjà eu plusieurs overdoses de ce genre de contenus. Le téléphone glissa soudainement des mains de Samir pour se retrouver face contre terre.

« Oh non ! s'exclama Samir.

— Il a rien ?

— Si, purée, regarde, l'écran est mort. Déjà qu'il était fissuré, là je sais pas s'il va se rallumer...

— Fais voir. »

Effectivement, l'écran refusait de s'allumer. Amin tenta de brancher l'appareil à son ordinateur portable et appuya dix secondes sur le bouton d'alimentation... Seule une LED persistante clignotait. L'appareil restait éteint et n'émettait aucun son.

« Comment je vais faire ? J'en ai besoin pour le taf...

— Je t'en prête un, si tu veux.

— Quoi ? Tu en as un autre ?

— Oui, enfin, je l'utilise pas vraiment comme téléphone, mais techniquement, ça en est un donc si tu veux, je te le prête pour dépanner.

— Super, frère, t'es un sauveur. Mais qu'est-ce que tu fais avec tous ces tels dans ton sac ?

C'est pas vraiment des téléphones, je les utilise pour d'autres choses, on va dire. Tiens, prends celui-là. Par contre, je te préviens il n'y a pas de Play Store ni Facelook, tu ne pourras rien installer dessus. Il y a les applis de base et quelques trucs, c'est tout.

— T'inquiète, c'est pas grave, déjà ça me sauve. WhatsUp me suffit, tous mes contacts sont dessus. Il y a un GPS au moins ?

— Oui. »

Samir inséra sa carte SIM et alluma le smartphone que lui tendit Amin. L'écran d'accueil était beaucoup moins fourni en applications que le sien, et il n'avait pas la possibilité d'en installer, mais ça lui suffisait amplement.

« Bon, je ne pourrai plus regarder de vidéos haha, avoue t'as jeté ton 3eyn sur mon téléphone !

— Haha, n'importe quoi, c'est toi qui l'as fait glisser, j'ai rien fait, moi. »

Ils restèrent ensuite un moment à discuter, Samir jetant toujours de temps à autre un regard à l'écran qu'il avait dans les mains, le doigt frustré de ne pas pouvoir lancer ses applications habituelles. L'heure tournait, Amin songea qu'il devait repartir, pour ne pas manquer la reprise des cours.

« Je dois y aller, dit-il en se levant et saisissant son sac. La fac est loin du quartier et le RER a des retards.

— Okay, dit Samir, repasse quand tu veux !

— Dis-moi les jours où tu bosses pas et on verra si on peut se croiser.

— Ça marche ! »

Samir raccompagna Amin à l'entrée, le salua et referma derrière lui. Amin descendait les escaliers de la tour en repensant à ces retrouvailles.

Chapitre 2

« Ce que Lockheed Martin était au XXe siècle, les entreprises de technologie et de cybersécurité le seront au XXIe »

Éric Schmidt & Jared Cohen — The new digital age

Un jour plus tôt, San Francisco – États-Unis

Éric Alexandre. Bras droit du directeur général du deuxième plus grand constructeur de matériel informatique au monde, Antel, champion international de lecture rapide trois années consécutives, regardait la ville du haut du 43^e étage de la tour qui lui offrait une vue des plus plaisantes. Les bras croisés sur son costume en velours côtelé dont le prix s'écrivait au moyen d'au moins quatre chiffres, il attendait deux collaborateurs dans le petit musée d'art contemporain qui lui servait de bureau. Ses invités étaient des associés avec qui il avait travaillé depuis maintenant presque trois ans pour arriver au résultat qui allait suivre leur rendez-vous. Son patron, PDG du groupe Antel, lui avait laissé le soin de finir le travail, étant donné le rôle particulier qu'il aurait à jouer pour la suite des événements.

Cheveux blonds impeccablement plaqués sur le côté, petite barbe blonde de deux jours aux contours parfaitement contrôlés, 49 ans et fière allure, il aurait tout aussi bien pu poser comme modèle dans une publicité promouvant des assurances ou des vêtements de luxe. L'idée ne lui parut pas mauvaise et il se promit qu'il y réfléchirait, pour ajouter un énième bonus à ses fins de mois. Il avait volé de succès commercial en succès financier pour arriver à la position qu'il occupait fièrement aujourd'hui. Peu d'hommes sur terre, selon lui, avaient pu ou pouvaient éprouver le même sentiment d'accomplissement et de puissance... À part peut-être le président des États-Unis ou Napoléon ? Il reflétait parfaitement le modèle du *self-made-man*, à tel point qu'il en était presque la caricature aussi bien physique que mentale.

Il se retourna face à la pièce et fit quelques pas en observant le décor qu'il avait lui-même fait installer et dont il ne se lassait jamais.

Logaith. Unis pour un Internet sûr, pour un monde sûr.

Le slogan était affiché en grand sur un poster d'un des murs de la pièce, montrant plusieurs logos dessinés par les graphistes d'une poignée d'entreprises qui se partageaient le monde du numérique de 2019. Autant dire le monde entier, au vu de la numérisation et la mise en réseau à une vitesse vertigineuse de la quasi-totalité des secteurs d'activité du 21^e siècle. La porte s'ouvrit sans prévenir. Deux hommes entrèrent, tenant en main des dossiers sous leurs bras, et des vêtements sans doute aussi chers que ceux de leur hôte. Leur allure d'assureurs, leur pas assuré et l'air sûrs

d'eux ne laissaient à aucun moment suggérer qu'ils étaient parmi les meilleurs programmeurs de la planète, contredisant le cliché du programmeur de génie, timide et socialement maladroit ou, en un mot, introverti.

Un individu interrogé au hasard aurait plutôt dit qu'il s'agissait d'hommes d'affaires quarantenaires, avec leurs très légères barbes et leurs cravates bleu marine assorties à des costumes plus propres que la lessive utilisée pour les laver. On était très loin des clichés habituels des barbus codeurs négligés, habillés à la va-vite et mal coiffés. L'un semblait avoir quelques années et beaucoup de cheveux blancs de plus que l'autre.

« Ah ! Les voilà, les voilà les héros, les architectes de l'Internet moderne ! Bonjour Barry, bonjour Serge, installez-vous je vous en prie, c'est un honneur pour moi ! »

Le blond leur fit signe de la main, montrant une table en verre aux formes irrégulières, plus onéreuse que le double de leurs trois costumes réunis. Les deux hommes saluèrent chaleureusement leur hôte et prirent place sur les étranges chaises transparentes faisant face à la table, qui était tout aussi étrange et transparente.

« Messieurs, dit Éric en prenant l'initiative d'ouvrir la discussion, merci d'être venus pour nous permettre de régler les derniers... détails. J'ai été chargé par Monsieur Dwayne d'être présent pour traiter le sujet en son absence au nom d'Antel, il vous prie de l'excuser de son départ précipité pour Shanghai et vous assure que vous êtes entre de bonnes mains ! Et puis, nous nous connaissons déjà un peu pour avoir traité une partie du dossier ensemble ces derniers mois, Barry et moi.

— Merci Éric, dit Serge qui répondit en s'installant. On ne s'est pas encore rencontré mais je viens assez souvent chez Antel depuis que Feekle se fournit exclusivement chez vous en processeurs, donc je connais déjà bien la maison. Et Barry m'a déjà parlé de vous. Vous ferez bientôt partie de la famille !

Un petit rire d'Éric et Barry fut suivi d'une seconde de silence qui faillit gêner les trois protagonistes. Barry se mit en avant, parlant de manière très gestuelle mais légèrement hésitante.

« Pour aller droit au but, Éric, les clauses, les conditions du rachat, tout ça, c'est classé. Antel et Feekle seront bientôt sous la même coupe, donc nous sommes ici pour aborder le... point le plus sensible, à savoir le déclenchement du processus de migration. Si votre nouvelle génération de processeurs est terminée, il est temps que l'on passe à l'ère de l'IA. Vous nous avez parlé de plusieurs options, que proposez-vous ?

— Tout à fait, répondit Éric avec un sourire sur son visage angélique de cinquantenaire qui en faisaient trente. Après avoir étudié plusieurs scénarios prenant en compte en particulier les délais de livraison, nous avons dégagé deux options. Nous proposons, vous disposerez. Je souhaiterais tout d'abord attirer votre attention sur l'extrême sensibilité du sujet et vous prie par avance de m'excuser si vous me trouvez

trop... entreprenant, mais comme vous le savez, pour faire de grandes choses il faut parfois employer de grands moyens.

Nous avons une première méthode à vous proposer, disons ... conventionnelle, et plutôt sûre, elle nécessite un délai de réalisation d'environ six à neuf ans. Et une autre potentiellement plus rapide mais aussi plus... délicate, qui nous permettra d'atteindre les mêmes objectifs d'ici neuf mois, grand maximum. »

Les deux hommes regardaient leurs hôtes de manière légèrement sceptique. Barry dit simplement :

« Proposez.

— Bien. »

Éric se leva de son siège, saisit une petite télécommande posée sur la table et actionna un vidéoprojecteur. Se plaçant à côté de l'écran, il débuta les explications à la manière d'un conférencier.

« Notre nouvelle génération de processeurs est la porte d'entrée dans l'ère de l'Intelligence Artificielle, le principal obstacle à sa généralisation sera résolu grâce à ce saut presque quantique. C'est ce que vous avez demandé, nous l'avons fait. Toutefois, son lancement sera un fiasco et sa production en masse difficile si nous ne pouvons pas garantir de manière sûre son adoption massive. Pour éviter un faux départ, qui causerait notre perte à tous, nous avons dégagé deux options : La première solution consiste à boucler l'architecture de cette prochaine génération de processeurs et les mettre sur le marché d'ici la fin de l'année. Considérant le gain de performance exceptionnel qu'elle proposera depuis la fin de la loi de Moore, et surtout du prix dérisoire auquel nous allons la commercialiser, nous estimons que tous les datacenters du monde auront migré vers ces nouveaux processeurs d'ici neuf ans, dans le scénario le plus lent.»

Il marqua un temps de pause, laissant à ses interlocuteurs le temps d'analyser l'information, puis passa à la diapo suivante et reprit.

« La deuxième solution, moins conventionnelle, consiste à accélérer l'adoption de cette nouvelle technologie que nous avons conçue... »

Il marqua un second arrêt avant de lâcher le gros morceau.

« Ceci, en exposant d'une manière qui reste à déterminer, des failles de sécurité¹ critiques des processeurs X87, ce qui, bien que causant quelques... turbulences au passage, provoquerait l'adoption du nouveau matériel en moins d'un an. Nos chaînes de production sont bien évidemment prêtes à en assumer le rythme. »

¹ En informatique, une faille de sécurité consiste en un défaut de conception matériel ou logiciel permettant de détourner un système ou un logiciel de ce pour quoi il a été conçu.

Il s'arrêta net, sachant que ses interlocuteurs ne laisseraient pas passer cette phrase sans manifester leur surprise. Immanquablement, Barry sortit immédiatement de la seconde de silence provoquée par la stupéfaction, ébahi face à semblable proposition. Ce n'était pas seulement entreprenant. Téméraire ou irresponsable conviendraient mieux à ce qu'il venait de dire.

« Vous êtes en train de nous dire que vous allez ouvertement chercher et mettre à jour des failles des processeurs X87 en espérant provoquer, en plus d'une panique mondiale, l'adoption massive de votre matériel ? dit Serge qui ne pouvait cacher sa sidération.

— Où voulez-vous en venir, Alexandre ? Crachez le morceau, vous savez très bien que vos processeurs sont tout aussi vulnérables que ceux d'AMC si cette faille concerne tous les processeurs X87, dit Barry qui était resté plus calme, bien que laissant apparaître un sourcil surpris. »

Serge aurait juré voir une étincelle de jubilation dans le regard d'Éric Alexandre. Cet homme aimait impressionner, c'était flagrant. Mais il n'aurait pas prononcé une énormité de ce genre sans avoir quelque chose de solide.

« Je dis simplement que si vous le souhaitez, mes ingénieurs peuvent se pencher sur le sujet en collaboration avec vos contacts dans les administrations, et éventuellement trouver des failles de sécurité dans les processeurs basés sur l'architecture X87, c'est seulement une question de...

— Vous ne nous avez pas fait venir, dit Barry en le coupant, pour nous dire que vos ingénieurs vont se pencher sur le sujet, Alexandre. Cessez de tergiverser et répondez à la question. Avez-vous oui ou non découvert une faille critique et irrécupérable qui compromettrait la sécurité de... de la quasi-totalité des machines que nous utilisons tous chaque jour et qui équipent nos datacenters ? C'est bien de cela dont on parle ? Si oui, quelle est-elle et qui en a connaissance à l'heure où nous parlons ?

— Il se trouve que nous avons effectivement une piste très sérieuse, dit Éric tout en gardant son calme. Je vous ai fait venir car j'ai besoin de votre aide, chers futurs acheteurs, pour mettre la main sur cette faille, dont je suis sûr à cent pour cent de l'existence. Et lorsque je dis cent pour cent, je veux dire que je serais prêt à douter de ma propre existence plutôt que de celle de cette faille. »

Il lut dans leurs yeux qu'il avait fait mouche.

Barry Page et Serge White savaient deux choses : Premièrement, qu'Éric Alexandre avait trop d'amour propre pour douter de quoi que ce soit concernant sa personne et, deuxièmement, qu'eux-mêmes ne reculeraient devant absolument rien pour obtenir ce qu'ils étaient venus chercher : le monopole.

De plus, lorsqu'Éric faisait mention de méthodes « non conventionnelles », cela signifiait, outre risquer une brèche informatique mondiale, que des moyens particuliers nécessitant la plus grande discrétion pouvaient être mis à contribution.

Le code source de la faille, où qu'il soit, devait être bien gardé, sans quoi Éric l'aurait déjà en sa possession. Il y aurait donc une ou plusieurs personnes à réduire au silence.

« J'attends votre réponse, Messieurs, ou devrais-je dire, vos ordres. Je serai officiellement des vôtres une fois que Feekle aura finalisé l'acquisition d'Antel. C'est à vous de décider si cela aura lieu dans quelques mois, ou dans quelques années. »

Voyant qu'ils étaient silencieux, il poursuivit.

« Nous n'avons aucunement l'intention de provoquer une panique mondiale, rassurez-vous. Une fois que nous aurons en notre possession le code source permettant d'exploiter la faille, nous en ferons part, avec toute la confidentialité que cela exige, aux propriétaires des datacenters, à nos équipes qui n'attendent que le code pour combler la faille sur nos prochains modèles, et même à notre concurrent en premier lieu. Nous avons une longueur d'avance considérable, AMC ne pourra pas suivre lorsque nous sortirons la prochaine génération de processeurs corrigés, avec en plus notre nouvelle architecture. Cela précipitera donc leur absorption et une grande partie de leurs sous-traitants. Objectif atteint, aucun dégât ! Je m'assurerai bien sûr que le détenteur du code ne puisse pas la révéler avant que nous ayons équipé notre belle planète avec du matériel plus sûr.

— Et s'il l'utilise contre nous ? demanda Serge.

— Aucune chance. Tous les nœuds d'entrée de nos centres de données sont déjà équipés de la nouvelle génération de processeurs. Concernant notre homme, il s'agira d'être le plus délicat possible et d'user disons... de pédagogie.

Les deux hommes échangèrent un regard, laissant suggérer qu'ils avaient le même avis et qu'aucun d'eux n'aurait songé à sacrifier du temps s'il était possible d'en gagner. Les deux fondateurs de Feekle avaient fait de l'extorsion du temps à autrui leur métier, ce n'était pas pour plier devant une énième question d'éthique abstraite. Cet homme, Alexandre, jouait de toute évidence à un jeu dangereux, mais il fallait reconnaître qu'il avait fait plus d'une fois preuve de génie dans ce projet si délicat.

Barry resta tout de même pensif quelques secondes. Une faille de sécurité pareille, si elle existait, pouvait permettre à n'importe quel hacker de s'introduire dans un système utilisant le processeur défectueux, à partir du moment où celui-ci était connecté au même réseau. Y compris beaucoup de leurs propres systèmes. Le monde totalement numérisé dans lequel ils vivaient, et sur lequel ils régnaient, virerait très vite au chaos si une telle faille était rendue publique. Les hackers, qu'ils soient privés ou émanant d'organismes étatiques, se jetteraient dessus sans hésiter. Il était évident qu'Alexandre connaissait la ou les seules personnes au monde capable d'exploiter cette faille. Si elle n'avait pas été dévoilée jusque-là, il n'y avait que deux possibilités : soit un être humain était suffisamment sage et responsable pour la garder secrète et ne pas l'utiliser pour éviter le moindre soupçon. Soit cet humain ignorait tout simplement qu'il possédait les connaissances nécessaires à l'exploitation de la faille. Après ces quelques instants de cogitation, il fit part de son approbation à Alexandre.

« Dites-nous d'abord ce dont vous avez besoin pour mettre à exécution le deuxième scénario. Si c'est dans nos moyens, alors notre choix se portera sur cette option.

— Ce dont j'ai besoin, chers amis, dit Éric en prenant un ton théâtral et en joignant ses mains, c'est d'un pouvoir dont vous seul avez la clé : l'invisibilité, dit-il en écartant ses mains d'un air de magicien de cirque pour donner plus d'effet à ses propos. Et en ce qui concerne notre faille, elle se trouve actuellement en Europe et conduit une Ford Fiesta bleue. »

Barry s'adressa à Serge, tout en se levant.

« Appelle Edward et demande-lui de nous préparer un tunnel. Sept passeports suffiront, ils pourront compléter avec les effectifs de l'autre côté. »

Serge semblait d'accord et s'exécuta. Barry tourna ensuite le regard en direction de Éric.

« De combien de temps avez-vous besoin, Éric ?

— Deux jours devraient suffire. Et si notre ami se montre coopératif, il ne devrait pas y avoir de taches.

— Qu'est-ce qui vous fait dire qu'il le sera ?

— C'est un vieil ami, répondit Éric en souriant.

— Nous ne souhaitons pas impliquer les moyens des fédéraux inutilement. Assurez-vous surtout que votre ami soit neutralisé sans éveiller les soupçons des services français. J'espère que cette affaire sera réglée au plus vite.

— Elle le sera, vous pouvez en être sûrs. »

La faille dont il était question, ou plutôt le seul ayant les connaissances permettant de l'utiliser, sortait actuellement du parking d'une université et conduisait en effet une Ford Fiesta bleue. Ne se doutant pas le moins du monde que ce qui se tramait à quelques milliers de kilomètres de là le concernerait directement dans quelques heures, il suivait son train-train quotidien, passa la grande porte du domaine pour aller se garer dans la cour, descendit du véhicule en saluant le vigile et entra dans le manoir principal qui abritait, entre autres, son appartement et son bureau. Michaël était divorcé depuis plusieurs années déjà. Ses enfants vivant loin de lui, il n'avait pas de famille avec qui passer du temps après le travail. Il songea à aller rendre visite au bâtiment d'accueil qu'il avait fait construire pour héberger quelques familles de sans-abris ou réfugiés, mais se ravisa et préféra rejoindre son bureau au plus vite pour la lecture habituelle de son flux RSS, sa (presque) unique source d'information numérique.

L'information était pour lui une lame à double tranchant. Elle pouvait augmenter réellement le savoir et sous certaines conditions la sagesse, tout comme elle pouvait plonger dans la confusion, inonder jusqu'à la noyade, manipuler ou pire : liquéfier le cœur et l'esprit jusqu'à le vider de toute volonté.

Journaux télévisés et radio avaient été bannis depuis longtemps de son quotidien, sans parler des réseaux dits « *sociaux* », il ne conservait que le flux RSS de quelques sites pour avoir les articles en provenance de sources qu'il jugeait les moins toxiques, en prenant soin de les faire filtrer par programme écrit en python qu'il avait conçu dans ce but, et partagé sur GitHub sous le nom de *MindGuard*.

Le domaine du professeur était grand et grouillait de vie. Son manoir n'était qu'une bâtisse parmi d'autres dans le domaine. De nombreux employés avaient un appartement sur place et y vivaient, pour entretenir les services de la petite ville qu'il avait construite dans l'enceinte.

Il y avait une bibliothèque aménagée dans le second manoir du domaine, un bâtiment hébergeant sur « dossier » (comprendre entretien et preuve de bonne foi) des familles en difficulté financière, un très grand potager collectif dont plusieurs habitants des alentours participaient à l'entretien et partageaient les fruits, plusieurs cours et formations délivrés gratuitement sur divers sujets touchant aussi bien à la médecine qu'à l'aéronautique ou l'agriculture. Une petite salle de prière avait également été construite, près du grand bâtiment qui était le plus récent après elle, abritant le pôle de recherche et plusieurs activités professionnelles du professeur.

Si on comptait les vigiles qui assuraient la sécurité, le personnel dédié à l'entretien et à la gestion, en y ajoutant les visiteurs qui passaient parfois plusieurs nuits sur place, ainsi que les divers membres des pôles de recherche du professeur, on pouvait facilement compter deux-cents personnes vivant dans les divers édifices qui parsemaient la propriété.

À première vue, celui qui visitait le domaine pouvait prendre Michaël Bayart pour un riche philanthrope donnant sans compter. Mais en réalité, ce domaine était davantage, pour lui, un gigantesque laboratoire qu'une manière de prouver sa générosité et son altruisme.

En passant dans les couloirs, il croisa un petit groupement de personnes qui discutaient sans le remarquer. Près d'eux, un adolescent faisait défiler, tel un automate, le fil d'actualité de l'application Facelook. Le professeur ne put s'empêcher de s'approcher près de lui et de regarder au-dessus de son épaule...

Après avoir posé l'œil trois secondes sur les propos insensés et les images puériles qui défilaient, il s'adressa à l'adolescent d'un ton paternel.

« Mon garçon, si tu t'ennuies, nous avons une bibliothèque ouverte jusqu'à vingt heures et il n'est que dix-sept heures. Ce fil sans fin excite inutilement ta dopamine. »

Il continua sa route, l'adolescent le regardant s'éloigner sans dire un mot, surpris et légèrement déstabilisé par la réflexion qu'il venait de recevoir.

Il monta les escaliers de marbre jusqu'à l'étage de ses appartements, passa le badge qui ouvrit les portes et ferma enfin derrière lui la porte de son bureau.

Sans pour autant être asocial, il avait un certain goût pour la solitude. Cette dernière n'avait pas toujours été sa compagne préférée, mais, depuis quelque temps, il était presque impossible de trouver des gens avec qui discuter sincèrement et entretenir une relation digne de ce nom, sans être interrompu par un fichu appareil électronique émettant des bips et des sons à n'en plus finir.

Il s'assit presque comme s'il s'était écroulé dans le fauteuil du plus grand bureau de la pièce parsemée d'objets en tout genre, allant du simple stylo au fer à souder en passant par les circuits imprimés à moitié désossés et des feuilles noircies de calculs inintelligibles pour le commun des mortels.

Contemplant, le regard vide, un bocal contenant une petite pousse d'Aloe Vera, il se laissa submerger par ses pensées.

À part les quelques ingénieurs avec qui il passait du temps enfermé dans les laboratoires et à qui il avait imposé une déconnexion totale pendant les heures de travail, presque personne, y compris parmi ses proches, ne s'avéraient encore capable de garder son attention focalisée sur un interlocuteur physique plus de deux minutes.

Atterré, il avait même un moment songé à interdire les smartphones à l'intérieur du domaine ou à faire installer des brouilleurs d'ondes radio, mais cette solution lui sembla vite impraticable et risquait de faire fuir les visiteurs et même les employés, sans parler de la potentielle illégalité d'une telle installation. Et il ne souhaitait pas le moins du monde que les forces de l'ordre viennent se mêler de ses projets.

Quelle ironie, se dit-il. Lui qui avait participé quelques décennies plus tôt à la conception des premiers processeurs pour ordinateurs grand public se retrouvait aujourd'hui à blâmer ceux qui en avaient pris le contrôle. La rupture avait eu lieu un peu avant 2010, après quelques changements progressifs. Lorsque les réseaux dits sociaux furent massivement adoptés. L'arrivée d'Internet sur mobile et l'ingéniosité de quelques firmes à le mettre à profit pour aspirer la moindre goutte d'attention de ses usagers, avait complètement transformé la façon dont le numérique était utilisé.

Très vite, la quasi-totalité des sites et applications Web s'était retrouvée entre les mains d'une poignée de sociétés localisées pour la plupart à la Silicon Valley. Quelques années plus tard, il était devenu impossible pour une entreprise de créer un concept ayant un quelconque lien avec le numérique sans se faire racheter dans les mois qui suivaient par un des géants : Facebook, Apple, Google, Amazon ou Microsoft. Que ce soit une intelligence artificielle introduisant un concept original, une application ou un gadget électronique quelconque. Même OWH l'hébergeur français qui semblait indomptable était de plus en plus timide face à cette progression inarrêtable. Les

autres constructeurs qui assemblaient les ordinateurs de bureaux, et surtout les serveurs indispensables à leur fonctionnement, avaient également été aspirés par Antel et AMC, qui n'étaient, à leurs débuts, que des fabricants de microcontrôleurs et processeurs.

Michaël n'était pas étranger à ce monde. Il l'avait fréquenté pendant presque trente ans au cours desquels il s'était fait subtilement dérober un brevet sur un processeur, indûment confisqué par une brochette d'usurpateurs. Processeur qui n'avait finalement jamais vu le jour pour diverses raisons, du moins le pensait-il...

La société qui le lui avait volé n'avait pas survécu bien longtemps. Il apprit que le projet sur lequel il travaillait fut abandonné, et l'entreprise rachetée par AMC. Tout ceci grâce à ce renard d'Éric Alexandre, jeune génie commercial, qui avait un don pour vendre au plus offrant même ce qui n'était pas à vendre. Il aurait pu vendre sa mère pour une poignée d'actions bien cotées en bourse ou d'autres produits financiers abscons qui attisaient en certains individus encravatés une faim plus vorace que celle d'un loup.

Michaël n'avait pas encore ouvert son flux RSS, ni même allumé son ordinateur, qu'une main frappa à la porte, le faisant sortir de ses pensées. Il fit pivoter son siège tournant pour l'avoir en face.

« Oui, entrez. »

Il demandait qu'on ne le dérange jamais lorsqu'il se trouvait ici, sauf cas d'urgence. Seules trois personnes disposaient du badge permettant de passer les portes blindées qui menaient au couloir de son atelier privé.

La porte s'ouvrit, laissant apparaître Hakim, celui qui occupait la fonction la plus chère à ses yeux : prothèse administrative.

Hakim était un homme vigoureux de presque quarante ans qu'il avait engagé pour traiter son courrier, ses rendez-vous et autres détails administratifs qu'il ne préférerait pas gérer lui-même pour se consacrer entièrement aux tâches et occupations pour lesquelles il s'estimait plus utile. C'était également un des rares hommes en qui il faisait confiance. L'homme chauve au teint légèrement basané, à la barbe touffue, mais bien délimitée, était du genre papa responsable et toujours calme, au service du professeur auquel il vouait un grand respect.

« As Salam alaykum. Professeur, on a reçu un courrier, il est anonyme mais ça me semble urgent.

— Wa alaykoum Salam, Hakim, urgent au point de ne pas pouvoir attendre demain ?

— Oui, répondit l'homme, l'air nerveux sans en dire plus.»

Hakim ne prononçait jamais plus de mots que le strict nécessaire et gardait son calme même dans les situations qui auraient fait paniquer un rocher.

Le professeur se leva et prit l'enveloppe rouge tendue par Hakim. Elle contenait des photos, ainsi qu'une carte Micro SD.

Il en sortit le contenu, et son visage se figea de stupeur lorsqu'il posa le regard sur la première photo : son petit-fils de cinq ans sur un vélo qui semblait s'amuser, insouciant. La deuxième montrait la porte de ce qu'il savait être sa maison. Un troisième et dernier cliché montrait l'enfant qui avait visiblement l'air perdu, assis sur un banc à côté d'un homme, les mains gantées, dont on ne voyait pas le visage mais qui tenait un porte-clés. Ce porte-clés, Michaël le connaissait. Une babiole achetée au Maroc comme souvenir, vingt ans en arrière. L'enfant n'avait pas l'air effrayé, mais légèrement désorienté. La panique faillit toutefois emporter le professeur. Il saisit la carte mémoire, courut vers un des bureaux qui parsemaient la pièce et l'inséra dans l'ordinateur qu'il réservait à tout ce qui était potentiellement et certainement infecté.

« Qui l'a déposée ? demanda-t-il en s'affairant sur la machine et en cherchant d'une autre main le téléphone portable préhistorique et éteint qui se trouvait quelque part dans le bazar du bureau.

— J'ai déjà regardé les caméras, rien de suspect, répondit Hakim, le facteur habituel. Il a remis cette enveloppe avec les quarante autres courriers d'aujourd'hui.

— D'accord, d'accord, dit-il en essayant de garder son calme. Emmène ces photos et cette enveloppe au labo et fait les analyser par Damien pour voir s'il n'y a pas d'empreintes autres que celles du facteur. On ne sait jamais. Je vais appeler mon fils.

— Bien, tu gardes la carte mémoire ? interrogea Hakim.

— Non, non, je copie le contenu et je te la rends dans deux minutes, emmène-la aussi. »

En quelques mouvements, quelques lignes tapées sur le clavier, et un *rsync* plus tard, le contenu de la carte mémoire fut copié sur l'ordinateur. Elle était quasiment vide, ne contenant qu'un simple fichier texte de quatre lignes :

29 Décembre

4h30

48.441557, 2.614758

Je veux seulement parler.

« C'est un rendez-vous, dit Michaël. Demain.

— Qui donnerait un rendez-vous en kidnappant un enfant ? dit Hakim qui était resté de marbre, le ton toujours clair et posé.

— Je crois que je sais.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Hakim.

— Va chercher David, j'appelle mon fils pour voir ce qu'il a fichu avec Gabriel. »

Vingt minutes plus tard, à Montreuil. David était plutôt content de sa nouvelle recrue, qui avait du potentiel mais manquait de certaines qualités, notamment savoir s'arrêter quand il le faut. Le ring de la salle d'entraînement était entouré des autres employés qui regardaient avec intérêt le nouvel agent de sécurité se débattre face au patron. David évita d'un mouvement fluide le coup qui arrivait du nouveau, en plaçant un aussitôt dans la brèche laissée par son adversaire, le propulsant d'un poing violent sur les filets. Autour, quelques hommes qui assistaient au duel s'exclamèrent.

« Tu t'en sors bien, mais tu n'es pas assez rapide Moussa, dit David en faisant des mouvements des épaules.

— Ce n'est pas ma vitesse le problème, je suis sûr que je peux te battre !

— Haha, doucement mon garçon, tu viens d'arriver.

— Tu me donnes quoi si j'arrive à te mettre à terre ? dit le jeune Moussa en se relevant, vérifiant ses gants, et se remettant en position de combat.

— Si tu y arrives, j'augmente ta paie de cinquante pour cent. »

Il n'en fallait pas tant à Moussa pour le motiver, il tenta une feinte pour distraire David, mais ce dernier bloqua son coup aussi aisément que le précédent en lui administrant un crochet qui le fit reculer d'un mètre ou deux. David s'apprêtait à enchaîner, mais un homme familier qui venait d'entrer dans le local attira son regard, laissant l'occasion à Moussa de lui envoyer un puissant direct, qu'il faillit recevoir. Il l'évita juste à temps pour contre-attaquer et balayer Moussa qui se retrouva une nouvelle fois à terre.

« On a de la visite, je reviens, dit-il en sortant du ring et en enlevant ses gants. »

Hakim se tenait, comme à son habitude, les mains jointes, statique. David se dirigea vers lui et le salua chaleureusement d'une accolade.

« Comment ça va vieux frère, lui dit David. Qu'est-ce qui t'amène ici, c'est samedi ton entraînement, non ?

— Je ne suis pas ici pour l'entraînement. Je vais bien, al Hamdulillah, c'est le professeur qui m'envoie. C'est urgent. »

David savait que Michaël n'aimait pas déranger les gens inutilement. S'il l'avait fait appeler pendant un entraînement sans même téléphoner, c'était pour quelque chose de relativement grave. Le regard sérieux d'Hakim laissait présager qu'il y avait peut-être même une vie en jeu. Mais Hakim avait de toute façon presque toujours l'air trop sérieux...

« En route, dit David »

Il se changea rapidement et, s'adressant à ses hommes restés derrière, intrigués que leur patron interrompe un entraînement, leur dit :

« On arrête pour aujourd'hui, tout le monde rentre. »

Les huit hommes acquiescèrent et se dirigèrent eux aussi vers leurs affaires pour se changer.

David suivit Hakim jusqu'à la sortie du local, donnant sur un petit parking. Il se dirigea vers sa voiture.

« Pas besoin, lui dit Hakim, je t'emmène et je te ramène. »

David ne posa pas de question et monta côté passager dans la Ford Mondeo, pendant qu'Hakim s'installait au volant. Ils démarrèrent. David se mit à songer au fait que le professeur allait sûrement faire appel à ses services pour une prestation inhabituelle. Depuis que le boxeur avait quitté la DGS pour raisons personnelles et choix idéologiques, il avait ouvert sa société de sécurité privée. Elle proposait aux entreprises et aux particuliers des équipes compétentes et consciencieuses pour sécuriser des événements, des locaux, ou même des personnes, ses gardes du corps étant très demandés. L'un de ses meilleurs clients était aussi un de ses meilleurs amis, le professeur Michaël Bayart. Ce dernier faisait appel à son entreprise régulièrement, aussi bien pour assurer la sécurité de son domaine que des conférences qu'il donnait aux quatre coins du monde ou les autres types d'événements qu'il organisait.

« Qu'est-ce qu'il se passe, Hakim ? dit David alors qu'ils étaient en route.

— Michaël a reçu un courrier, il t'expliquera.

— C'est grave ? Quelqu'un l'a agressé, cambriolé ?

— Son petit-fils. Il t'expliquera lui-même. »

Ils n'échangèrent plus un mot jusqu'à la fin du trajet. Une trentaine de minutes plus tard, ils étaient devant une des portes du domaine menant au manoir de Michaël. David salua par la vitre un vigile qui était accessoirement un de ses employés, lorsqu'ils passèrent devant lui.

Pendant ce temps, Michaël avait appelé son fils Antoine, le père de l'enfant, qui ne semblait rien savoir de l'enlèvement. Il était en vacances avec son épouse et avait confié son unique fils à une baby-sitter pour une poignée d'euros. Michaël tentait de paraître le plus serein possible au téléphone pour ne pas éveiller les soupçons d'une éventuelle oreille indésirable sur la ligne. Il n'avait surtout pas envie que les forces de l'ordre se mêlent de cette affaire. La plupart des gens auraient jugé son attitude irresponsable et dangereuse, mais il n'avait généralement que très peu de considération pour l'opinion de la plupart des gens.

« Vous revenez dans combien de temps ? Le séjour se passe bien ?

— Ça va, ça va, répondit la voix de son fils, un peu de repos ça fait du bien, et malgré les problèmes dans la région, c'est agréable, ici, on nous a bien accueillis. Gabriel nous manque, mais on rentre bientôt.

— Il va bien ? Et ton épouse ?

— Oui, elle va bien, on profite des vacances. Demain, on fait une visite guidée des grottes de *Jeita*, il paraît que c'est magnifique. Ensuite, on va visiter un peu sa famille dans une petite ville au sud. Je sais plus comment ça s'appelle... Chérie, il s'appelle comment le village de ton grand oncle, déjà ? »

Michaël n'était pour le moment pas spécialement intéressé par les récits touristiques de son fils et brûlait d'envie de lui reprocher de nombreux points de son train de vie insouciant, mais l'heure n'était pas au règlement de comptes, les habituelles disputes familiales attendraient. Il fallait jouer le jeu jusqu'à ce qu'Antoine réponde et donne plus de détails sur ce qu'il savait de son fils en ce moment.

« D'accord, dit Michaël l'air faussement intéressé par le nom du village, eh bien écoute, tant mieux. On reparlera une autre fois de ton train de vie mais je ne veux pas te gâcher les vacances... Et Gabriel, il fait quoi ? Il ne s'embête pas trop, tout seul ?

Son fils fit mine de ne pas avoir entendu la réflexion désagréable et répondit à la question qui était une perche tendue par Michaël.

— Il doit s'amuser comme un petit fou, la baby-sitter l'a emmené voir une ferme près des Alpes, ils sont dans un chalet pour trois jours, on a essayé de l'appeler tout à l'heure, mais on n'a pas pu l'avoir. Elle nous avait prévenus qu'il n'y a pas beaucoup de réseau là-bas.

Michaël se retint de lancer un autre reproche à son fils, suffisamment inconscient pour confier son enfant à une inconnue payée quelques centaines d'euros qui allait l'emmener là où il ne pourrait pas le joindre. Comme s'il n'y avait pas assez de monde pour s'occuper de lui au domaine... Mais Antoine ne se doutait de rien et c'était tant mieux. Moins de risques de prévenir la police.

— D'accord, embrasse-le pour moi, j'espère vous voir bientôt à votre retour, passez la semaine prochaine ! »

La discussion touchait à sa fin. Michaël avait profité de l'insouciance de son fils et ne l'avait donc pas mis au courant de la situation. De plus, il aurait été suicidaire de mentionner un kidnapping sur un appel en clair du réseau téléphonique de Bouygues Telecom.

Utiliser une connexion aussi archaïque et dépourvue de la moindre sécurité agaçait Michaël, mais son fils n'était pas vraiment sensible à ce qu'il qualifiait de « délire paranoïaque » de son père, qui fabriquait pourtant du très bon matériel, et préférait utiliser le même réseau que tout le monde, avec le même iPhone que tout le monde. Un monde les séparait.

Michaël raccrocha, pas soulagé le moins du monde mais tout de même satisfait que son insouciant de fils ne soit au courant de rien. Il s'assit une seconde pour tenter de comprendre la situation qui apparemment n'avait aucun sens et ne ressemblait pas à un enlèvement traditionnel. Pas de revendication directe, pas de demande de rançon aux parents qui avaient soigneusement et minutieusement été écartés... Un travail d'orfèvre. La cible, c'était lui. De toute évidence.

La menace n'était peut-être destinée qu'à l'intriguer suffisamment, et l'expéditeur des photos voulait peut-être juste... parler. L'enfant ne comprenait sans doute pas la situation, croyant probablement être retenu dans un chalet pour une raison que les adultes jugeaient nécessaire. Le ravisseur avait envoyé une baby-sitter parmi ses sbires pour maintenir le garçon sous contrôle le temps que Michaël accepte de coopérer pour... il ne savait pas trop quoi. Les choses se dessinaient petit à petit dans son esprit.

Il saisit soudain quelle fenêtre lui avait laissé le malfrat propriétaire du porte-clés. S'il obéissait, Gabriel serait de retour comme prévu chez lui après son séjour à la montagne et personne ne se douterait de rien. Et si le professeur refusait de se présenter au rendez-vous, Antoine et son épouse s'inquiéteraient pour leur enfant, préviendraient la police, qui viendrait chez lui poser des questions, fouiner, enquêter, et Gabriel serait de toute façon toujours en danger... Seigneur... Il ne connaissait qu'une personne pour planifier et exécuter aussi finement une folie pareille. C'était le propriétaire du porte-clés, un vieux collègue avec qui il avait plusieurs fois failli en venir aux mains ou aux métaux : Éric Alexandre.

Mais pourquoi le cibler de la sorte alors qu'ils avaient cessé de se fréquenter et n'avaient aucune affaire en commun depuis des années ?

Quoi qu'il en soit, il ne pouvait pas prendre le risque de ne rien faire.

David entra sans frapper, Michaël cessa ses cogitations et se releva. Les deux amis se saluèrent d'une accolade, Michaël ne tenant pas compte du non-respect de ses exigences habituelles concernant le fait de frapper avant d'entrer. David était VIP dans l'enceinte du domaine comme dans le bureau. Entrer sans frapper faisait partie des privilèges qu'il n'hésitait pas à mettre à profit, surtout lors de situation d'urgence comme celle-ci. Il n'avait pas vu le professeur depuis plusieurs semaines, mais les formalités et prises de nouvelles attendraient. Il était ici dans un but précis, aussi rentra-t-il directement dans le vif du sujet.

« Qu'est-ce qu'il se passe ? Hakim n'a pas voulu me raconter.

— Oui, c'est moi qui lui ai demandé, il vaut mieux que ça ne sorte pas de là. J'ai reçu ça, et ça, dit-il en désignant les photos et l'écran sur lequel était imprimé le message. »

Il ne fallut que quelques secondes à l'œil expérimenté de David pour comprendre. Une prise d'otage. Mais, d'après les informations que Michaël lui donnait pour l'instant, tout le monde semblait sain et sauf. Une menace non mise à exécution,

laissant une courte fenêtre de coopération, donc. Toutefois, il fallait extraire le maximum d'informations de la baby-sitter dès qu'elle serait rentrée et aurait remis l'enfant. Le plus discrètement possible. Il s'adressa à Michaël qui visiblement avait eu la même pensée.

« J'envoie des gars ?

— Oui, s'il te plaît. Qu'ils soient discrets. Elle ne doit alerter personne.

— Oui, toujours. J'ai deux équipes qui reviennent de mission, je vais en assigner une.
»

Il sortit un appareil qui ressemblait très fort à un téléphone à clavier coulissant, dépourvu de logo, et établit une connexion à l'aide d'une ligne sécurisée. Cette ligne n'était utilisée que pour appeler une de ses équipes lors des contrats nécessitant une intervention immédiate.

« Lo ?

— David ? Il y a quelque chose ?

— Nouveau contrat, c'est pour votre unité. Je t'envoie les informations. Surveillez la fille, aucun contact. Chien de garde pour la maison.

— On démarre dans cinq minutes, dit son interlocuteur surnommé Lo qui ne discuta visiblement aucune instruction et en avait compris le contenu. Il mit fin à la communication.

— C'est bon, dit David en entrant les coordonnées de la maison d'Antoine et la description de la baby-sitter sur le clavier de son appareil. On prépare notre rendez-vous maintenant ?

— Oui, répondit Michaël. De toute évidence, il faut y aller, et c'est moi qu'il veut voir. Je préfère que tu envoies une équipe et que tu restes ici.

— Ça concerne mon ami et son petit-fils, hors de question que je reste ici, je ferai partie de l'équipe qui sera sur place... Et quand tu dis « il », tu parles de qui au juste ? Tu l'as déjà identifié ?

— Pas de certitude, mais un gros soupçon quand même. Et il n'est pas question que tu viennes. On ne met jamais tous ses œufs dans le même panier.

— Je serai à plus de cinquante mètres. Et que veux-tu que je fasse ici ? Je ne serai d'aucune utilité. Tu fais appel à mes services, c'est à moi de décider la répartition des effectifs, pas à toi. Ne t'inquiète pas, ce n'est pas moi qui suis en danger. »

Michaël soupira, il n'avait pas assez d'énergie, ni de volonté pour convaincre son ami de rester en se contentant d'envoyer ses hommes. D'autant plus qu'il avait raison.

« Bien, fais comme bon te semble. Concernant notre nuisible, je pense, sans en être sûr, qu'il s'agit d'Alexandre. Éric Alexandre.

— Cet enfoiré d'Éric ? Qu'est-ce qu'il peut bien te vouloir maintenant, ça fait des années que vous travaillez plus ensemble !

— Pas de grossièretés, s'il te plaît. Aucune idée, mais c'est le seul que j'ai connu et qui pourrait faire ce genre de choses s'il en avait les moyens.

— Quels moyens ? Demanda Hakim

— Les moyens de menacer un physicien millionnaire bien protégé sans craindre d'être inquiété par une quelconque police, répondit David.

— Je prépare mes unités et on y va. Tiens-toi prêt.

— Parfait. »

Mais rien n'était parfait. Ils réagissaient à une menace totalement inattendue en progressant à l'aveugle, plutôt que d'imposer leur rythme à leur adversaire quel qu'il soit. Et Michaël détestait qu'une situation échappe à son contrôle.

Chapitre 3

« Le capitalisme contemporain détruit le désir, la foi dans l'avenir et la confiance. »

Bernard Stiegler

A peu près au même moment, quelque part dans une banlieue des Yvelines.

Amin était de retour dans son studio, il était tard. La résidence étudiante était plus ou moins calme le soir en semaine, à condition de faire abstraction des quelques étudiants au train de vie nocturne. Allongé sur son lit, regard vers le plafond, il réfléchissait encore à ses retrouvailles avec Samir. Le seul être humain de ce bas monde avec lequel il avait eu des affinités intellectuelles et spirituelles n'était plus du tout le même... Bien que n'ayant que vingt-trois ans, Amin se souvenait l'époque de son enfance où le virtuel n'avait pas atteint un tel degré de pouvoir sur l'esprit des gens. Et sur le sien, d'une certaine manière.

Il y avait bien la télévision, mais il était plus facile d'éteindre ce gros bloc fixe que de se débarrasser d'un petit appareil espion omniprésent.

Tout ça le dépassait, alors qu'il baignait dans cet environnement et le maîtrisait comme peu auraient pu s'en vanter. L'intelligence artificielle, la finance virtuelle, les blockchains, l'omniprésence de Feekle même pour prendre un rendez-vous chez le dentiste ou louer un chalet pour les vacances...

Il avait l'impression qu'en à peine dix ans, l'humanité avait été propulsée dans une ère délirante, où presque toutes les interactions virtuelles et même physiques étaient soigneusement encadrées et influencées par quelques firmes toutes puissantes. Chaque relation avait sa trace et son mot à dire dans leur matrice. Aucun dossier qui n'ait pas au moins une référence dans leurs datacenters. Aucun contact entre deux personnes sans que celles-ci n'eurent à échanger, fût-ce ponctuellement, un appel ou message WhatsUp. Aucune naissance sans qu'elle ne soit annoncée sur Facelook, même des rubriques nécrologiques s'y trouvaient.

En parallèle de cette captation massive des données de monsieur et madame Tout-le-monde, des faits insignifiants, comme la coupe de cheveux d'un sportif ou les histoires sentimentales d'un artiste titulaire de disques de platine, avaient pris la place des grandes questions touchant l'ordonnancement et la marche générale du monde ou le sens profond des choses. Partout, dans chaque foyer, dans chaque esprit, on pouvait trouver plus de contenu ayant trait à des sujets de l'ordre de « fait-divers » ou

impliquant une quelconque star, qu'à la vie et l'existence à proprement parler de ces personnes.

Les films, journaux télévisés, les séries, la musique et les jeux vidéos accaparaient plus de temps d'attention au commun des gens que leur propre vie. Même les chaînes d'information étaient en réalité vides de véritables informations. Tout le monde s'intéressait plus à l'augmentation de quelques pourcents d'une taxe qu'ils n'avaient pour la plupart jamais contestée, qu'à la monnaie totalement fictive et aliénante avec laquelle ils payaient cette taxe et les dynamiques profondes qui façonnaient leur environnement économique. Ils crachaient leur venin sur tel ou tel représentant politique, se déchargeant de toute potentielle part de responsabilité, avant de retourner faire la fête dans une pièce sombre et malodorante, ou faire le plein pour aller travailler et remplir leur déclaration d'impôts. Comme si le monde baignait dans un non-sens et que la plupart s'en satisfaisait consciemment ou inconsciemment, même les plus râleurs parmi eux.

Quelle était donc cette matrice qui s'infiltrait jusqu'au moindre recoin des pensées de chacun ?

Et surtout, bombardés ainsi continuellement de messages préformatés, pour la plupart publicitaires, que leur restait-il d'eux-mêmes ? Quel contrôle avaient-ils encore sur leur propre esprit si tout était fait pour les maintenir sur une des plateformes qui avaient tout aspiré et ne proposaient que du contenu formaté destiné à exacerber leurs émotions pour modéliser plus facilement des profils à vendre aux publicitaires ? Qu'avaient donc fait les fils et filles d'Adam de leur libre arbitre et leur raison ?

Ce fut sur cette réflexion qu'Amin interrompit le fil de ses pensées, qu'il ne partageait désormais qu'avec lui-même. L'odeur habituelle de cannabis mélangée à du tabac venait une fois de plus d'envahir son odorat, propulsée par son voisin insouciant du respect du nez et des poumons d'autrui.

Il se leva, enfila une paire de claquettes et sortit de son studio pour aller vers la porte voisine de la sienne. Il frappa une fois. Pas de réponse. La musique *dubstep* qui agressait les murs de tout le couloir devait cacher le bruit de la porte. Il frappa encore, plus fort, toujours rien. Il appuya alors sur la sonnerie, laissant son doigt enfoncé plusieurs secondes. La musique s'arrêta subitement et quelques secondes plus tard la porte s'ouvrit, laissant apparaître un spectacle des plus curieux, ou des plus communs... selon le vécu de chacun.

Le post-adolescent qui venait d'ouvrir semblait désorienté. Derrière lui, deux regards ahuris de jeunes gens du même âge fixaient Amin et une épaisse fumée, émanant d'on ne sait où, rendait la vue de l'appartement trouble. De toute évidence ils avaient désactivé l'alarme incendie du studio.

Amin prit la parole, voyant que celui qui avait ouvert la porte était mentalement trop loin de sa dimension pour prononcer un simple « Oui, c'est pour quoi ? »

« Arrêtez de fumer s'il vous plaît, ça sent fort chez moi et j'aime pas ça. C'est la dernière fois que je vous le dis. Ensuite, je vais prévenir la gardienne.

— Ouais... Ouais... Okay. »

Le regard livide du jeune homme laissa Amin dubitatif, il n'était pas sûr que le type ait compris le message. Peu importe, la prochaine fois il mettrait sa menace à exécution, c'était déjà la troisième fois en une semaine. Le post-ado ferma la porte et déclencha à nouveau le bruit assourdissant faisant trembler les murs, pendant qu'Amin retourna à son studio, exaspéré. Il oublia son décadent de voisin pour le moment et retourna s'allonger sur son matelas en mousse. Inutile d'essayer de dormir pour le moment. Il saisit "*La lettre palmyrienne*" qui trônait sur la table de chevet et reprit sa lecture.

Chapitre 4

« Les sièges des grands groupes sont les municipalités du nouveau millénaire. »

United States of Google.

Au même moment, domaine du professeur Bayart.

David avait fini de préparer ses équipes. La nuit était complète. Trois véhicules étaient prêts. Armes chargées et vérifiées, hommes et matériel opérationnels. Ils n'auraient normalement pas besoin d'autre chose que les fusils de précision, mais, par précaution, l'équipement complet de deux unités d'assaut avait été prévu. Ils allaient vers l'inconnu total, autant faire preuve d'un maximum de prévoyance. Le professeur monta dans le 4x4 du milieu. Il était deux heures cinquante-huit lorsqu'ils décollèrent.

Michaël était pensif. Il n'avait aucune idée de la raison pour laquelle Éric Alexandre, si c'était bien lui, le faisait déplacer de la sorte avec un kidnapping digne d'un film d'action. Pourquoi ne pas simplement frapper à sa porte ? La question était absurde, il le savait. Il n'aurait jamais ouvert. Toutes les possibilités s'enchaînaient dans sa tête. Les derniers rachats de grandes entreprises françaises, les chantages et prises d'otages du Department of Justice américain, la concurrence dans le secteur du numérique... Qu'est-ce qu'avait Michaël qui pouvait bien intéresser ce voyou de luxe ?

C'était potentiellement un piège, mais la moins dommageable des solutions consistait encore à se rendre au point de rendez-vous. La colonne de véhicules filait sur les routes, désertes à cette heure-ci, en direction du sud, se rendant aux coordonnées GPS indiquées par le message. Le 4x4 ouvrant la file conservait une distance suffisante pour laisser aux deux autres le temps de réagir en cas de problème. David était dans le dernier véhicule. Il avait demandé à Michaël de monter dans la même voiture que lui, mais le professeur avait protesté en disant :

« Pas tous les œufs dans le même panier, mon ami. S'il m'arrive quelque chose, c'est à toi qu'incombera la tâche de terminer le travail ».

Les véhicules s'enfonçaient maintenant dans une forêt. Le point de rendez-vous semblait être près d'un hôpital abandonné qui n'était que rarement fréquenté par certains amateurs d'urbex.

Les coordonnées exactes du rendez-vous menant à un espace découvert et plat d'environ un hectare, aucun tireur embusqué n'aurait pu se placer ailleurs que dans

les bois et le grand bâtiment qui entouraient le champ à l'abandon. Éric voulait sans doute réellement discuter, et s'assurer que personne ne les entende. Peut-être même pas son propre camp, car il ne viendrait sans doute pas totalement seul.

Arrivés en lisière de la forêt, les trois véhicules s'arrêtèrent. Le point de rendez-vous était encore à 1 km. David descendit de son véhicule accompagné de deux de ses hommes et se dirigea vers la voiture de Michaël pendant que les deux autres hommes s'étaient postés aux alentours pour inspecter le périmètre.

« On va laisser une voiture ici, dit David. Ensuite, on avancera les deux autres à cent mètres du champ là-bas, et tu continueras à pied. Trois tireurs seront postés tous les cinquante mètres à ta droite. Au moindre danger, tu te mets à terre. On ne peut pas sortir de la forêt sans être en terrain découvert. C'est plat et vide comme un stade de foot, là-bas, donc on restera derrière à la lisière du bois. Tu es sûr que tu dois y aller tout seul ?

— Oui, il vaut mieux que j'y aille seul. C'est la seule manière de le mettre en confiance. »

David acquiesça et remonta dans le véhicule. Celui-ci prit la tête de la file, le véhicule dans lequel était Michaël le suivant, laissant à l'arrière le troisième. Une fois arrivés presque à la lisière du bois. Ils descendirent. Il avait plu récemment. Le chemin était boueux et une voiture citadine mal équipée serait certainement restée bloquée ici à patiner indéfiniment.

Les tireurs descendirent se placer. David supervisait leurs mouvements et se positionna également, équipé de son Hécate II. Un des hommes de David qui scrutait les environs aux jumelles les interpella :

« Il est déjà là. Il y a quelqu'un au milieu du champ.

— On a pourtant une heure d'avance... »

Effectivement, l'homme était en avance. Anticipant visiblement l'avance du professeur. Le ravisseur connaissait bien sa victime.

Michaël regarda une dernière fois son ami avant de s'avancer en sortant du bois, en direction du champ :

« Je te fais confiance, si jamais je ne reviens pas. »

David se contenta d'acquiescer. C'était peu probable. Quel que soit le ravisseur, il devait sûrement avoir des moyens bien plus efficaces d'éliminer Michaël qu'en l'attirant ici après avoir envoyé une lettre. Le professeur s'avancait en direction de la silhouette au milieu du champ de mauvaises herbes, visiblement mal entretenu depuis plusieurs années. Plutôt que de donner des coordonnées aussi précises, l'expéditeur aurait tout aussi bien pu dire : « Rendez-vous au milieu de nulle part », car c'était effectivement là qu'ils se trouvaient. À mesure qu'il avançait, Michaël reconnaissait la silhouette, puis les traits du visage, de celui qu'il soupçonnait. Éric

Alexandre était bien l'expéditeur du courrier. Il affichait de loin un sourire radieux, que seuls les savants fous ou les gens heureux portent habituellement. Et l'occasion n'était pas vraiment à la joie. À moins qu'Éric ne soit fou et joyeux à la fois, ce qui était fort possible, vu le personnage.

David avait insisté pour équiper Michaël de micros, mais connaissant Éric, il aurait sûrement amené le nécessaire pour les débusquer ou les désactiver.

Une fois suffisamment proche, il s'arrêta à un mètre du businessman. David avait proscrit tout contact physique.

« Bonjour, bonjour, professeur ! Ou plutôt bonsoir ? Que dit-on déjà lorsqu'il est 3h27, bonjour ou bonsoir ? Mais peu importe, je suis ravi de vous revoir après tant d'années ! »

Éric s'avança en lui tendant une main, Michaël recula d'autant, gardant les bras le long du corps. Ne prononçant pas un mot à celui qu'il avait envie d'étrangler de ses mains malgré son âge avancé.

« Allons, professeur, inutile de garder tant de distance entre nous ! Vous m'en voulez pour l'invitation ? Vous exagérez, je me suis donné du mal pour ne pas vous mettre dans l'embarras ! Ne vous en faites pas, votre petit-fils va très bien et découvre la PlayStation 4 avec ses petites mains. Figurez-vous qu'il ne connaissait même pas Resident Evil ! Et puis de toute façon, il va falloir que je vérifie que vous ne portez pas de microphone. Écartez les bras, je vous prie.

— Je ne porte aucun gadget, Alexandre, dit Michaël d'un air sombre, le regard assassin, qui tranchait avec le ton enjoué et le sourire déjanté de son ancien collègue. Si tu dois me scanner, ne t'avise surtout pas de me toucher.

— Je vois... J'espérais que nos retrouvailles seraient plus chaleureuses, mais si tu veux faire le dur alors je ne pourrai plus me montrer aimable avec toi...

— Personne sur cette terre ne croit à ton amabilité, Alexandre, pas même toi. Tu voulais me voir, me voilà. Mais ne m'approche pas. Que voulais-tu me dire ? Pourquoi m'avoir fait venir ici ?

— Tu te trompes sur moi. Et tu as vraiment perdu le sens de l'initiative, mon pauvre Michaël. Je ne pensais pas que l'âge affectait autant les capacités mentales. J'ai derrière moi au moins autant de gorilles suréquipés que toi, sinon plus, et de toute manière tu n'as pas d'autre choix que d'écarter bien gentiment les bras si tu tiens à ton *happy end*, dit-il d'un ton méprisant.

Michaël soupira intérieurement. Il était vrai qu'il n'avait aucune initiative dans ce qui se passait. L'offensive était du côté de Éric et c'était lui qui maîtrisait la situation, pour le moment. Il écarta les bras. Éric passa un appareil le long de son corps qui vérifiait la présence de la moindre puce ou circuit électronique. Une fois sûr qu'il n'y avait rien de suspect, il déclara malgré tout :

« Bon, apparemment tu es clean, et moi aussi d'ailleurs, c'est bien. Mais on ne sait jamais... »

Il sortit un autre petit appareil de sa poche, une petite télécommande, et appuya sur l'unique bouton qui se trouvait à la surface.

« C'est un EMP. Tu aimes ? Ça désactive tous les circuits électroniques dans le champ d'action. Celui-là est minuscule, mais c'est sacrément pratique pour ce genre de rendez-vous.

— Qu'est-ce que tu veux ? dit Michaël qui n'était absolument pas d'humeur à jouer et n'était pas non plus impressionné par la petite télécommande.

— Quel ennui, Michaël. Fais au moins un effort pour être agréable ! Je me suis donné du mal pour venir te voir, tu sais ? Ce n'est pas facile de travailler discrètement, aujourd'hui ! »

Michaël restait impassible. Il attendait que Éric se mette à parler de l'objet de sa visite, et accessoirement celui de sa menace.

« Bien, tu veux rester renfrogné, comme tu voudras. Je suis ici pour te parler, en tant que vieil associé et collègue, d'un projet qui date de l'époque où nous étions tous les deux au service de STC. Ce vieux processeur qui n'a jamais vu le jour malgré mes efforts pour le promouvoir.

Il ne fallut pas longtemps à Michaël pour comprendre de quoi il s'agissait.

— Tu veux parler des plans que tu m'as volés ?

— C'est ça. Bien que le mot « voler » ne soit pas approprié selon moi, je préfère parler de mise en valeur.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Ce que je veux ? De la science ! Du savoir ! De la sagesse ! Je suis venu uniquement pour étudier auprès du grand professeur Bayart ! Enseigne-moi !

— Je doute que le langage assembleur ou les transistors te passionnent davantage que ton ego, qu'est-ce que tu veux savoir, Éric ?

— Ce que je veux savoir, c'est ce que tu as désespérément essayé de dire à notre ancien patron, feu Arnaud Gaudin, avant qu'il ne te mette à la porte il y a de cela vingt-neuf ans. Tu lui as parlé d'une faille, une faille de sécurité critique dans l'architecture des processeurs Q477. Cette faille qui aurait dû être corrigée dans le modèle suivant. Mais celui-ci n'a jamais vu le jour étant donné que l'entreprise a été rachetée et le projet abandonné peu après ton départ. Voilà ce que je veux savoir. Je ne te veux aucun mal. Donne-moi le code source permettant d'exploiter la faille et je disparaîtrai comme je suis réapparu. Rien qu'un mauvais rêve.

— Qui d'autre le sait ? dit Michaël.

— Qui d'autre ? Personne, à part mon client, bien sûr.

— Comment se fait-il que tu sois au courant, pour cette faille ?

— Après votre petite dispute avec notre défunt ex-employeur, j'ai attendu que vous soyez sortis et j'ai encore attendu une heure de plus pour m'assurer que personne ne sortirait après moi. Basique, je ne vois pas en quoi c'est intéressant...

— Ça remonte à presque trente ans, Alexandre. Je ne sais même pas si j'ai encore un code fonctionnel pour exploiter la faille, que voudrais-tu que j'en fasse ? Le projet a été abandonné et STC a été racheté. Qu'est-ce que tu veux faire avec ça ?

— Épargne-moi cette pitoyable tentative de fuite, Michaël. Le professeur Bayart ne jette rien. Tu es un noteur compulsif. Je suis sûr qu'on pourrait retrouver le journal intime que tu tenais à seize ans dans un de tes bureaux. Je sais que tu as ce code. Sur papier ou numérisé, peu importe, je m'en fiche, mais je le veux. »

Michaël se savait pris au piège. Il ignorait ce qu'Éric avait fait des plans du processeur et pensait réellement que le projet avait été abandonné. Mais Alexandre était là et lui demandait ce code.

« Le Q477... Il a fallu qu'un businessman aussi vorace que pathétique dans ton genre me vole le fruit de deux ans de travail. Pour au final... quoi ? Rien ! Je t'avoue que j'ai longtemps pensé que c'était l'idée la plus stupide que tu aies eue. Tu n'as même pas pu mettre à profit le travail que tu m'as dérobé avec tes magouilles judiciaires.

— Eh bien, tu t'es trompé. Mon travail est justement de valoriser les projets dont les gens comme toi sont incapables de saisir la valeur. Où est le code ? Quand peux-tu le livrer ?

— Qui se donnerait autant de mal et menacerait la vie d'un gosse de cinq ans, pour un processeur qui n'existe même pas ?

— La réponse ne te regarde pas Michaël. Me donneras-tu ce code, oui ou non ? J'ai des collègues qui attendent des instructions à la montagne, vois-tu ? »

Si Michaël avait appris une chose en travaillant il y a trente ans avec Alexandre, c'est qu'il ne fallait jamais, jamais, le sous-estimer. Et pourtant, il l'avait fait. Le fait même qu'Éric lui demande aujourd'hui le code d'une faille pour un processeur obsolète n'ayant jamais été produit prouvait que ce diable humain n'avait pas raté son coup, il y a trente ans. Il avait revendu les plans et quelqu'un avait construit un processeur en se basant dessus, ignorant très certainement la faille indétectable, que seul Michaël connaissait. Et Alexandre, visiblement.

« Éric, ça concerne la sécurité de beaucoup de monde, si ce processeur est utilisé... Dis-moi à qui tu l'as vendu et ce que tu comptes faire de cette faille. »

Aucune chance qu’Alexandre réponde honnêtement. Mais cette question pouvait potentiellement exciter son ego et laisserait peut-être fuiter, dans sa gestuelle ou entre les lignes, des bribes d’information qui lui seraient utiles.

« Ne t’en fais pas, lui répondit Alexandre l’air rassurant, je n’ai pas l’intention d’envoyer des hackers pénétrer tes systèmes et j’imagine que, de toute manière, tu n’as pas utilisé les plans du Q477 pour construire tes modèles ? Sinon, il faudra qu’un ami à moi te rende une petite visite... Tu sais, celui qui possède toujours les brevets et tous les droits d’exploitation, dit-il l’air amusé par la situation.

— Tu n’as pas répondu à ma question.

— Exact, mais je ne suis pas obligé d’y répondre. Tout ce que tu as besoin de savoir, c’est que ton petit-fils ne risque rien. Il me fallait juste un moyen de te faire sortir de ta forteresse. Je suis ici pour quelques lignes de code, rien de plus.

— Et si je faisais venir la police, là, tout de suite ?

— Pourquoi pas, je pourrais leur raconter plusieurs choses pendant la garde à vue... C’est vrai, il paraît que le temps est long en garde-à-vue, c’est fou ! Alors, si on doit y aller, je te préviens, je préfère passer ce temps autour d’un café avec l’inspecteur à discuter de nos vieilles années ensemble et de tes activités douteuses plutôt que de moisir inutilement derrière des barreaux pour en sortir quelques heures après. C’est mieux, tu ne penses pas ? »

Michaël resta silencieux. Alexandre le tenait. Si l’un d’eux allait se réfugier dans les bras des forces de l’ordre, c’en était fini de l’autre. Sauf si cet autre disposait d’amis puissants dans plusieurs administrations, services de renseignement et entreprises surpuissantes, et n’était officiellement jamais venu en France, étant donné que son passeport portait le nom de Franck Deniset, Français expatrié travaillant à la Silicon Valley.

« Éric, réponds. Qu’est-ce que tu vas faire de ce code ? demanda-t-il presque hésitant.

Le concerné sourit en réalisant que Michaël venait de saisir ce qui semblait être une évidence. Mais Alexandre ne répondit pas directement et sortit une de ses phrases apprises par cœur.

— Je souhaite, grâce à ces données, contribuer à l’amélioration de la qualité des services de mon client. Voilà, tu as ta réponse. Je peux avoir mon code ? »

Le client en question était certainement un constructeur de processeurs ou de microcontrôleurs, songea Michaël. Ce qui signifiait qu’Alexandre avait vendu ses plans à une firme, que celle-ci avait produit un processeur à partir de ces plans et qu’il était actuellement utilisé par des gens qui l’ignoraient. Une seule question lui importait : qui était ce constructeur ?

Pendant que Michaël réfléchissait à toute vitesse, Alexandre attendait patiemment. Toutes ces cogitations ne durèrent en réalité pas plus de trois secondes. Il décida de continuer à jouer le jeu.

« Donne-moi une adresse. Tu recevras le code source dès que je l'aurai retrouvé et vérifié. Ensuite, je ne veux plus jamais entendre parler de toi, c'est compris ?

— Hum, presque. Je suis content qu'on puisse travailler ensemble, comme au bon vieux temps. Mais pas d'adresse. Je veux que tu me remettes le code en personne, je ferai venir un de mes ingénieurs pour vérifier son fonctionnement. On ne sait jamais, personne n'est à l'abri d'une faute de frappe, même le grand professeur Bayart.

— Quand ?

— Tu recevras ton rendez-vous dans la journée... Si la poste ne fait pas grève ! Ha ha ha ! »

Sa propre blague lui fit lâcher un rire forcé plutôt gênant.

« Pas un mot à qui que ce soit à propos de cette faille. Hormis ta petite bande de gorilles qui sont, j'imagine, aussi dociles que toi, bien entendu. Je ne veux pas te menacer, mais si jamais tu la publies ou la révéles à qui que ce soit, je ne pourrai pas garantir ta sécurité. Je peux te faire confiance ? »

Ils se regardèrent un instant droit dans les yeux. Ce regard valait à lui seul plus qu'une heure de conversation. Michaël ne parlerait pas, Éric en était certain, il avait un don pour prévoir le comportement des gens.

Michaël n'avait évidemment aucune confiance en cet homme. Mais la confiance n'avait évidemment pas voix au chapitre dans cette relation. L'équation était simple. Si Éric avait le moindre doute dans sa volonté de coopérer, il livrerait son adversaire à la vindicte de la machine étatique qui ne mettrait pas longtemps à détruire tout ce que le professeur avait construit, ce à quoi il tenait le plus. Toutefois, Éric devait se fier à un carcan purement immatériel pour tenir Michaël hors d'état de nuire, toute volonté de ne pas respecter les règles l'entraînerait également lui et ses employeurs dans l'abysse au fond duquel ils essayaient de pousser le professeur. Un énorme risque pris par le businessman qui n'avait, pensait Michaël, sûrement pas mis ses collaborateurs au courant de tous les détails.

Michaël lui tourna le dos sans rien dire de plus et se dirigea là où les siens l'attendaient.

Durant les deux minutes au cours desquelles il traversa le terrain en direction de David et son équipe, son esprit était en ébullition. Une foule d'éléments s'agitaient dans sa boîte crânienne, son esprit purement analytique tentant d'évaluer toutes les solutions possibles. Il ne pouvait tout de même pas se contenter de retrouver son petit-fils et rentrer sagement chez lui.

Se contenter d'être l'intellectuel de service baladé par l'encravaté qui distribuait les billets l'insupportait au plus haut point. Mais loin de se méfier des faiblesses intimes qu'Éric était en train de manipuler, il surestimait sa propre volonté et s'illusionnait lui-même sur ses intentions. Dans l'état actuel des choses, un seul objectif monopolisait toutes ses capacités mentales : mettre Alexandre et ses acolytes hors d'état de nuire. Pour lui-même, avant tout.

Une fois près du véhicule, David l'approcha, curieux et inquiet à la fois de n'avoir pas pu assister à la conversation.

« Alors ? Qu'est-ce qu'il veut ? » demanda-t-il.

Michaël ouvrit la portière, et s'arrêta quelques secondes, pour adresser à David une seule parole avant de monter dans le véhicule.

« Une arme. »

Personne ne dit rien, David et ses hommes prirent place dans leur véhicule et la colonne repartit en s'enfonçant dans les bois.

Chapitre 5

« Le numérique induit une réelle révolution anthropologique qui voit les organisations prendre une nature radicalement différente de celle que nous connaissons. »

Gilles Babinet — Repenser l'État, repenser la gouvernance du numérique

David rentrait chez lui. La route de campagne qu'il arpentait au volant de son 4x4 était relativement déserte. Il avait hâte de retrouver sa petite maison perdue au milieu des champs, son épouse qui lui avait sûrement préparé quelque chose d'agréable à dîner, mais surtout quelques heures de sommeil qui ne seraient pas superflues étant donné qu'il était éveillé depuis plus de vingt-quatre heures.

La réunion qui avait suivi le rendez-vous avait été plus curieuse que le rendez-vous lui-même. Le professeur avait expliqué brièvement la situation à Hakim et deux de ses ingénieurs les plus proches, en sa présence, sans donner de détails. Selon ses dires, cet ancien collaborateur, Alexandre, voulait une information ayant trait à un ancien projet... Impossible de savoir pourquoi. Michaël était resté muet et ne voulait pas en dire plus. Ce qui n'était pas bon signe. Michaël ne cachait généralement rien à David, qui était donc inquiet.

Les dernières heures n'avaient pas été des plus ordinaires, mais aucune forme de stress ou de fatigue intense ne venait entraver son moral ou ses facultés cognitives. Il supportait sans trop de mal les longues durées sans sommeil. C'était un homme aguerri, habitué aux situations tendues et dangers imminents, il en fallait plus que cette petite journée pour le surprendre ou le déstabiliser.

Toutefois, il ne put s'empêcher de hausser les sourcils, ce qui équivalait à une grande de surprise pour quelqu'un ayant son caractère, lorsqu'il aperçut une deuxième voiture à une dizaine de mètres de sa maison. Elle était garée sur le bas-côté, quasiment dans le champ qui bordait la route, et un homme était visiblement assis sur le siège conducteur. David ralentit, jeta un rapide coup d'œil aux alentours pour s'assurer qu'aucun autre objet mouvant ou potentiellement hostile n'était présent, et avança jusqu'à être au niveau de la voiture à l'arrêt. Le visage de celui qui était au volant le fit hausser une seconde fois les sourcils. David n'aimait pas les surprises, surtout celles de ce genre. Il connaissait l'homme à la moustache et aux cheveux blancs qui se tenait à côté de lui. Il avait dépassé les soixante ans et avait été son supérieur hiérarchique lorsqu'il travaillait dans les administrations du renseignement il y a longtemps. Son ancienne vie.

Il baissa la vitre, l'homme dans la voiture d'à côté en fit autant. Il affichait un sourire visiblement sincère lorsqu'il s'adressa à David.

« Bonjour David, tu rentres tard aujourd'hui, dis-moi.

— Olivier ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je suis venu rendre visite à un ancien collègue et ami. J'espère que je ne te dérange pas ?

— Je vais garer ma voiture et j'arrive, dit David méfiant. Tu es rentré chez moi ?

— Non, madame n'a visiblement pas voulu m'ouvrir !

— Et elle a très bien fait. Je reviens. »

David remonta la vitre, réenclencha la première vitesse et accéléra jusqu'au parterre de cailloux situé devant sa maison. Ce n'était pas un château, mais une belle petite maisonnette en pierre, dont la porte en acier anti-effraction de classe 3 contrastait avec l'aspect rustique et ancien de la bâtisse. Le bâtiment de trois étages abritait son bureau et atelier personnel, la chambre de ses deux filles et la sienne.

Il descendit de son véhicule pour ouvrir manuellement la porte de la grange qui lui servait de garage, à quelques mètres de la maison, et y fit entrer sa voiture. Une fois garé, il referma la grange et se dirigea chez lui pour rassurer sa famille dans un premier temps, et s'assurer également que tout le monde allait bien, même s'il était plutôt sûr que son ancien supérieur, qui l'attendait, avait dit vrai.

Olivier regarda David rentrer chez lui et ressortir deux minutes plus tard, visiblement à peu près rassuré.

David retourna à pied près d'Olivier, qui était sorti de sa voiture et l'attendait les mains dans les poches de son pantalon. Son costume gris assorti à sa cravate augmentaient l'impression de sérieux qui se dégageait de sa moustache blanche et ses légères rides.

« Tu n'aurais pas dû venir ici, lui dit David. Ma femme se demande comment vous avez eu notre adresse. Pourquoi ne pas m'avoir contacté par ma messagerie professionnelle comme le font mes clients ? Elle est sécurisée.

— Désolé, il fallait que je vienne en personne. Et je ne sais plus ce qui est encore sécurisé ou ce qui ne l'est pas, aujourd'hui. Que dirais-tu d'une balade dans ce champ ? J'ai envie de prendre l'air et on a un beau soleil même s'il fait un peu frais. »

David fronça les sourcils. C'était sa deuxième balade près d'un champ en moins de vingt-quatre heures et la dernière lui avait laissé un arrière-goût amer. Qu'avaient donc les gens en ce moment à débarquer de nulle part après des années de silence pour demander une promenade en campagne ?

Mais il ne craignait pas Olivier. L'homme était âgé de bientôt soixante ans et s'il était venu apporter quelque chose de désagréable, ça ne pouvait être que des informations. Pas de menace physique directe ou autre danger imminent. Il accepta donc la promenade et commença à marcher avec son ancien ami dans les hautes herbes qui risquaient fort de salir les beaux vêtements du monsieur.

Discrètement, Olivier actionna l'EMP qui était dans sa poche, pour être sûr qu'aucune oreille non désirée n'écoutait la conversation.

« Pourquoi es-tu venu me voir ? On a déjà discuté de mes choix religieux et mes idéaux. Vous êtes revenus il y a cinq ans, je n'ai pas changé d'avis depuis, Olivier.

— Je ne suis pas venu pour te convaincre de réintégrer la DGSI, David, ni pour un autre débat interreligieux, dit le vieil homme d'un air songeur. Si je suis ici, c'est pour autre chose, de plus grave d'une certaine manière.

— Plus grave que le salut de nos âmes ?

— C'est pour ça que je précise « d'une certaine manière ». Mais bon, n'oublions pas les politesses, je sais que tu n'es pas ravi de me voir, mais comment tu vas ? Tout se passe bien pour toi ? Les affaires ?

— Tout va bien merci, les affaires également, la boîte prend son élan et le nombre de clients est croissant ces derniers temps. Et au bureau tout se passe bien, tu n'as pas encore pris ta retraite ?

— Bien, je suis content pour toi. Quant à moi, je mentirais si je disais que tout se passe pour le mieux. La retraite me fait de l'œil mais, pour l'instant, je reste fidèle au poste. »

Tout en continuant de marcher, ils restèrent silencieux quelques secondes. David était froid.

« Il se passe des choses étranges ces derniers temps, c'est la raison de ma présence ici, dit Olivier l'air pensif, en regardant le sol. »

En entendant ces mots, David se demanda, légèrement inquiet, si les services étatiques avaient eu vent de la prise d'otage suivie du rendez-vous qui avait eu lieu la veille. Olivier était bien renseigné, c'était son travail de savoir ce genre de chose. Toutefois, il avait semblé à David qu'Éric comme Michaël avaient fait le nécessaire pour que les services de renseignement ou toute autre oreille un peu trop indiscrete ne se doutent d'absolument rien...

« Tout d'abord, j'ai appris il y a quelques jours que Feekle allait peut-être racheter Antel. Jusqu'ici rien d'anormal tu sais, c'est passé inaperçu dans le flot d'informations qu'on avale tous les jours sans rien pouvoir faire. L'intelligence économique est une mission impossible dans ce genre de contexte, mais passons. Ce n'est pas la première fois que les ricains magouillent des rachats de ce genre en se faufilant sur le côté discrètement. Mais ce qui a attiré mon attention c'est que quelques jours plus tard, un

employé de leurs services a demandé un accès au fichier de ton ami, le professeur Bayart.

— Et donc ? Pourquoi est-ce que vous me parlez de ça ? Ce sont des informations classées secret-défense en plus, je ne devrais pas être au courant et je ne veux pas que vous me mêliez à ça.

— Par ailleurs, poursuivit Olivier, ignorant sa remarque, il se trouve que ce ricain qui bosse dans un des bureaux de la NSA en France, a fourni un motif assez banal, mais qui m'a paru intrigant en y regardant de plus près. »

David ne protestait plus et écoutait.

« Ce motif, c'est qu'apparemment le dénommé Michaël Bayart s'est rendu coupable d'une utilisation illégale des services de Feekle. Rien de grave, rassure-toi, quelques fichiers pirates partagés avec, a priori, un compte lui appartenant... Et la demande faisait partie de la routine parmi les centaines d'autres qu'on reçoit par jour. En fait, elle serait passée inaperçue si je n'avais pas relevé un détail essentiel.

— Lequel ? demanda David.

— Michaël Bayart n'utilise pas Feekle. Il y est allergique, comme nous le savons tous les deux. Les autres ont tout simplement pensé qu'il les utilisait discrètement pour diverses raisons puisque les preuves que la NSA a présentées avec la demande étaient crédibles. Mais je pense que Bayart n'a jamais mis ces fichiers en ligne et n'a jamais utilisé les services de Feekle depuis leur création.

— Et donc ? dit David qui devenait impatient de comprendre où voulait en venir Olivier.

— Et donc, reprit Olivier, je me suis demandé pourquoi le gang de mafieux qui produit la moitié du matériel et des services informatiques du monde s'intéresse à un des derniers fabricants de matériel informatique qui échappe à son contrôle. N'est-ce pas curieux ?

— En effet, dit David en paraissant choqué et mimant la surprise. »

« Je suis presque sûr qu'ils ont contacté ton ami et qu'ils ne lui veulent pas du bien, David. À vrai dire, même si nos conceptions du bien sont différentes, je pense qu'on sera d'accord pour dire que ces gens-là ne se préoccupent du bien de personne d'autre qu'eux-mêmes.

— Pourquoi est-ce que vous me parlez de ça ? répéta David, sentant qu'Olivier essayait de lui faire comprendre quelque chose.

— Ce que je veux dire, mon garçon, expliqua-t-il d'un air moqueur, c'est qu'au train où vont les choses, même l'État français et les administrations qui le composent ne seront plus que des filiales de Feekle, d'ici dix ans. Ils ont racheté presque tous nos fournisseurs de services numériques. Les fabricants, les startups spécialisées dans

l'intelligence artificielle, les logiciels utilisés par les hôpitaux, les administrations, même l'armée ! On héberge tout chez eux, et nos prestataires travaillent tous pour eux.

— Que veux-tu que j'y fasse ? Et tu as du toupet de me dire ça. Tu t'estimes innocent, dans cette affaire ? C'est ce que vous avez voulu, toi et tes supérieurs, non ? demanda David en continuant de marcher l'air apparemment indifférent.

— Ton ami est un des derniers qui peut leur poser un problème. Je ne sais pas ce qu'ils lui veulent, mais dis-lui une chose, ils ne le laisseront pas longtemps tranquille.

— Le professeur Bayart refusera toute proposition de rachat de ses entreprises technologiques, y compris Insan Intellectus, martela David.

— Je pense que tu n'as pas bien saisi la situation, David. Ce n'est pas simplement de rachat ou d'OPA dont je te parle. Si tu penses que je suis un sale type, alors dis-toi que même moi je considère ces gens comme des ordures, pire encore que tout ce que j'ai pu voir ou former comme ordures dans ma carrière !

— Vous êtes en train de me dire qu'ils veulent le tuer ? Pourquoi ce n'est pas vous qui empêchez les services américains d'agir comme bon leur semble, ici ? C'est à vos collègues et vos chiens de chasse qu'il faut en parler, pas à moi !

— Tu sais, au bureau, on me prend pour un vieux râleur quand je parle de ces sujets. Et puis, ils ont des amis influents un peu partout. Ce n'est pas simple. Récemment, ils ont remplacé le progiciel de gestion de paie du ministère des Finances par Feekle HR. À aucun moment ça ne leur a posé de problème, ils ont jugé qu'il était plus compétitif et plus performant, donc la solution a été retenue après l'appel d'offre !

— Ça ne m'étonne pas. Déjà, à l'époque, ils avaient confié l'analyse des données à Palantir sans demander aucun code source.

— À l'époque, on vérifiait un minimum l'étanchéité pour être sûr que rien ne sorte de chez nous. Aujourd'hui, tous leurs services gardent une connexion permanente avec leurs datacenters pour une meilleure qualité de service, et pour préserver le secret professionnel, disent-ils ! Les Belges ont acheté des avions de chasse connectés en permanence aux datacenters de Lockheed parce que ça leur coûte moins cher en maintenance ! Je me demande ce qu'il leur reste de jugeote...

— Vous avez laissé les clés de la maison à ceux qui ont posé le parquet et vous êtes en train de me dire que ça ne pose problème à personne au-dessus ou en dessous de vous ?

Olivier reprit.

— J'ai essayé d'être pédagogue. On a eu des réunions sur le sujet et même des conseils de défense restreints. J'ai expliqué à un de leurs bureaucrates surdiplômés un principe simple qui est le suivant : quand vous achetez un tournevis pour réparer un four électrique, par exemple, vous avez le droit de l'utiliser sans qu'il y ait une caméra

et un microphone à l'intérieur. Et surtout, vous avez la possibilité de continuer à l'utiliser même si l'entreprise qui l'a fabriqué fait faillite, ou décide qu'un tournevis ne devrait pas servir à démonter un four électrique ! C'est un principe de base...

— Et donc ?

— Et donc ils m'ont simplement répondu qu'en 2019, lorsque le four électrique est en panne, on l'envoie au service après-vente.

— Je vois. Vous devenez de simples clients sans contrôle.

— A quoi peut bien servir un bureau de la DGSI s'il n'a aucun contrôle ?

— Votre travail est de savoir ou de contrôler ?

— Peu importe, ce n'est pas le sujet. Si on ne contrôle pas nos propres moyens en la matière, alors on ne contrôle rien et on ne saura bientôt plus rien qui vaille la peine d'être su. J'aimerais que tu mesures l'importance de la situation, David. Notre monde va devenir invivable, tout sera bientôt entre les mains de quelques firmes qui en sauront plus que nous et qui nous diront bientôt grâce à leurs intelligences artificielles ce qu'on devrait faire et quand est-ce qu'on devrait le faire !

— Le monde n'est pas déjà comme ça ? Grâce à vous, en grande partie ?

— Ce sera pire. Une prison numérique sous le contrôle de quelques technocrates.

— Je ne vois toujours pas en quoi ça me concerne ni pourquoi vous me livrez des informations qui vous font risquer la prison à vie pour violation du secret défense.

— Ah, dit Olivier en soupirant, tu sais, je suis fatigué, David. Je sais que tu n'as plus beaucoup de considération pour moi, mais crois-moi, ils sont pires que nous. Je suis ici pour te dire que quoi que vous fassiez qui pourra aller à l'encontre du projet de ces gens, mes yeux regarderont ailleurs. Tous les libristes et autres hurluberlus qui prétendent lutter contre ça n'ont ni ta combativité ni le carnet d'adresses ou le génie du professeur Bayart.

David resta silencieux sous l'effet de la surprise et se demanda un instant si tout ceci n'avait pas vocation à lui tirer les vers du nez. Connaissant Olivier, il en aurait été capable. Il répondit donc en prenant ses précautions.

— Nous n'avons strictement rien l'intention de faire à ce sujet, mentit David pour parer un éventuel coup de bluff du vieux renard. Et je refuse toute collaboration avec vous ou vos services de quelque manière que ce soit. Vous ne valez pas mieux qu'eux. Tenez-vous loin de nous. Nous ne voulons pas être impliqués dans vos histoires. Je fais mon travail et le professeur le sien. Laissez-nous en paix. »

Olivier soupira, il s'attendait à cette réaction de la part de son ancien meilleur agent de terrain. Cependant, il n'était pas là pour lui demander de l'aide, mais simplement

tenter de l'informer qu'à ses (nombreux) yeux, ils seraient invisibles. Il conclut sur une phrase résumant cette pensée.

« Bayart ne laissera pas faire. Ils pensent le connaître mais je le connais bien mieux qu'eux. Je voulais juste te rassurer au cas où tu nous prendrais pour une menace.

— Si vous n'avez plus rien à me dire, je pense qu'il est temps de prendre congé.

— Bien, je m'en vais. »

David observa le vieil homme s'en aller vers sa voiture. Il resta un moment au milieu du champ à l'observer s'éloigner. Curieuse visite. Il leva son poignet avec l'intention de regarder l'heure mais la montre n'affichait rien.

Michaël avait demandé à être seul, le temps de pouvoir réfléchir. Un instant de calme avec lui-même était indispensable.

Son petit-fils ne risquait a priori rien pour le moment, mais il devait prendre une décision. En réalité, il l'avait déjà prise, il réfléchissait surtout à la manière dont il allait assumer et traiter les conséquences. Il fallait livrer ce code. C'était inévitable. Refuser aurait été puéril, dangereux et contre-productif. Éric comptait sur sa docilité et sa peur. Et Michaël allait jouer le jeu, ce qui ferait passer dans son camp l'effet de surprise une fois qu'il passerait à l'offensive.

La faille. Michaël était affalé sur le fauteuil de son bureau, se caressant la barbe presque frénétiquement, se creusant les méninges pour trouver la réponse à la question qui avait maintenant le plus d'importance : quel processeur était vulnérable à cette faille ? Comment le trouver ?

Il parcourait du regard l'ensemble des objets de la pièce, espérant trouver une réponse dans les tas de papiers, les bibliothèques en bois, les rideaux, les câbles et machines désossées. Essayer tous les modèles de processeurs actuellement sur le marché en une nuit était impossible. Il aurait eu besoin de l'aide de quelques-uns des ingénieurs du labo et même à dix, plusieurs jours sans dormir n'auraient pas suffi.

Son regard s'attarda sur une vieille armoire dans laquelle il avait entreposé du vieux matériel appartenant à son fils. Il se leva brusquement, marcha d'un pas pressé dans sa direction et l'ouvrit. Des unités centrales d'au moins dix ans d'âge, des imprimantes hors service, des claviers, des câbles dont il avait oublié l'utilité... Impossible de tout essayer, mais autant commencer avec ce qu'il avait sous la main. Un geste désespéré mais qui lui permettrait de se familiariser de nouveau avec le vieux morceau de code qu'Éric voulait lui dérober. Un peu d'exercice lui ferait du bien.

Il saisit une des tours sur laquelle flottait le logo d'AMC et l'extirpa du bazar en ne faisant pas attention aux bricoles en équilibre sur l'objet retiré, qui s'effondrèrent par terre dans un léger fracas. C'était une machine vieillissante, équipée d'un des processeurs d'Antel qui avait à l'époque fait grand bruit dans la course à la puissance de calcul. L'idée était peut être absurde mais il devait essayer. L'engin était poussiéreux et ne fonctionnait sans doute plus.

Il brancha la machine à un écran, clavier et souris, et enfonça le bouton *Power*. Le disque dur de la machine étant mort, la machine refusait de faire démarrer le système. Il entreprit de la faire démarrer sur une clé USB Linux qui traînait, évitant ainsi de devoir passer par le disque dur. Quelques minutes après, le terminal affichait un curseur clignotant. L'écran noir attendait une commande.

Il créa un fichier *jalt.s* qu'il ouvrit avec éditeur de texte *vi* et le remplit avec une centaine de lignes de code en assembleur : la faille. Il la connaissait par cœur, le code n'avait jamais quitté son esprit. Une fois un semblant de programme permettant de l'exploiter écrit, il ferma le fichier et lança le compilateur. Le moment était maintenant venu de vérifier si la catastrophe qu'il craignait était réellement possible. Il exécuta le programme et à sa grande crainte la ligne rouge s'afficha presque instantanément, laissant Michaël figé, le regard stupéfait.

You have obtained root privileges.

Ces quelques mots qui n'avaient aucun sens pour la majorité des êtres humains sur terre signifiaient pourtant une chose qui les concernait presque tous. Il l'ignorait encore, mais le CPU utilisé par cette machine était construit sur une version dérivée de celui qu'il avait conçu, la même que celle utilisée par la quasi-totalité des processeurs embarqués dans la plupart des serveurs et ordinateurs de bureau du monde. Si cette vieille bécane était vulnérable, et si Éric semblait prendre au sérieux cette affaire, il y avait fort à parier que la moitié des machines de la planète était vulnérable à une faille critique. Rien n'était sûr pour le moment, mais avec un requin du genre d'Éric, aucune proie n'était trop grosse. L'évidence trotta dans l'esprit de Michaël alors qu'il projetait mentalement la foule de conséquences qu'entraînerait la divulgation de cette faille. Donnée à n'importe qui et surtout à quelqu'un comme Éric, elle conduirait très certainement à une catastrophe mondiale. Les sociétés humaines telles qu'elles étaient animées au vingt-et-unième siècle se retrouveraient à coup sûr tétraplégiques en cas de rupture des systèmes informatiques, devenus systèmes nerveux du monde et de la quasi-totalité des organisations. Mais pourquoi Éric voudrait-il une telle chose ? Ça n'avait pas de sens. Un loup ne brûle pas sa proie, la chair crue, tendre et abondante lui est largement préférable. Son petit manège avait sans doute une autre destination que la fin de l'informatique.

Beaucoup de questions restaient encore sans réponse, difficile pour le moment de cerner avec précision les intentions d'Alexandre. Michaël était maintenant adossé au fauteuil, les bras croisés, une main caressant lentement sa barbe grisâtre, fixant le regard perdu, et sans vraiment les lire, les lignes qui s'affichaient encore à l'écran.

Chapitre 6

« Les générations précédentes s'illusionnaient déjà en associant sans justification le progrès mécanique au progrès moral. »

Lewis Mumford — Le mythe de la machine

Malgré ses soucis personnels, le monde ne s'arrêtait pas de tourner, la vie continuait, y compris la sienne. Dehors, il y avait un monde, une course à laquelle il prenait part et dans laquelle il essayait d'apporter sa pierre, ou plutôt son propre édifice : Insan Intellectus. Son entreprise phare, le plus grand de tous ses projets, il l'avait créée non juste pour répondre à un problème d'époque, mais pour proposer une alternative à l'époque. L'époque était digitale. Cette réalité n'était ni un choix "démocratiquement" fait, si tant est qu'un tel choix existe, ni un ordre qui ne touchait qu'un nombre limité de personnes. Une majorité de l'humanité était de gré ou de force, d'une manière ou d'une autre, liée à une de ces puces effectuant jour et nuit des calculs, ces mémoires vives, flash ou magnétiques enregistrant une partie de leur vie. Une partie moins importante mais non négligeable de fils et filles d'Adam avait constamment les yeux rivés sur un écran de quatre à vingt-quatre pouces, ces fenêtres ne rapportaient pas seulement la réalité et le quotidien des gens, elles les façonnaient.

S'ensuivait donc l'évidence accompagnant une telle réalité : qui récolte les données et contrôle la représentation de la réalité, possède un pouvoir qui aurait fait jubiler les grandes figures du siècle précédent. Que cette influence se traduise par des expériences ratées d'apprenti sorcier ou des projets pétris de bonnes intentions, le mécanisme restait invariablement le même.

En ce quart de vingt-et-unième siècle, la méfiance grandissante envers une poignée d'entreprises à taille démesurée et assoiffées de données avait pour conséquence une croissance directe de la demande de solutions informatiques sûres et de confiance, bien que cette demande fut relativement timide à l'échelle du marché, littéralement écrasé par le règne des quatre. Une guerre qui se jouait devant les yeux de monsieur et madame Tout-le-monde, dans leur poche, dans leurs esprits, et pourtant si loin de leur conscience.

Ce que le professeur offrait, dans ce chaos d'informations, de puces, d'ondes et de câbles, c'était bien plus qu'une petite alternative technologique. Il avait été l'un des premiers à percevoir que le problème se situait non pas uniquement dans l'usage qui était fait des données et de la technologie par quelques puissants, mais au sein du rapport profond entre l'homme et ses outils. Entre l'homme et sa propre création. Car avec l'avènement de l'intelligence artificielle, la prolifération de technologies bon

marché permettant à leurs concepteurs et maîtres d'avoir un œil et un pouvoir sans précédent sur le tiers de l'humanité, un sentiment nouveau était né. Une idole. Le rêve du transhumanisme semblait s'accompagner d'une sorte de déification de la machine, en laquelle certains hommes plaçaient toute leur confiance, leurs espoirs, leurs secrets, leurs rêves. Et leur raison.

Une épidémie frappait un peuple quelque part dans le monde ? L'IA et les données sauraient trouver une solution adéquate. Une main-d'œuvre trop coûteuse ? Des automates alimentés par l'IA sauraient fournir des employés infatigables et plus efficaces que leurs homologues humains. Besoin de déceler des tendances et faire des liens pertinents dans la masse vertigineuse d'informations ? L'IA s'en chargeait et livrait des modèles pertinents à en faire démissionner les plus brillants analystes.

Commander une pizza, faire les courses, chercher une recette de cuisine : quelques tapotements sur un écran, une phrase prononcée à un assistant virtuel et le tour était joué. Si ces promesses n'étaient pas encore réalité, elles le seraient bientôt, juraient les apôtres de l'IA. Ils montraient la voie et s'efforçaient d'en écarter les embûches. La masse approuvait, suivait, s'émerveillait, tweetait. On répétait cette phrase qu'un illuminé avait déclaré d'un ton à la fois rêveur et déterminé : « *The singularity is near* ».

Face à cette tendance qui poussait la plupart des hommes et des entreprises à se débarrasser de leur savoir-faire pour des services dont la *Science* avait montré qu'ils étaient statistiquement plus efficaces, Michaël avait su apporter ce qui rendait selon lui, leur véritable place respective à la machine et à l'homme. Il était un des leaders de ceux qui n'avaient pas *foi* en l'IA.

Cette conférence donnée à l'occasion d'un grand rassemblement de nombreux professionnels du milieu était l'occasion d'annoncer l'étape suivante de son programme.

La salle qui l'attendait était comble, L'*Open Source Summit* était un salon d'expositions et de conférences annuel tenu à Paris, qui rassemblait un nombre relativement grand de visiteurs. Les interventions du professeur faisaient souvent salle comble et attiraient des personnes dont l'informatique n'était ni le métier ni le hobby, en plus de ceux qui en faisaient leur gagne-pain et qui passaient leur journées devant des lignes de code et des interfaces de configuration. Le professeur et ses travaux représentaient une vision du monde, de l'homme.

L'engouement était sans commune mesure avec celui de son auditoire des amphithéâtres universitaires. Les mille places de la salle sombre étaient déjà remplies et les visiteurs qui n'avaient pas trouvé de sièges s'entassaient derrière les vigiles qui commençaient à fermer les portes. Ceux qui avaient pu se faufiler occupaient une place debout entre les rangs de sièges tous déjà pris.

Un écran géant flottait au-dessus de la scène, affichant la première page de la présentation du professeur, qui n'allait pas tarder à arriver. Il était encore en coulisse.

Après quelques invocations et quelques minutes d'effort de concentration pour mettre de côté les derniers bouleversements de sa vie, il monta sur la scène. Une salve d'applaudissements suivit son entrée. La lumière focalisée sur lui rendait sa barbe grisâtre étincelante et illuminait ses jeunes rides, son visage retransmis en direct sur les écrans géants. Un léger sourire, le pas calme et assuré, il prit la parole.

Il commença son intervention par des remerciements, tournant son regard de part et d'autre de la salle.

« Merci à tous d'être venus et d'être si nombreux. Je vois beaucoup de monde et quelques visages familiers dans la salle. Je vois des développeurs, des chefs d'entreprise, des journalistes, des DSI. C'est toujours encourageant de voir que l'on n'est pas seul à voir le monde comme on le voit et de voir que ses adversaires ont l'oreille toujours attentive... »

Quelque part dans les rangs, un jeune homme sourit en entendant cette phrase : Amin. Le jeune homme ne ratait jamais un salon de l'*Open Source Summit*, il y était en ce moment pour son employeur mais il n'aurait raté aucune conférence donnée par le fondateur d'Insan Intellectus de toute façon.

« L'outil n'est pas intelligent, c'est vous qui l'êtes. Si vous êtes venus chercher le nouveau progiciel qui va booster comme par miracle les résultats de votre entreprise, ou le haut parleur connecté qui va tout faire et penser à votre place, vous pouvez sortir, je vous en prie. Il n'y a pas grand chose qui risque de vous intéresser ce soir !

Chez Insan Intellectus, nous partons du principe que si vous êtes compétent, et intelligent, vous n'avez pas besoin d'un outil qui le soit pour vous, car en réalité il ne le sera jamais. Je pense que les hommes ont besoin, NOUS avons besoin, d'outils puissants, résistants, résilients, et obéissants. Des outils conçus pour durer dans les mains de leurs usagers, mais pas d'outils qui pensent à notre place, qui nous dictent ce qu'on doit faire ou ce qu'on doit croire ! Je suis de ceux qui pensent que la créature a pour but de servir son Créateur ! »

Une salve d'applaudissements interrompit son discours. Lorsque le calme revint, il reprit.

« Autre chose également, l'outil vous appartient. Nous vous proposons l'expertise de l'orfèvre, mais pas l'omniprésence du banquier. Lorsque vous achetez un outil, il vous appartient. Nous vendons du conseil, de l'expertise, des outils, mais pas ces drogues dures aux jolis logos que l'on retrouve malheureusement trop souvent aujourd'hui.

Je suis de ceux qui pensent que ce qu'on nomme abusivement l'IA n'est qu'un automate, qui doit être considéré comme tel, et utilisé comme tel. Ceux qui la vendent comme un nouvel oracle, une machine à dire la vérité, se trompent lourdement. Et ceci, en faisant en sorte que vous alimentiez constamment leur machine pour qu'elle réfléchisse à votre place, et qu'elle vous dépouille de vos savoir-faire pour n'en proposer qu'un ersatz de similitude !

Vous savez, j'ai l'intime conviction que nous sommes tous plus ou moins l'esclave de certaines choses dans nos vies. Mais si vous êtes ici ce soir, c'est parce que vous refusez d'être l'esclave d'une machine ! »

Nouvelle salve d'applaudissements.

« Pour répondre à tous ces apôtres d'une soi-disant intelligence artificielle, et en même temps à ces fabricants et éditeurs de logiciels qui vous vendent des drogues de plastique et de métaux rares, des drogues virtuelles addictives créant plus de problèmes que de solutions, des grandes mesures doivent être prises. Et nous avons décidé d'ouvrir la marche !

J'annonce qu'à partir de ce soir, la totalité de nos solutions logicielles et matérielles seront publiées en open source et accessibles par tout un chacun ! Nous serons présents pour accompagner, conseiller, adapter ces solutions à vos besoins, mais vous avez, dès ce soir, le pouvoir mais surtout le devoir de les propager, de les utiliser et de les enrichir, pour que désormais, lorsque quelqu'un aura besoin d'un logiciel métier performant, de traiter de la donnée, ou de construire un outil qui ne dépende pas du bon vouloir de son vendeur, que cette personne ne se retrouve pas désarmée, et potentiellement obligée de livrer des données précieuses comme lors d'un vulgaire hold-up ! »

Un tonnerre d'applaudissements bien plus fort se fit entendre. Amin n'applaudissait pas, ce n'était pas dans ses habitudes. Il haussait les sourcils de surprise et exprimait intérieurement un profond respect pour cette initiative.

Cette nouvelle n'était pas des moindres. Une nouvelle offensive dans la guerre invisible venait d'avoir lieu. Des dizaines de logiciels métiers, allant de la comptabilité à la gestion d'hôpitaux, en passant par la gestion des plateformes pétrolières, des installations nucléaires, des systèmes de traitement hautement performants et réputés pour leur fiabilité étaient distribués gratuitement avec leur code source par le dernier bastion du respect dans le secteur de l'informatique. Les réactions en chaîne n'allaient pas se faire attendre. Une poignée de secondes après la fin de la phrase, on tweetait déjà à ce sujet, on commentait, on appelait son équipe de direction pour programmer une réunion. Le monde de la finance avait, bien entendu, été le plus réactif. Pour le meilleur ou pour le pire.

À l'instant où se déroulait cette conférence, le monde se mouvait de manière parfaitement synchronisée.

Beaucoup y voyaient une libération, mais, pour le jeune homme assis quelque part dans les rangs, une valeur plus grande guidait cette initiative : le respect. On martelait dans les innombrables écoles de commerce et formations en marketing un nombre infini de techniques pour séduire et créer l'addiction chez son client. Cette démarche visait à rétablir un semblant de valeur dans un marché qui en était presque totalement dépourvu.

C'était un véritable raz-de-marée dans le domaine de l'industrie numérique, qui allait potentiellement mettre en difficulté les géants et gras éditeurs de logiciels et fournisseurs de services, et leurs licences de plusieurs milliers d'euros par cœur de processeur...

« Ce que je vous propose, ce soir, c'est de redessiner la carte de la data, de montrer qu'un autre choix a été fait, qu'une autre économie du numérique existe ! »

Un autre invité était présent ce soir et écoutait avec attention et grand intérêt les paroles du professeur : Olivier. Tout comme Amin, il était resté stoïque et quasiment inexpressif lorsque la foule était déjà en pleine effervescence. Les cravates s'agitaient, les smartphones émettaient, les commerciaux calculaient.

La conférence terminée au bout d'une heure, Michaël descendit de scène et tentait de répondre aux nombreuses sollicitations, questions et demandes de partenariat.

Amin voyait les plus rapides et les plus déterminés se frayer un chemin dans la foule jusqu'aux gardes du corps du professeur, petite carte professionnelle à la main, speech de quelques mots armés et prêts à tirer sur le professeur qui voyait se presser vers lui une foule de potentiels futurs partenaires commerciaux.

Amin avait été chargé par son employeur d'en faire autant, mais il préféra ne pas jouer des épaules, il aurait l'occasion de discuter avec le professeur plus tard. Il arpentait la foule en sens inverse pour sortir de la salle. Une fois dehors, sur le trottoir d'en face où il pouvait poser les pieds, il sortit un smartphone dépourvu de logo de sa poche, et chercha dans le répertoire le numéro de ses parents. Oreillette bluetooth connectée, sac remis sur le dos, il remonta la rue en direction du métro d'un pas lent, écoutant les bips réguliers de l'appel...

Quelqu'un finit par décrocher.

« Allô ?

— Salam alaykoulm. Maman, comment ça va ?

— Alaykoulm salam, Amin, ça va, al hamdoulillah et toi ?

— Ça va, je sors du salon informatique, je vais à l'entraînement. Quoi de neuf à la maison ?

— Oh la routine, la maison, tes sœurs... Et ta grand-mère est rentrée d'Algérie, ça lui ferait plaisir que tu l'appelles.

— D'accord ! Je vais y penser, incha Allah. Sinon, ça a été, le vide-grenier avec l'association ?

— On a réussi à vendre pas mal de choses, donc on a pu récolter un peu. Mais bon, c'est pas énorme.

— D'accord, bon courage, j'essaierai de vous aider si je descends à Saint-Vit.

— Pour l'instant, concentre-toi sur tes études, c'est l'essentiel, ne t'en fais pas pour nous.

— Oui. J'entends quelqu'un derrière, il y a des invités ?

— Des invités ? Non, c'est la télé, je regarde les infos.

— Ne regarde pas ça, maman. Je t'ai déjà dit, c'est presque tout le temps n'importe quoi.

— Je ne regarde pas vraiment, c'est surtout pour me tenir compagnie...

— D'accord. Et les autres, ça va ?

— Ça va, tes sœurs sont dans leur chambre.

— D'accord.

— Allez, ne rate pas ton entraînement. Bisou hbiba.

— Bisou, maman. Salam alaykoum »

Amin raccrocha. Les conversations avec sa mère lui laissaient toujours un goût d'inachevé, d'incomplet... Il en voulait à ses sœurs de ne pas être davantage près de leur mère, mais il avait le même comportement lorsqu'il habitait encore au domicile familial avant de prendre son envol à 18 ans...

Cloîtré dans sa chambre, derrière son écran. Dans un monde où la communication était devenue si facile, l'isolement était à son apogée. Il rangea son smartphone dans une poche interne de son vêtement après l'avoir mis en mode avion, et prit la direction de la salle où son entraîneur de boxe l'attendait.

À quelques pas de là, le professeur quittait une salle de conférence bondée d'ingénieurs commerciaux et d'informaticiens en ébullition, encore sous le choc des dernières annonces. En quelques minutes, et avant son extraction par l'équipe de sécurité, Michaël s'était déjà fait assaillir de demandes de partenariat et comptait dans son agenda un bon paquet de rendez-vous éparpillés dans la capitale.

Il était maintenant relativement à l'écart de la foule, derrière les barrières de fer, en train de noter un dernier rendez-vous sur son appareil. Un SMS fit vibrer le téléphone, et une notification laissant apparaître un numéro inconnu, probablement usurpé, s'afficha. Il s'agissait de son rendez-vous du soir avec le sociopathe qui avait été, autrefois, son collègue, Éric.

À la vue de ce SMS, ses doigts cessèrent quelques secondes d'écrire. Il n'avait pas été envoyé par le réseau téléphonique classique. Trop risqué, trop traçable. Non, ce message venait d'être envoyé par quelqu'un ici présent à l'aide d'un IMSI-catcher ou d'un autre appareil permettant d'intercepter et envoyer des données GSM à courte portée. Le professeur leva la tête en direction de la foule, espérant saisir le regard du mystérieux expéditeur. Qu'il ne trouva pas.

Michaël fut de retour chez lui rapidement. Reconnexion avec son deuxième sujet brûlant du moment. Passage d'une réalité à une autre. Dans la voiture conduite par Hakim, il passait en revue les derniers éléments de l'affaire, tentant de percer les motivations du commercial. La voiture entra dans le domaine puis dans un hangar à quelques dizaines de mètres de sa résidence principale.

David et son équipe étaient debout près de leurs véhicules. Ils attendaient. Prêts, tendus, armés. Aucun n'avait de visibilité sur les choix de Michaël, qui avait pour le moment préféré garder pour lui ses plans. Michaël sortit de la voiture et se dirigea vers David pour lui donner une solide accolade, sans un mot. Pour le moment, il était gêné de parler et David le comprenait. Les explications auraient lieu en leur temps. Il y avait entre le vieux professeur et David une confiance mutuelle qui n'avait pas besoin de mots pour garantir l'empathie et le soutien. Le rendez-vous était pour le soir-même. David faisait un rapide résumé de la situation à l'ensemble de l'équipe positionnée debout et en demi-cercle autour de lui. Tous étaient muets. Leur adversaire avait visiblement anticipé la pluie qui devenait insistante, car les coordonnées GPS pointaient cette fois en intérieur, dans un ancien hôpital psychiatrique désaffecté. Une fois les explications de David terminées, le professeur guida la prière de la moitié du groupe pendant que les autres attendaient. Puis chacun regagna sa place.

David se contenta d'une phrase avant de monter à l'arrière du van aux côtés du professeur, un ordinateur portable ouvert à la main.

« Je monte avec toi, il faut que je te briefe une dernière fois sur ta partie. »

Les deux vans et la voiture de sport démarrèrent et rejoignirent la route, s'enfonçant dans le paysage. À cette heure-ci, les routes étaient vides, la météo aidait certainement. Le ciel sombre et la pluie abondante décourageaient les balades et sorties nocturnes. Michaël regardait la route défilier et la pluie s'abattre sur sa vitre, les quelques bâtiments visibles s'évanouir rapidement pour laisser place à un paysage entièrement vert, assombri par la pluie et l'orage. Les arbres et les hautes herbes se balançaient sous un vent violent. David finit de pianoter sur l'ordinateur portable dépourvu de logo qui était sur ses genoux, ouvrit une image qui semblait être un plan et tourna l'écran en direction du professeur.

« L'hôpital est à quarante minutes d'ici. Le rendez-vous est au sous-sol, alors si ce type est aussi prudent qu'il est arrogant, il n'entrera pas seul dans le bâtiment. On sera donc trois à venir avec toi. Le plan du ministère de la Santé que j'ai récupéré date d'avant la désaffectation, mais globalement la disposition des couloirs et des salles n'a pas dû changer. »

David pointait le doigt sur l'écran, décrivant les positions et rôles de chacun de ses hommes. Le professeur restait muet et écoutait les instructions, hochant la tête. David était excellent pour organiser des opérations d'intrusion/extraction. Son parcours avait fait de ce genre d'exercices une habitude. Après un passage dans l'armée de terre à côtoyer les forces spéciales, il avait rejoint les services de renseignement

extérieur, avant de démissionner et d'ouvrir sa propre entreprise de sécurité, assurant par ce biais la protection des personnes et des organisations.

Les trois véhicules arrivèrent finalement devant l'enceinte de l'hôpital. Le vieux complexe de six étages en béton totalement dépeint se dressait tant bien que mal au milieu des champs. Des tags recouvraient une bonne partie de sa surface et les grilles en fer qui bordaient les balustrades étaient dans un état de rouille avancé.

Les alentours étaient parsemés de pneus en lambeaux, de caddies tordus, de planches en contreplaqué et autres déchets qui formaient de petits monticules disparates.

L'entrée semblait déserte. Michaël descendit de la voiture, un ordinateur portable sous le bras. David et un de ses hommes l'accompagnaient chacun d'un côté, pendant que d'autres passaient par l'entrée arrière du bâtiment.

Un des hommes du commando entra le premier dans le bâtiment l'arme en joue et inspecta la pièce principale, suivi rapidement par un de ses collègues. De toute évidence, Éric n'avait aucun intérêt immédiat à éliminer le professeur ou à faire du tort à l'un de ses compagnons, mais David avait tenu à ce que l'entrée et l'accompagnement soient musclés.

Il était hors de question, cette fois-ci, que le professeur soit seul à seul avec le fou furieux. Une présence d'hommes armés ne changerait pas la nature de la transaction qui restait plus ou moins une forme de racket sophistiqué, mais c'était une manière de montrer à Éric que le professeur n'était ni seul, ni désarmé, même si ce n'était pas loin d'être le cas. Car, au vu de la situation qui avait viré en scénario délirant tiré d'un mauvais polar, résister semblait futile. L'homme qui les avait mis dans cette situation avait plusieurs coups d'avance, d'importants moyens à sa disposition et une parfaite maîtrise de la psychologie de sa cible et de ses faiblesses. Michaël allait et venait officiellement en homme libre, sans pour autant l'avoir été une seconde depuis qu'il avait reçu cette lettre, il y a moins de quarante-huit heures.

Le décor était lugubre et typique d'un complexe désaffecté. Les pans de mur qui n'étaient pas recouverts par les tags laissaient apparaître un vieux gris béton et des débris en tous genres jonchaient le sol. Quelques morceaux de verre craquaient sous les bottes des hommes qui accompagnaient David. Les torrents de pluie s'engouffraient au rythme des souffles réguliers et puissants par les fenêtres dépourvues de carreaux.

Après avoir allumé leurs lampes torches, il s'engouffrèrent dans les sombres escaliers qui menaient au sous-sol.

Ils avançaient en file indienne, le professeur au milieu. Un des hommes de David prenait une dizaine de mètres d'avance sur le reste du contingent. Le couloir sur lequel ils débouchèrent au premier sous-sol était aussi étroit que les escaliers, interdisant le passage à deux. Les pièces étaient quasiment toutes dépourvues de portes et baignaient dans le noir. L'endroit n'était pas totalement sec, un lointain

ruissellement et les flaques de gouttes laissaient suggérer plusieurs infiltrations d'eau venant du rez-de-chaussée et probablement de ce qu'il restait des canalisations.

Le message reçu par Michaël indiquait une des pièces à l'angle du couloir comme lieu de rendez-vous. Une faible lumière semblait d'ailleurs provenir de là. Ils avancèrent et prirent l'angle jusqu'à se retrouver face à une porte en bois fermée, probablement la seule du bâtiment à disposer d'une poignée et d'un carreau non brisé.

Un bref moment d'hésitation précéda l'ouverture de la porte. Le sourire radieux du ravisseur les accueillit à la lumière de la lanterne mobile posée sur une table derrière lui.

« Bienvenue à vous, messieurs. Navré, j'aurais aimé tous vous accueillir, mais notre salon ne peut pas recevoir autant d'invités. »

En effet, la pièce était exiguë. Presque un placard à balai. Impossible de faire tenir tout le monde dedans.

« J'entre avec lui ».

La voix venait de David qui, derrière sa cagoule, masquait une grimace d'agacement.

« David ! reprit Éric, comme je suis content de te voir ! Évidemment qu'il y a de la place pour toi, entre avec ton ami, vous êtes mes invités. Installe-toi, Michaël, je t'en prie. Désolé, David, mais je n'ai que trois chaises et mon ami en a besoin pour faire son travail. J'espère que tu ne m'en veux pas si je te laisse debout ! »

L'air enjoué d'Éric tranchait brutalement avec l'air renfrogné de ses invités. Michaël n'avait pas prononcé un mot. Il y avait en effet sur l'une des chaises un homme d'une trentaine d'années assis devant deux ordinateurs portables.

David fit un signe de tête au reste de son équipe avant de prendre place debout à côté du professeur, qui ne prit pas la chaise.

Son haussement de sourcils en direction de Michaël, qui restait stoïque devant la chaise, lui ôta la phrase qu'il s'apprêtait à prononcer.

« Bien, reste debout si tu préfères. Ne perdons pas de temps. Chacun sait pourquoi il est là, dit Éric en retournant à son siège.

— Puisque vous n'avez pas l'air très bavards et que vous êtes venus avec une tête d'enterrement, je vais continuer à meubler. Je vous présente Sam. C'est l'ingénieur qui va se charger de tester le code que le professeur nous a gracieusement apporté. »

Samuel hocha la tête, accompagnant son mouvement d'un rapide « bonsoir ».

Cela faisait une personne de plus à connaître l'existence de la faille. Michaël n'aimait pas ça. Toujours sans dire un mot, il sortit de sa poche une clé USB qu'il tendit à Samuel. Éric intervint.

« Attends, dit Éric en s'adressant à Samuel. Ton ordinateur, Michaël. Branche la clé et pose-le ici. »

Michaël ne répondit pas et se contenta d'ouvrir son ordinateur portable. Il avait prévu la réaction. Une fois la clé branchée, il la donna à Samuel qui se mit à pianoter sur son terminal. Quelques secondes s'écoulèrent avant qu'Éric ne brise le silence.

« Bien, on a quelques modèles à tester histoire de vérifier que tu ne nous as pas roulés avec du code bidon. Pendant que mon collaborateur travaille, on peut discuter, si tu veux. »

Faire parler Éric pourrait être intéressant. Le loup était trop habile pour donner des informations vraiment utiles, mais son orgueil prenait parfois le dessus sur son bon sens, laissant échapper des miettes. En l'occurrence, Éric était trop fier de pouvoir se montrer plus brillant que son vieux collègue pour qui il avait éprouvé une légère jalousie lors de leurs premiers pas ensemble chez leur premier employeur commun. Il avait du temps, autant l'utiliser.

« Discutons, dit Michaël.

— J'ai trouvé très intéressante la conférence que tu as donnée tout à l'heure, commença Éric. Oui, oui, j'étais là, c'était passionnant, prenant ! Tout cet entrain, cet espoir, cette bonne volonté. À en croire l'état de la salle, tu as trouvé la recette miracle de la croissance et tu vas sauver le monde avec tes logiciels libres ! »

Michaël resta silencieux en affichant une mine légèrement agacée, montrant qu'il n'était pas touché par les attaques sur son ego. Éric reprit.

« Mais dis-moi franchement, tu espères vraiment renverser tous les acteurs du marché, y compris mes partenaires, avec ta petite initiative, ou c'est juste pour t'attirer les caméras et les flatteries, comme d'habitude ?

— Je fais ce que j'estime être le plus juste dans mes domaines de compétences. Et je ne vise à renverser personne en particulier. Juste montrer qu'un autre monde est possible.

— Un idéaliste pacifique, hein ? Sur ce point, tu n'as vraiment pas changé.

— Appelle ça comme tu veux. »

L'associé d'Éric interrompit leur conversation avec un grand sourire satisfait.

« C'est bon, dit l'ingénieur. Le code fonctionne sur tous les modèles que j'ai testés. Putain, j'en reviens pas c'est un truc de dingue.

— Évite d'être grossier, je n'aime pas ça, dit simplement Michaël comme pour ignorer la jubilation de Sam. Ton patron ne te l'a pas dit ? »

« Ne sois pas vulgaire, Sam, lança Éric, tu as affaire à un professeur à la renommée internationale, un peu de respect. »

L'ironie suintait de son visage autant que de son ton. Il poursuivit.

« Qu'est-ce que tu comptes faire, maintenant ?

— Si tu as vu ma conférence, alors tu le sais déjà.

— Je parlais de la faille.

— Moi aussi.

— Utopiste jusqu'au bout, alors ? Construire l'avenir pierre par pierre, dans le calme, l'espoir et la joie ? »

Le professeur joua à nouveau la carte du silence. Éric saisit un des ordinateurs de Samuel et fit ce qui semblait être une recherche dans un explorateur de fichiers.

« J'aimerais te montrer quelque chose, dit-il l'air amusé. »

Il cliqua sur une vidéo. Michaël et David avaient dorénavant les yeux rivés sur l'écran et regardaient, l'air médusé, les images défiler. Une fois la séquence finie, David sortit. Éric sentit dans le regard de Michaël qu'il lui avait ôté son air calme et sûr de lui. Ses mains tremblaient presque. Le professeur ne disait rien. Éric passait une chaîne mentale supplémentaire à son esprit.

« Si ce code fuit d'une façon ou d'une autre, Michaël, ou si quelqu'un apprend qu'il est en notre possession, je n'hésiterai pas à utiliser ça. Et je suis sûr qu'il y aurait encore plus intéressant à trouver si par hasard quelqu'un avait l'occasion, le pouvoir et l'idée de faire des fouilles dans ton petit laboratoire à ciel ouvert. »

— Pourquoi tu n'as pas commencé par ça, plutôt que de t'en prendre à mon petit-fils ?

— Les gens comme toi ne comprennent que l'intimidation. Alors je voulais que tu saches que je m'en prendrai aussi bien aux tiens qu'à ton prestige et ce que tu as construit. Et ne me regarde pas comme ça, tu ne vaux pas mieux que moi. Tu es un égoïste, Michaël. Un égoïste rétrograde, arrogant et totalement déconnecté du présent et, plus encore, du futur. La vieillesse ne te réussit pas. À une certaine époque, j'admirais ton travail mais, maintenant, tu donnes des conférences à des foules de gens pour leur dire quoi ? Que tu vas stopper le progrès ? Que, parce que tu as contribué au développement du monde numérique, tu as le droit de le faire revenir en arrière ? Que l'IA, les réseaux sociaux, les entreprises innovantes, c'est le diable et qu'il faut s'en écarter ? C'est ridicule. Et tu ne me donnes pas le choix. Je n'hésiterai pas à employer ces méthodes-là contre des gens comme toi.

— Épargne-moi ton hypocrisie et garde ton visage de charognard quand tu t'adresses à moi. Je suis prêt à débattre de l'orientation générale du monde avec un intellectuel progressiste, pas avec un pathétique businessman qui sort de son trou à l'odeur du sang.

— Tu te trompes sur moi, Michaël, je t'assure. Et je me demande lequel de nous deux a le rapport le plus douteux avec le sang. Tu veux qu'on repasse la vidéo ? C'est bien toi qui fais feu, non ?

— La seule erreur que j'ai faite à ton sujet c'est de sous-estimer ta mesquinerie et ta voracité. Maintenant, libère Gabriel et qu'on ne se revoie plus jamais.

— Je vais te rendre ton petit-fils, mais je veux ta parole : promets-moi que la faille restera secrète pendant au moins un an.

— Je ne donne pas ma parole aux menteurs.

— Ne joue pas avec moi, Michaël, un coup de fil, un seul à la police, et ton petit monde de héros sauveur du respect et des logiciels avec des papillons et des fleurs s'écroule. Tu seras traqué comme une bête et ton petit empire réduit à néant. Est-ce clair ?

— J'aime mieux ce ton-là. Le message est passé, ne t'en fais pas. Maintenant, si tu n'as plus rien à me dire, je m'en vais. J'ai un monde à rétrograder.

— Ce fut un plaisir. Tu peux disposer, mon vieil ami, et que le meilleur gagne ! »

Aucun coup de feu tiré, aucune menace de mort prononcée. Toute la violence de la rencontre s'était déroulée dans un calme face auquel les armes de David et de son équipe étaient impuissantes.

David prit les précautions habituelles pour l'extraction du professeur, par mécanisme, par habitude, par professionnalisme, même s'il savait que personne ne les attendrait, ni sur un toit, ni derrière un mur. Aucune mine, aucun couteau, aucune arme à feu ne les menaçait. Le commercial aurait même pu leur amener un tapis rouge et des masseurs pour aller au bout de son cynisme.

Avant de plier bagages, Samuel posa à Éric la question fatidique :

« Et maintenant ?

— Maintenant quoi ?

— S'il utilise la faille ou s'il la balance, qu'est-ce qu'on fait ? Il faut le mettre hors d'état de nuire... »

Éric resta songeur un instant avant de répondre.

« Il n'en fera rien, dit-il le sourire aux lèvres.

— Comment peux-tu en être sûr ? demanda Samuel.

— Je connais cet homme mieux qu'il ne se connaît lui-même. Son petit royaume lui tient beaucoup à cœur. Crois-moi, tout ce que nous avons à faire, c'est d'attendre et de le regarder se décomposer puis tenter de sauvegarder ce qui peut l'être encore de son petit fief. Le spectacle promet d'être réjouissant. »

Le moral du professeur était au plus bas. Cette fois-ci, Éric était venu seul, avec Samuel, et son indéfectible culot. David tenait à l'accompagner jusqu'à chez lui, ressentant le besoin de lui parler. Le trentenaire, expert en décryptage des émotions humaines, avait trouvé le professeur particulièrement déconfit après la dernière rencontre. L'homme, qui était généralement enthousiaste et plein de ressources, lui semblait flancher. Le reste de l'équipe était rentré. David était désormais seul avec le professeur dans son bureau. Ce dernier était affalé sur sa chaise et regardait le plafond.

« Pourquoi es-tu sorti pendant qu'il passait la vidéo ? demanda Michaël.

— Si je restais une seconde de plus, je l'étranglerais de mes propres mains. Ce menteur m'insupporte, répondit David en tournant autour d'une table jonchée de cartes électroniques et de feuilles noircies de schémas.

— Cette vidéo... Je ne sais pas comment est-ce qu'il l'a eue... Ça fait trente ans...

— Peu importe, tu sais que ce n'est pas la vérité, non ? Il faut le prouver. Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Pour le moment ? Rien. On ne fait rien.

David s'arrêta de tourner.

— Je comprends pas, comment ça "*on fait rien*" ?

— Que veux-tu que je fasse, David ? Tu as bien vu la vidéo.

— On sait tous les deux qu'elle n'est pas complète. Il ne prouvera rien avec ça.

— C'est suffisant pour lancer la machine policière et judiciaire. Si cette vidéo fuite, tes anciens collègues vont débarquer chez moi. Ils vont saisir tout mon matériel et mettre fin à mes recherches.

— Et alors ? Tu sais qu'il ment ! s'emporta David.

— Comment je peux le prouver ? dit Michaël en haussant le ton, s'étant relevé de sa chaise. Comment ? Il maîtrise les règles du jeu, David. Qui te dit qu'il n'a pas les moyens de se mettre un avocat dans la poche et même les juges ? Il sait parfaitement comment ça marche, il maîtrise les règles. Même si je suis innocenté sur cette affaire, on va saisir mon laboratoire et le domaine. Tout ce que j'essaie de construire partira en fumée !

— Et depuis quand est-ce que tu considères ces règles comme vraies et justes ? Crains-tu un homme plus que ton Seigneur.

— Non, répondit Michaël qui fixait David.

— Alors ! Tu comptes rester chez toi et continuer ta petite vie docilement avec tes programmes ? Tu crois qu'il ne va pas s'en prendre à toi, après ça ? Je suis sûr d'une chose Michaël, même si l'informatique ce n'est pas mon rayon, je connais ce genre de type et ce genre de business. Il ne compte pas s'arrêter là. Il va s'en prendre à tout ce que tu as construit tôt ou tard, que tu agisses ou non.

— Je le sais.

— Oui, tu le sais, c'est évident. Tu es sur sa route à lui et à ses employeurs, certainement.

— Je ne peux rien faire pour le moment. Écoute, je suis fatigué. Rentre chez toi, on en reparlera plus tard.

— C'est une blague ? Tu viens de lui donner le moyen de pirater toute la planète et tu vas aller te coucher comme ça ? Ton matériel n'est peut-être pas concerné, mais tu crois que tu peux te permettre de ne penser qu'à toi ? Michaël, tu as des responsabilités, là-dedans. C'est à toi de faire quelque chose !

— SubhanAllah, David. Que veux-tu que je fasse ?

— Mais je n'en sais rien, moi. Tu as des compétences, des contacts, des ingénieurs. Commence par avoir envie de te battre, parce que j'ai l'impression de parler à un mort !

— Je ne suis pas mort.

— Tu n'as plus la volonté de te battre, c'est encore pire !

— C'est bon, je suis fatigué, je n'ai plus envie de discuter. Laisse-moi et rentre chez toi.
»

La porte du bureau s'était ouverte. Hakim regardait les deux hommes, constatant la tension qui avait envahi la pièce.

David se dirigea vers la sortie, se retournant une dernière fois vers Michaël.

« La'natullahi 'ala dhalimin.

— Comment ?!

— Tu m'as compris. Que la malédiction de Dieu soit sur les injustes. »

Sur cette phrase, il quitta le bureau, prenant la direction des escaliers.

Michaël resta pensif quelques minutes avant de quitter la pièce. En passant devant Hakim, il lui fit signe de le suivre.

« Viens avec moi. »

Hakim suivit le professeur dans une nuit à peine éclairée, à travers les chemins de cailloux qui parsemaient le domaine. Plus ils avançaient, plus il pensait savoir où Bayart se dirigeait. Vers une ancienne grange où il stockait tout ce dont il n'avait plus l'utilité, mais n'avait pas la force de se débarrasser.

Arrivé devant la grande porte de la grange, une vieille construction en bois qui tenait à peine debout, il déverrouilla le cadenas rouillé qui en protégeait l'entrée et ouvrit une des deux portes. Hakim lui emboîta le pas.

L'éclairage était assuré par une vieille ampoule à la lumière jaunâtre qui laissait à peine apparaître les deux conteneurs qui constituaient le seul mobilier de la grange, avec une petite table en bois et un tabouret assorti à l'aspect miteux de celle-ci.

Michaël ouvrit l'un des conteneurs, dont le cadenas était en bien meilleur état que la grange et y disparut quelques minutes, laissant Hakim patienter en compagnie des bruits de sacs et de caisses qu'il éventrait. Il en ressortit quelques minutes plus tard avec un objet à la main, qu'il posa sur la petite table.

« C'est avec ça qu'il a filmé », dit simplement Michaël en regardant l'objet.

Hakim resta silencieux en observant, tout comme Michaël, le vieux caméscope numérique, un des premiers mis sur le marché grand public aux alentours de l'an 2000. La coque en plastique gris était usée, poussiéreuse, et le logo du constructeur à peine lisible. La charnière qui tenait l'écran rétractable était encore fonctionnelle, mais celui-ci ne s'allumerait pas, l'appareil étant hors service depuis des années, et dépourvu de batterie ou de carte mémoire, seuls accessoires lui permettant d'avoir une quelconque utilité. L'objet les transportait tous les deux vingt ans plus tôt dans le désert marocain, d'où Hakim était originaire, là où ils s'étaient connus. Et surtout, là où Michaël avait versé le sang.

« Je suis désolé, dit simplement Hakim.

— Tu n'as pas à t'en vouloir. Je l'ai fait pour moi, avant toute chose. Pour moi et pour ce que j'estimais être juste.

— Je comprends.

— Le problème, c'est qu'aujourd'hui, je ne sais pas si j'aurais encore la capacité d'appuyer sur cette détente, reprit le professeur.

— Personne ne te le demande, ce n'est pas de ça dont il s'agit aujourd'hui, assura Hakim.

— Peut-être que si... indirectement.

— Tu sais que tout ça le dépasse, il n'est qu'un pion dans un échiquier bien plus grand que lui.

- Un pion en moins c'est toujours ça. Surtout celui-là.
- Demande-toi d'abord si tu le fais par vengeance, ou par devoir.
- Eh bien, je n'en sais rien... Je n'en sais rien, Hakim.
- Alors, c'est la première question à laquelle il faut répondre.
- Je n'en sais rien, je n'ai plus la force de rien, tout ce que je sais c'est qu'il a filmé avec ça. »

Le silence reprit quelques secondes puis fut brisé par des bruits de pas venant de derrière eux. Michaël se retourna, David entra dans la grange et déposa un objet sur la table à côté du caméscope numérique.

« Et tu as tiré avec ça. »

Il posa une arme de poing qui avait sans doute trois fois l'âge du caméscope, et se plaça entre les deux hommes, qui fixaient tous les trois la petite table, David les avait rejoints dans leur voyage temporel.

« Pourquoi est-ce que tu l'as gardée ? demanda Michaël sans détourner le regard.

— Moi aussi, je suis nostalgique, je garde les vieilleries. Et celle-ci est encore parfaitement fonctionnelle, contrairement à toi.

— À quoi veux-tu qu'elle me serve aujourd'hui ? Elle ne ferait que m'enfermer davantage.

— Elle peut te libérer, tu t'es appesanti sur terre, mais il n'est peut-être pas trop tard.

— Enlever la vie d'un homme n'est pas la question, David. Hakim l'a dit, il n'est que le pion d'un jeu qui le dépasse.

— Et nous le sommes tous, compléta David. N'espère même pas t'en sortir si tu penses jouer à un jeu dont vous êtes les maîtres.

— Ce n'est pas une vie qu'il m'a prise. Il joue sur un autre terrain.

— Pour le moment, oui, mais au train où vont les choses, tous les terrains deviendront des champs de bataille. La seule question que tu dois te poser, c'est de savoir pour qui tu as l'intention de jouer, et de te tenir prêt. Le reste ne t'appartient pas. »

Le professeur ne renchérit pas. Les trois hommes restèrent un instant à fixer les machines à voyager dans le temps, dans le calme de la nuit. Deux objets chargés d'histoire. L'arme avec laquelle Michaël avait sauvé Hakim et l'œil de métal qui risquait de le trahir aujourd'hui.

Chapitre 7

« L'importance excessive donnée à l'usage des outils vient d'une réticence à prendre en compte toute autre preuve que matérielle, ce qui a conduit à éluder des activités humaines bien plus essentielles qui se sont pratiquées à toutes les époques et partout dans le monde. »

Lewis Mumford — Le mythe de la machine

Les cinq jours qui suivirent le rendez-vous n'atténuèrent pas l'amer sentiment qui habitait Michaël. Il avait pris un congé d'une semaine et avait annulé ses cours à l'université. Pourtant, tout était apparemment rentré dans l'ordre. Son petit-fils était de nouveau en sécurité. Comme promis, il avait été remis à ses parents qui ne s'étaient doutés d'absolument rien, et avaient avalé sans sourciller l'histoire de la coupure réseau en haute montagne. Les activités de son entreprise faiblissaient petit à petit. Michaël refusait les apparitions publiques et se faisait plus timide. La presse spécialisée pariait contre lui, critiquant une pépite française incapable de faire face à ses concurrents géants américains et chinois.

Le professeur était libre de vaquer à ses projets, aucun membre de sa famille ou de ses proches n'avait été blessé durant ce qui avait pourtant été une prise d'otage. La vie reprenait son cours. Les demandes de partenariat continuaient d'affluer malgré la rude concurrence. Pourtant, il n'avait le cœur à rien. Les regrets, la haine et la colère occupaient son esprit la plupart du temps. Le professeur n'était pas sorti de son domaine, et ne sortait de son bureau que cinq fois par jour pour le même trajet aller-retour à pied vers la salle de prière. Ceux qui le connaissaient, David compris, ne comprenaient pas ce soudain abattement de la part de celui qui avait enduré plusieurs échecs successifs dans sa carrière sans baisser les bras. Cette défaite avait quelque chose de différent. Sans que personne ne sache expliquer pourquoi, ce dernier événement avait enlevé toute envie d'agir dans quoi que ce soit au professeur. Mais le monde continuait de tourner.

Ce matin du 8 janvier, quelque chose d'inattendu allait peut-être le sortir de son marasme.

Non loin de l'entrée principale du domaine, Amin marchait, téléphone à la main, alternant les regards entre le chemin forestier qui lui faisait face et le GPS qui lui indiquait la route. Le froid d'hiver, même sans vent, était suffisamment glacial pour dissuader un jeune homme de parcourir soixante-sept kilomètres un jour férié avec pour seuls moyens de transport un pass navigo et une paire de jambes en bonne santé. Mais certaines circonstances avaient poussé Amin à venir jusqu'au domaine du professeur, où se trouvait également le siège d'Insan Intellectus. Quelques jours plus tôt, il avait d'abord eu cette conversation avec son employeur :

« Oui, allô ? Amin ? Tu as pu l'avoir après la conférence pour lui demander le partenariat avec Elitech ?

— Il y avait trop de monde, je n'ai même pas essayé. Mais ne t'en fais pas, c'est mon prof à l'université, je pourrai le voir demain tranquillement là-bas et discuter avec lui, ça sera plus simple.

— Ah mince, d'accord. Mais, s'il te plaît, ne le loupe pas, je t'ai envoyé pour ça et ce serait vraiment super si on arrivait à te positionner parmi les premiers contrats signés avec eux donc il faut que tu puisses l'avoir, d'accord ?

— Oui, ne t'inquiète pas, je m'en charge.

— Je te fais confiance, hein ? Sur ce coup-là, tu gères ? Tu ne me fais pas comme la dernière mission avec Christophe ?

— Oui, je gère, ne t'en fais pas, la mission chez Christophe n'était pas faite pour moi de toute façon, c'est différent. »

Le lendemain, il avait rappelé son patron sur un ton un peu moins confiant :

« Adrien ?

— Oui ?

— Euh... Désolé, je ne sais pas ce qu'il se passe, Bayart a annulé tous ses cours à la fac pour le mois ; donc je ne pense pas que je vais le voir là-bas...

— Amin, je t'avais dit d'aller le voir après la conférence, tu pousses, tu t'imposes dans la foule. Regarde, maintenant ! Il a sûrement dû être débordé et il n'a plus le temps d'enseigner !

— Désolé...

— Et on fait comment, maintenant ? »

Amin avait pesé le pour et le contre avant d'appeler et savait déjà ce qui lui restait à faire. Il avait une première option : démissionner d'Elitech, avec qui il avait accepté de travailler en grande partie pour avoir un revenu légal qu'il pourrait justifier auprès de ses parents et du fisc, et parce que le travail demandé lui laissait du temps pour ses lectures et ses occupations favorites : la chasse aux failles *zero-day*.

La deuxième option consistait à assumer ses engagements, à réparer son erreur et à aller au bout d'un partenariat avec Insan Intellectus qui, tout de même, l'intéressait relativement.

« Je vais aller le voir, avait-il répondu.

— Qui ? Michaël Bayart ? Où vas-tu aller le voir ?

— Oui, chez lui, directement au siège d'Insan Intellectus.

— Mais c'est super loin ! Tu habites où déjà ?

— Elancourt.

— Tu veux une voiture ? On a la clio qui est libre si tu veux.

— Pas la peine, je prendrai les transports en commun, je préfère.

— Fais comme tu veux. Tiens-moi au courant. »

Il avait donc fait le chemin jusqu'à la propriété qui renfermait la bibliothèque et la plupart des centres d'intérêt où auraient pu se trouver celui qu'il cherchait, sans savoir exactement s'il y était réellement et si on allait pouvoir le guider jusqu'au professeur. Mais y aller au culot pouvait payer.

Amin était déjà venu à plusieurs reprises consulter la bibliothèque publique du domaine et était donc plus ou moins familier des lieux. Mais il n'avait aucune idée du bâtiment où il aurait pu trouver le professeur et n'avait aucune garantie que les éventuels intermédiaires le laisseraient s'entretenir avec lui. Avec les demandes de partenariat affluant, il songea qu'il ne serait peut-être pas le seul à camper devant une grille pour un entretien, d'autres soldats du marketing seraient probablement présents, pensait-il.

Pourtant, à sa surprise, il découvrit le domaine étrangement calme. Le givre et le froid avaient vidé les espaces de pique-nique en plein air, et peu de monde semblait avoir eu l'idée de visiter la bibliothèque, ouverte malgré le jour férié.

L'allée principale du domaine donnait sur différents embranchements, des chemins de cailloux blancs parsemant un immense parc où s'éparpillaient diverses bâtisses plus ou moins récentes. Les manoirs anciens cohabitaient avec des hangars en tôle, des préfabriqués et des constructions en béton.

Le jeune homme prit le sentier menant au bâtiment principal, hébergeant les guichets d'accueil où il songeait demander où trouver le professeur. Sur la route, il ne croisa que quelques gardiens, occupés à entretenir le parc, à faire des rondes. Presque aucun visiteur.

Ses mains étaient gelées par un froid glacial que les poches de son large training noir ne suffisaient pas à combattre. Il sentait à peine ses doigts. Arrivé devant le hall d'entrée, il se demandait comment il allait pouvoir tirer la poignée lorsqu'un des gardiens l'ayant aperçu de l'intérieur lui ouvrit la porte vitrée.

Le Sénégalais approchant la soixantaine rit en voyant le jeune homme frigorifié et s'adressa à lui d'un ton paternel :

« Alors, jeune homme. Mais il faut s'habiller un peu mieux là, hein. C'est pas bon de sortir comme ça maintenant !

— Merci ! C'est vrai, oui, j'y penserai la prochaine fois, répondit Amin, lui-même gêné par l'absurdité de ses propres choix vestimentaires. »

Il s'avança vers le seul guichet ouvert où le trentenaire brun qui tenait l'accueil semblait occupé à lire un livre.

« Bonjour, j'aimerais m'entretenir avec le professeur Bayart, c'est pour une demande de partenariat.

— Vous voulez vous inscrire aux formations certifiées ? On peut vous mettre en contact avec le service commercial, si vous voulez.

— Non, j'aimerais le voir en personne. Je suis un de ses élèves, je suis en alternance et c'est pour mon entreprise. Il est là ?

— Monsieur Bayart ne peut pas recevoir en ce moment, désolé. Si vous voulez un entretien, il faut prendre un rendez-vous. C'est au nom de quelle société ?

— Elitech. Mais sinon, c'est possible de le voir à titre personnel ? Il est là, aujourd'hui ?

— Désolé, je ne peux pas répondre à cette question. Mais dans tous les cas, il ne peut pas recevoir pour le moment, je suis vraiment désolé.

— D'accord...

— Mais vous savez, même si vous prenez rendez-vous vous allez attendre longtemps. Il vaut mieux prendre contact directement avec le service commercial, le professeur ne gère pas directement les demandes de partenariat.

— J'aurais bien aimé échanger avec lui sur divers sujets, c'est pour ça.

— Je comprends, beaucoup de monde veut pouvoir discuter avec lui mais il est assez occupé, je ne pense pas que vous le verrez facilement.

— Vous savez pourquoi il a annulé ses cours à la fac jusqu'à fin janvier ?

— Je n'ai pas d'informations là-dessus.

— D'accord, merci. Ah, c'est par où les toilettes, s'il vous plaît ? »

L'homme lui indiqua la direction, puis retourna à son livre après que chacun ait souhaité une bonne journée à l'autre, comme il était coutume de le faire lors de ce genre de discussion.

Amin remplit sa bouteille d'eau au robinet en regardant sa montre : 12h36. S'il prenait le chemin du retour maintenant, il n'était pas sûr d'arriver chez lui avant l'heure de la prière médiane, le 'asr. Il jeta un œil autour de lui, dans le couloir. Personne. Il fit ses ablutions avec l'eau du robinet, sortit du bâtiment, et décida d'effectuer la prière du Dohr dans un coin du parc, dehors. Il choisit un endroit calme derrière quelques arbres, histoire d'être relativement tranquille. Alors qu'il mettait en place son tapis

de voyage sur le sol givré, tentant de le faire tenir au sol tant bien que mal en posant son sac à dos sur un coin supérieur, il entendit une voix l'appelant.

« Hé, jeune homme ! »

Amin se retourna, c'était l'homme qui lui avait ouvert la porte.

« As salam alaykoum, tu veux faire la prière ? Il y a une salle de prière, là-bas, ne reste pas ici !

— Ah bon, il y a une salle de prière, ici ?

— Oui, oui, viens, je vais te montrer. Tu vas prier ici, comme ça ?! Tu aimes le froid toi, hein, haha ! »

Amin remballa son fin tapis de toile et suivit l'homme qui le faisait passer par un chemin qu'il n'avait jamais eu la curiosité de prendre.

« C'est la première fois que tu viens ici ?

— Non, je suis déjà venu quelques fois, mais je ne savais pas qu'il y avait une salle de prière.

— Il y a beaucoup de musulmans qui travaillent ici, donc on a demandé et on nous a aménagé le bâtiment là-bas. »

La route qu'ils avaient empruntée passait par un petit bois puis contournait une petite dune terreuse où les buissons étaient trop denses pour être traversés. Derrière, accolé à la dune et devant un sol de cailloux et d'herbe, se dressait une construction en briques et au toit en tôle. Un détail lui fit tout de suite reconnaître la fonction du bâtiment : les robinets disposés en ligne le long du mur et la grille de récupération d'eau en dessous. Quelqu'un d'ingénieux avait également eu l'idée de placer des bidons récupérateurs d'eau sur les toits, qui semblaient alimenter les robinets.

C'était bel et bien une petite mosquée et il ne l'avait jamais vue malgré plusieurs passages ici. Amin ouvrit la porte du bâtiment et laissa passer son accompagnateur, puis le suivit à l'intérieur. Soulagé d'avoir quitté le froid, il souffla dans ses mains pour tenter d'en retrouver l'usage et ôta ses chaussures, qu'il rangea dans les étagères prévues à cet effet. Saluant son accompagnateur qui se dirigeait vers les toilettes, il prit la direction de la salle de prière. Une fine moquette recouvrait la totalité du sol, l'endroit semblait pouvoir accueillir une dizaine de rangs de cinquante personnes. Les bibliothèques situées à l'arrière contenaient des livres dont le titre se dessinait en assemblant les tomes à la manière d'un puzzle.

La prière en groupe débuta cinq minutes après son arrivée. Amin prit place dans les rangs aux côtés d'une vingtaine d'autres hommes dont il ne connaissait pas le visage, sauf un. Un visage qui lui donna un haussement de sourcils prononcé tant la surprise était de taille. Le professeur Bayart était là, au milieu des hommes du rang et attendait

que l'imam, situé quelques mètres devant eux, débute la prière. Cette surprise lui fit presque manquer le début de la prière.

« *Allahu akbar* »

L'entrée en prière de l'imam rappela Amin à la réalité. Il la rejoint, suivant le reste du groupe. Une fois finie, il resta assis tandis que les fidèles se levaient progressivement pour retourner à leur travail. Michaël ne tarda pas à se lever, Amin le suivit.

Le professeur ne l'avait visiblement pas encore vu. Il semblait dans ses pensées. Mais en regardant de plus près l'expression de son visage, Amin y décela autre chose. Une profonde déception qu'il ne tentait visiblement même pas d'atténuer par un air neutre. Amin suivit l'homme à l'air dépité lorsqu'il se leva. Le professeur enfila un épais manteau, une écharpe couvrant sa bouche et un épais bonnet, puis sortit.

Hésitant, Amin le suivit dehors, ne sachant pas s'il était finalement opportun de l'aborder ici. Le professeur pouvait se rendre à la salle de prière tous les jours sans être arrêté par un commercial ou un jeune startupeur ambitieux ?

Pas si surprenant, pensa Amin, lui-même n'avait à aucun moment soupçonné qu'il soit musulman. Il n'en avait jamais parlé dans aucune de ses conférences ou interventions, ni dans aucun de ses cours.

En France, en ce premier quart de vingt-et-unième siècle où l'écosystème médiatique s'empressait, à la moindre occasion, de poser des étiquettes dont il ne comprenait pas le sens sur le premier venu, personne ne s'était intéressé aux convictions de Michael Bayart.

Au milieu de ce vacarme où régnaient davantage les débats d'ego et luttes ethniques que les véritables préoccupations concernant la foi ou le sens de la vie, le professeur avait tout simplement jugé ne rien avoir à apporter. Sans cacher à tout prix sa croyance, il préférerait tout simplement ne pas en parler. Il était là pour faire de l'informatique et personne ne lui avait demandé autre chose. Il n'était ni prêcheur, ni érudit, ni imam.

Pourtant personnage relativement public, il devait sa tranquillité en grande partie au fait que le journalisme de son milieu était moins friand de polémiques stériles que de nouveautés technologiques bouleversantes à se mettre sous la dent. Le monde de la tech avait au moins l'avantage de focaliser l'attention sur ce qu'il apportait, non sur ce qu'il était, ou paraissait être.

Le journaliste généraliste moyen connaissant à peine la définition de ce qu'est un processeur, aucun charognard en quête de buzz n'aurait passé plus de quinze minutes à comprendre ce qu'il faisait. Cette barrière intellectuelle était pour lui une garantie suffisante de paix. Pour le moment.

Amin remit ses chaussures et se décida à établir un contact.

« As salam alaykoum, professeur, dit Amin à l'homme qui se retourna, ses sourcils blancs délaissant un instant leur morosité pour la surprise.

— Wa alaykoum salam wa rahmatullah. Tiens, un invité, qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je cherchais un endroit pour prier et un des employés m'a amené ici. C'est réservé aux employés ?

— Non, pas vraiment, répondit Michaël, la mosquée n'est pas indiquée sur les panneaux, mais ceux qui veulent venir prier sont les bienvenus. »

L'homme se releva et se dirigea vers le chemin qu'Amin avait pris pour venir. Ce dernier entama la marche avec lui. Michaël regardait devant lui, ne tournant pas le visage vers Amin.

« En fait, j'étais venu pour vous voir, mais on m'a dit que vous ne receviez pas. Et pour être honnête, en vous voyant, je comprends que vous souhaitiez vous reposer pour le moment.

— Ah, tu lis sur mon visage ?

— Je suis plutôt doué pour lire sur les visages. Le visage parle parfois plus que la langue.

— Ah bon ? Eh bien, dis-moi ce que tu lis sur le mien. »

Le naturel direct d'Amin l'empêcha de mesurer ses propos, la réponse sortie de façon crue.

« La défaite. Vous avez le regard d'un homme défait. »

Michaël décida de se prendre au jeu et de poursuivre la discussion avec le curieux jeune homme qui était venu lui rendre visite.

« Défait ? Il faudrait que je sois mort pour ne plus pouvoir lutter. Et je suis toujours vivant, rassure-toi.

— La mort n'est pas forcément une défaite. La vraie défaite, c'est perdre la volonté de se battre. »

Deuxième fois qu'on lui faisait la remarque. Ou ce garçon connaissait David ou bien décidément tout le monde avait décidé de le marteler avec cette formule. Michaël resta silencieux un moment puis enchaîna.

« Tu spécules beaucoup mon garçon, méfie-toi. J'ai eu une semaine difficile et je suis fatigué, tout simplement.

— Je n'aime pas spéculer, en général, mais là c'est vous qui m'y avez invité.

— Certes, enfin bon, dis-moi plutôt pourquoi tu es venu me voir.

— Un peu pour la même chose que tout le monde. Un partenariat pour mon entreprise, je viens pour m’inscrire aux formations sur vos produits.

— Ah... Un partenariat, oui... Ce n’est pas moi qui gère ça, il faut t’adresser au service commercial. Mais si tu veux une brillante carrière d’ingénieur IT, oublie les partenariats avec mon entreprise et va plutôt chercher des certifications chez les quatre autres géants aux logiciels propriétaires.

— Vous voyez, vous êtes défait.

— C’est plus compliqué que ça.

— Ma boîte fait de l’open source, donc ça n’a aucun intérêt d’aller chez eux. Et puis, vous savez, une carrière d’ingénieur brillant dans une entreprise cotée en bourse, ce n’est pas vraiment mon idéal de vie.

— Tiens donc, et quel pourrait être l’idéal de vie d’un jeune homme comme toi ?

— Le même que vous, j’imagine.

— Comment ça ?

— On sort du même endroit, non ? »

Michaël s’arrêta, ils étaient en face de la grille qui donnait sur le manoir où se situait son bureau. Le jeune homme avait réussi à piquer la curiosité du professeur.

« Tu es pressé ? demanda Michaël.

— Pas vraiment.

— Monte, alors. »

Amin suivit le professeur, se demandant s’il avait bien fait d’avoir été aussi bavard. Il était d’habitude bien plus réservé et ne parlait pas autant de son ressenti sur quoi que ce soit. Mais la découverte du professeur Bayart sous un autre jour avait brisé certaines de ses barrières mentales. Il avait pour une fois l’impression de pouvoir parler sincèrement.

Une fois les étages montés, ils passèrent un sas qui donnait sur le bureau du professeur. Un unique bureau servait de mobilier au large couloir, occupé par Hakim, qui mit quelques secondes avant de lever le nez du dossier qu’il était en train de traiter. Surpris de voir le professeur accompagné, il l’interpella.

« Michaël, où allez-vous ?

— Dans mon atelier, j’aimerais lui montrer certaines choses.

— Qui est-ce ?

— Un de mes étudiants, ne t'en fais pas. Ça peut te paraître étrange, mais j'ai confiance en lui.

— Il ne devrait pas y entrer. Ce n'est pas parce que tu n'es pas dans ton assiette qu'il faut faire n'importe quoi.

— Ça va aller, je te dis. De toute façon, il ne touchera à rien.

— Ses doigts peut-être, mais il ne rentre pas tant qu'il n'est pas clean. Ne bougez pas, je reviens.

— Tu vas où ?

— Chercher quelque chose que j'aimerais bien lui montrer, rétorqua Hakim. »

Michaël regarda Amin, légèrement interloqué par ce qui était en train de se passer. Le professeur tenta de le rassurer.

« Ne t'en fais pas, il fait son boulot. »

Quelques instants plus tard, Hakim revint avec un objet ressemblant à un talkie-walkie. Il le passa le long du corps d'Amin en disant :

« Sors tout ce que tu as de métallique de tes poches. Téléphone portable, couteau, montre, tablette de chocolat dans du papier alu. Tout ce qui émet un signal et qui a une batterie. »

Amin tendit son téléphone à Hakim en tentant de le rassurer :

« Ne vous en faites pas, mon téléphone est clean. Il n'y a ni services Feekle ni aucune application propriétaire dessus. Pas de mouchard.

— Même, donne tout, tant que ça ne vient pas d'ici, pour moi, ce n'est pas clean. Tu as un deuxième téléphone ?

— Oui, mais ce n'est pas vraiment un téléphone, il est tout petit, il n'y a pas de carte SIM dedans, je m'en sers comme liseuse et comme baladeur audio.

— Donne. Tu en as d'autres ?

— Oui, celui-là, dit-il en sortant un autre téléphone. Mais il n'a pas de carte SIM non plus. Je m'en sers comme serveur quand j'ai besoin d'un...

— Donne. Et tu en as encore combien ? répliqua Hakim, le ton agacé.

— Techniquement, ce sont des téléphones mais ils n'émettent rien. C'est juste...

— Tu m'expliqueras un autre jour. Donne tout. Ta montre aussi, tu t'en sers comme serveur ?

— Ah non, ça c'est juste une montre. Par contre, j'ai un Raspberry Pi dans mon sac. C'est pire qu'à l'aéroport ici.

— Donne la montre et donne-moi ton sac tu l'auras en partant. »

Michaël ne put s'empêcher de rire en voyant Amin s'activer pour extraire de son sac et de ses vêtements ses différents appareils.

« Au moins, tu l'as fait rire, ça faisait un moment, dit Hakim en entendant le ricanement du professeur.

— C'est bon ? dit Amin. J'ai tout donné, je peux prendre l'avion, monsieur ?

— C'est bon, jeune homme, tu peux prendre une fusée et aller dans l'espace si tu veux, du moment que tu ne rentres pas dans ce bureau avec tes gadgets. Comment tu t'appelles déjà ?

— Amin.

— Amin, passe me voir avant de partir pour récupérer tes affaires.

— D'accord, merci. »

Hakim repartit dans une pièce voisine. Le professeur continua sa route avec Amin désormais dépouillé de toutes ses prothèses électroniques. Tout comme Hakim, le jeune étudiant n'avait pas la moindre idée de la raison pour laquelle le professeur l'avait fait monter. Il prit place dans un des fauteuils parsemant l'atelier, que le professeur lui indiqua d'une main, l'invitant à s'installer. Ce dernier disparut derrière une cloison avant de revenir quelques instants plus tard après avoir enclenché une machine.

« Je fais du thé, dit-il. Désolé, je n'ai pas de café, je n'aime pas ça. Tu en veux ? »

— Je veux bien une tasse, merci. »

Le professeur s'assit et contempla quelques secondes avec Amin le bazar qui régnait dans l'atelier. Des machines de découpe étaient positionnées au milieu de chutes de plastique, de circuits imprimés, de disques durs et d'écrans en tout genre.

Le parquet en bois était visible par endroits, là où il n'y avait pas d'empilement d'unités centrales, d'ordinateurs portables ou de caisses contenant divers matériaux de cuivre ou autres objets électroniques pour le cacher. Le long bureau qui longeait le mur en face de la porte était lui aussi recouvert d'une multitude d'objets, accompagnés d'une conséquente quantité de papier, blanc, jaune, bleu, ou noirci par l'encre d'une imprimante ou de la main du professeur.

« Alors, quel est mon idéal qui est censé être le même que le tien ? demanda-t-il au jeune homme dont il interrompit le regard vagabond.

— C'est ça que vous vouliez savoir ? Bonne question. Un musulman dédie sa vie à son Seigneur, c'est ce que je voulais dire. Cela implique un certain détachement du monde matériel.

- Tu trouves que cet endroit semble détaché de la vie matérielle ?
- Ce n'est pas aussi caricatural. On peut utiliser les choses sans forcément y être attaché.
- Et toi, c'est quoi ton idéal de vie ? Tu fais des kilomètres dans le froid pour un partenariat commercial et tu me dis en bas qu'en fait ça n'est pas si important pour toi. Donc je me dis que soit tu es fou, soit il y a une subtilité que je n'ai pas comprise dans ta démarche.
- Oui, a priori ça paraît un peu illogique. Je ne sais pas vraiment comment expliquer.
- Prends ton temps. J'ai le mien.
- Très bien. Et qu'est-ce qui n'est pas compréhensible dans ce que j'ai dit ?
- Ce n'est pas ce que tu as dit qui est incompréhensible. Tu sais, même si je sais qu'on ne finit jamais d'apprendre, à mon âge j'ai tendance à avoir l'impression d'avoir tout vu, tout compris de l'être humain, j'ai un peu ce sentiment qu'il me suffit de regarder une personne et de l'entendre prononcer trois phrases pour avoir fait le tour du bonhomme.
- Et ?
- Ce qui est incompréhensible pour mon logiciel, c'est de voir un jeune homme faire des choix qui ne rentrent pas dans ce que j'ai pu observer jusqu'à maintenant pour les personnes de sa catégorie, si je peux me permettre.
- Ce n'est pas vous qui m'aviez dit de ne pas penser qu'avec des cases ? C'est quoi, ma catégorie ?
- J'ai dit de ne pas penser qu'avec des cases, mais jamais de se passer des cases. Je suis toujours prêt à revoir mes cases si un nouvel élément ne rentre pas dedans. Mon système de cases évolue constamment.
- Dans quelle case vous vouliez me mettre, alors ?
- Eh bien, tu es un jeune homme talentueux, j'imagine. Ce qui implique que tu te débrouilles plutôt bien dans ton domaine d'études. Tu m'as l'air bien bâti, bon à marier, un bon salaire et une belle carrière en perspective. En économisant bien, tu devrais pouvoir payer le pèlerinage à tes parents d'ici quelques années. J'ai bon, jusqu'ici ?
- Oui.
- Maintenant, passons à ce qui semble incompréhensible pour mes cases. Si là, tout de suite, je te proposais un projet de construction. Je ne sais pas, moi, de plantation de palmiers dans le tiers-monde, avec pour objectif de reconstruire un village, des frères motivés, tu dormiras sur une couverture au sol dans une maison en tôle et sans l'eau courante. Tu signes ?

— Oui.

— Disons que je te croie sur parole. Si tu dis vrai, alors c'est très intrigant.

— Et pourquoi ?

— J'ai tendance à désespérer dans la volonté de la jeunesse à faire autre chose que perpétuer son mode de vie paresseux, cupide et oisif, en ce moment.

— Il me semble que vous désespérez d'autres choses aussi en ce moment.

— Ce n'est pas le sujet. Ce que je veux dire, c'est que lorsqu'on fait des choix et qu'on investit dans un certain avenir, on a tendance à ne pas vouloir changer à mesure que le temps nous enferme. Tu ne ressens pas ça ?

— Non. J'ai mon travail et mes études parce qu'il le faut bien, mais je traîne en moi certaines choses qui m'empêchent de correspondre au cliché du jeune homme stable à la carrière prometteuse que vous avez établi.

— Je n'ai rien établi, moi. Je me suis contenté de reprendre un cliché un peu caricatural, certes, mais un cliché. Et il m'a rarement trompé. C'est pour ça que tu m'intrigues.

— Si c'est dans le bon sens, alors je suis content de vous intriguer. C'est peut-être le signe que mon cœur n'est pas encore mort.

— C'est quoi ces choses que tu traînes en toi ? »

Pour la première fois depuis le début de sa rencontre, Amin hésita un instant avant de répondre. Jusque-là, le professeur avait réussi à le faire parler d'une façon déconcertante, comme personne auparavant. Il était entré dans ses pensées intimes sur une simple invitation, dans une situation totalement surréaliste où Michaël, piqué de curiosité, avait fait sortir tout ce qu'il gardait au plus profond de lui. Avec quelques mots. C'était déstabilisant, mais terriblement addictif. Une libération.

« De la colère, de l'incompréhension, répondit-il simplement.

— Et d'où vient cette colère ?

— Je ne sais pas. Elle est là depuis toujours. Elle s'apaise parfois lorsque je prie, et puis elle revient quand je ne m'y attends pas.

Michaël recula, s'adossant à son siège, et sourit.

Michaël avait trouvé chez Amin un personnage fascinant. Il prenait un plaisir non dissimulé à le déstabiliser avec des questions auxquelles le jeune homme avait semble-t-il déjà des réponses, mais n'avait jamais révélé cette face de lui-même à personne.

Le professeur réussissait, par la même occasion, à sortir de son marasme. Il avait trouvé chez Amin, dès le premier regard, une certaine énergie qu'il ne soupçonnait

plus pouvoir trouver chez quelqu'un de son âge. Une force qui n'attendait qu'une chose : qu'on la libère. La discussion prit fin environ une heure plus tard. Amin repartit avec une promesse de partenariat. Le professeur avec quelque chose qu'il avait perdu : de l'espoir.

Michaël regarda par la fenêtre le jeune homme s'éloigner en direction du portail. Après quelques minutes de réflexion, il saisit son téléphone et lança l'appel chiffré à destination de David. Il ne fallut pas plus de quelques secondes pour qu'il décroche.

« As salam alaykoug wa rahmatullah, j'espère que tu as quelque chose de bon à m'apprendre, sinon je raccroche.

— Wa alaykoug salam. David, on ne joue plus selon les règles.

— Enfin, je te retrouve.

— Si tu n'as pas de travail, viens demain matin au plus tôt.

— Après le fajr, ça te va ?

— Tu sera le bienvenu. »

Chapitre 8

« Les États sont condamnés à l'impuissance par des organisations transnationales sans territoires, et les individus à l'addiction de l'auto-asservissement. »

Bruno Patino — La civilisation du poisson rouge

Le professeur n'avait pas dormi une minute. Il avait passé la nuit à éplucher tout ce qu'il pouvait trouver sur son vieil ennemi pour avoir la vue la plus large possible. Connaître l'ennemi. Se connaître soi-même. Deux éléments indispensables dans n'importe quel conflit opposant deux parties, Michaël avait la ferme intention de ne négliger aucun des deux. Plus que de la simple recherche, il se fabriquait un genre de ceinture de sécurité piégée en cas de coup tordu d'Éric. Car si pour l'instant le pompeux responsable commercial l'avait épargné, rien n'indiquait que cette clémence apparente allait durer. Michaël retrouvait dorénavant la position et l'état d'esprit du chasseur traquant une proie, du bout de ses dix doigts.

Il aurait bien voulu accorder plus de temps à cette tâche, les preuves qu'il avait contre Éric étaient nombreuses, et de qualité, malgré toutes les précautions du génie commercial pour effacer les traces de ses aventures et bavures professionnelles. Pour les obtenir, Michaël avait dû enfreindre plusieurs lois sur la confidentialité des systèmes informatiques. Le professeur prenait soin de systématiquement donner un sens et une justification à toute agression et hésitait longtemps à causer ouvertement et sciemment du tort, mais à situation exceptionnelle, mesures exceptionnelles. Le jeu avait changé, il ne jouait plus selon les règles. La particularité d'un savoir étant que, contrairement aux biens matériels, elle n'appauvrit pas celui qui le transmet. Or, Michaël était toujours en possession de la faille de sécurité qu'il avait livrée à Éric. Et il comptait bien s'en servir.

Il avait pu, grâce à la faille retrouvée, mettre à profit sa trousse à outils de logiciels espions pour pénétrer l'ensemble des systèmes des entreprises pour lesquelles Éric avait travaillé et y récupérer un maximum de données qui le concernaient de près ou de loin. Ce qu'il était possible de faire avec la faille était tout simplement effrayant. En l'espace de quelques heures, Michaël avait pénétré l'ensemble de systèmes informatiques d'une dizaine de multinationales cotées en bourse sans presque aucune difficulté. Mais, pour l'heure, il ne pouvait toucher que les systèmes qui étaient reliés d'une manière ou d'une autre au plus grand réseau mondial : Internet. Les réseaux privés déconnectés d'Internet lui étaient pour l'instant inaccessibles.

La nuit passait, l'homme ne décollait pas de son écran. Pas un café pris ni autre remontant, l'adrénaline suffisait à le maintenir attentif, ses doigts massacraient les touches du clavier à une vitesse qui aurait impressionné les développeurs les plus véloce.

Au fur et à mesure qu'il brisait un à un les systèmes de sécurité des serveurs qu'il pénétrait, son doute sur l'appétit d'Éric se confirmait : absolument toutes les machines auxquelles il avait eu affaire étaient vulnérables à la faille. Dans son cas, elles lui offraient un accès indétectable à ce qu'il était venu chercher : une autre faille. Pas une vulnérabilité informatique, cette fois. Il s'agissait de décortiquer l'énorme monstre numérique dont Éric faisait partie, le cerner de toutes parts, et trouver un moyen de tirer profit de ce qui arrivait. Des changements majeurs allaient sans doute se produire dans les mois à venir, il devait saisir l'occasion.

Le professeur fouillait, téléchargeait, triait, indexait. Et ceci dans le but d'extraire un précieux jus de la masse de données qu'il récoltait à la vitesse que lui offrait la connexion fibre.

« Là, je te tiens, mon grand », murmura-t-il pour lui-même alors qu'il pianotait à toute vitesse sur le vieux et bruyant clavier.

La première erreur d'Éric était de l'avoir laissé repartir avec le même code lui permettant d'exploiter la faille. Un excès de confiance qu'il espérait bien lui faire regretter.

Impossible, en revanche, de pénétrer les systèmes d'Antel ou de Feekle directement. Il parvint malgré tout à récolter bon nombre d'informations sur les projets en cours, les entreprises de taille moyenne qui gravitaient autour de la fondation Logaith, en remontant leurs chaînes de sous-traitance, les espaces de stockage personnel de quelques employés imprudents, et quelques projets en cours dont l'un attira son attention, *Kybernesis*. « *Pas le temps de l'étudier maintenant, se dit-il, on récupère tout et on verra plus tard.* »

Après avoir créé une petite compilation, imprimé le dossier et l'avoir confié à Hakim pour le mettre en lieu sûr, il mit de côté cette problématique pour le moment et entreprit de rassembler ses esprits pour se consacrer au débriefing qu'il devait faire en présence de David. Il avait des nouvelles importantes à annoncer. L'aube commençait à poindre.

David était arrivé au domaine du professeur avant la prière de l'aube. À cette heure-ci, la salle de prière n'accueillait qu'une dizaine de personnes. Le professeur, également présent, l'attendit à la sortie de la salle. Les deux hommes se dirigèrent ensuite d'un pas pressé vers l'atelier de Michaël. En chemin, David reçut un appel d'Hakim, l'informant qu'il les rejoindrait bientôt.

Il raccrocha au moment où les deux hommes entrèrent dans le bureau habituellement désordonné de Michaël. David ferma la porte et regarda bouche bée ce que Michaël

faisait de ses tables et tableaux remplis de feuilles épinglées, de plans en cours d'ébauche, d'ordinateurs ouverts, d'outils en tout genre étalés çà et là.

Le professeur détachait une à une les feuilles et leurs punaises des tableaux, raflait d'un coup de bras les outils posés sur les tables pour les faire atterrir dans des caisses qu'il poussait immédiatement sous les tables. Sans vraiment connaître la raison de ce curieux rangement, David le rejoint, l'imitant.

« Je peux savoir ce qu'on fait là ?

— On range tout. Je ne travaille plus sur rien d'autre. Ce projet-là sera sans doute le dernier que je mènerai. Tiens, prends les câbles de l'imprimante 3D, là, mets tout dans cette caisse là-bas.

— Tu peux au moins me dire ce que tu prépares ?

— Il vaut mieux qu'on attende Hakim, je ne veux pas faire deux fois le même discours. Et si je te le disais maintenant j'aurais peur que tu partes en courant. »

Michaël ramassait indistinctement tout morceau de papier qui lui tombait sous la main pour le mettre dans une corbeille sans l'once d'un regret. Tout ce sur quoi il travaillait n'ayant pas un lien direct avec son nouveau projet serait désormais suspendu.

Une fois le travail terminé, les tables étaient étrangement vides. David ne les avait plus vues ainsi depuis des années. Il revoyait presque avec surprise le bois des bureaux et les long rectangles métalliques qui n'avaient pas pris l'air depuis fort longtemps. Peu de temps après, Hakim poussa la porte, saluant David et Michaël, toujours vêtu dans un style impeccable et propre. David et Michaël faisaient tache en comparaison, avec respectivement une blouse de travail poussiéreuse et un polo gris pelucheux.

Une fois les trois hommes réunis, Michaël ne perdit pas une seconde, saisit un des feutres qui avaient échappé à la rafle et dessina des bulles reliées par des flèches sur le tableau devenu blanc.

« En 1990, je travaillais pour une société qui s'apprêtait à sortir un nouveau processeur, qui finalement n'a jamais vu le jour. Le projet a été abandonné, la boîte a fermé. Éric m'a volé les plans du processeur et les a revendus à AMC.

— Okay, firent David et Hakim à l'unisson.

— En 1991, AMC sort le jeu d'instructions X87, une architecture qui est, en fait, basée sur mes travaux, ce que j'ignorais jusqu'à ce que mon petit-fils se fasse kidnapper. Intel utilise aussi ce jeu d'instructions et les processeurs basés dessus remplacent petit à petit tous ceux de la génération précédente, vous me suivez ?

— Pour l'instant, oui, répondit David.

— Ça, c'est AMC. Et ça, c'est Antel. Aujourd'hui, ces deux entreprises fabriquent environ quatre-vingt-dix pour cent des processeurs utilisés dans tous les serveurs et ordinateurs de bureau du monde, okay ?

— Okay.

— Et ça, dit-il en dessinant des traits par dizaines reliant les deux bulles à une bulle plus grande en contenant plusieurs autres, ce sont les secteurs d'activité qui utilisent d'une façon ou d'une autre un réseau de communication informatique. L'agroalimentaire, le transport, le traitement des eaux, l'industrie de l'armement, l'énergie, la médecine, l'éducation, l'information n'en parlons pas. Enfin bref, TOUT ce qui touche l'homme, de près ou de loin, fonctionne aujourd'hui avec une de ces fichues puces vendues par un de ces deux escrocs à la taille disproportionnée. Jusqu'ici, vous me suivez ?

— On te suit », dit David les bras croisés, concentré sur le tableau, suivi par un hochement de tête d'Hakim.

Le professeur saisit un feutre rouge et coloria la moitié de la grosse bulle.

« Maintenant, ça, c'est la quantité de matériel vulnérable à cette foutue faille, que cette ordure d'Éric m'a volée il y a quelques jours. Je vous la fais courte, c'est tous les processeurs qui ont hérité de l'architecture X87.

— L'enfoi...

— Les grossièretés, David. Oui, ça se passe de commentaires. Éric est suffisamment fou pour mettre le chaos sur la moitié de la terre, mais je ne pense pas qu'il le fera. Ce qu'il m'a volé, cette faille, c'est un moyen de pression absolument hors de prix sur ses concurrents. Mes recherches m'ont permis de récupérer quelques pépites dans les datacenters de tous ceux qui utilisent des processeurs X87 exposés sur Internet. Et il y en a un paquet. La boîte d'Éric, Antel, en partenariat avec Feekle, planche sur un nouveau modèle de processeur qui dépasse tous les produits existants en capacités et en consommation d'énergie. Une reprise en force de la loi de Moore.

— Et pourquoi il aurait besoin de ça ? Si leur nouveau produit est si puissant, ils vont balayer la concurrence d'un revers de main, non ?

— Tu connais mal cette espèce. Ce qu'il veut, ce n'est pas un simple avantage commercial sur AMC. Il veut terrasser définitivement l'entreprise pour imposer leur matériel sur à peu près tout ce qui a du silicium sous le capot.

— Ça paraît gros, il n'y a pas une mise à jour qui pourrait combler cette faille ?

— Non, aucune, c'est du hardware. C'est physique, si tu préfères. Il faudrait complètement refondre la puce et la refaire pour corriger ce défaut.

— Si AMC sait qu'Éric ne rendra pas la faille publique, quel moyen de pression il a ?

— Ils ne le savent pas. Et moi, je ne fais que supposer. Je pense qu'il va les menacer d'écroulement et de faillite immédiate s'ils n'acceptent pas un rachat et une refonte complète de leur société. Une fusion, disons.

— Les autorités américaines ne laisseront pas faire ça.

— Si, elles le feront. Il a un très bon carnet d'adresse et il a déjà acheté la coopération de tous les gars aux postes clés nécessaires. Il a avec lui les deux fondateurs de Feeble et une coalition d'à peu près tous les géants du numérique. Il n'est qu'une pièce d'une machine bien plus grande que lui. Cette fusion se fera avec leur accord, c'est une certitude. Par quels moyens juridiques ou extra-juridiques il compte contourner la loi ? Je n'en sais rien. Mais il le fera, j'en suis certain.

— Il n'y a qu'une chose qui me perturbe dans cette histoire, dit Hakim. Éric t'a laissé en vie, mais avec la même arme que lui en sachant que tu représentais un danger. Pourquoi ?

— Éric manipule des failles humaines. C'est un expert dans le domaine. Il est arrivé jusque-là en jouant avec les subtilités de chacun de ses adversaires et en ne les attaquant jamais de front. Il ne détruit pas, il blesse discrètement et laisse sa proie se vider de son sang. C'est un virtuose de ce genre de joyeusetés. Et il veut surtout régler des comptes personnels. Ce qu'il veut, c'est voir chuter tout ce que j'ai construit, jusqu'à m'humilier personnellement.

— Ce qui veut dire ?

— Il sait parfaitement à quel point je tiens à mes projets et ce que je suis prêt à faire pour garder ce que j'ai acquis durant ces décennies de travail. En plus de ça, m'éliminer maintenant serait trop grossier et suspect, la DGSI mettrait son nez dedans et il y a forcément un lanceur d'alerte au sein des services français qui vendrait la mèche à une chaîne TV ou un journal, ou alors ça fuiterait sur Wikileaks. Et son projet tomberait à l'eau. Il a encore besoin de temps. Ce qui veut dire qu'il nous en reste. Rien ne dit qu'après ça, il ne cherchera pas à m'éliminer, mais pour l'instant il valait mieux pour lui me tuer de l'intérieur et me laisser me vider de ma volonté.

— C'était plutôt réussi, lança David.

— Jusqu'à hier, oui. Mais ce qu'il sait de moi n'est plus à jour. Je change d'objectif.

— C'est quoi le nouvel objectif ?

— Les détruire. On va détruire ces deux entreprises et leur mainmise sur presque tout système informatique dans le monde. J'ignore si vous imaginez les répercussions absolument colossales que ça va avoir sur à peu près tout. Mais c'est la seule solution. J'y laisserai probablement ma peau, surtout si j'échoue. Et je renonce à tout ce que j'ai construit jusque-là pour ça. Insan Intellectus, c'est fini.

— Tu es resté presque une semaine dans un état végétatif pour nous sortir ça en une nuit ? Je veux dire, c'est complètement dingue, je ne sais pas si tu réalises. Tu bluffes ou tu es sérieux ?

— Je jure par Dieu que je suis parfaitement sérieux. J'ai retourné le problème dans tous les sens, il n'y a pas d'autre solution. On parle d'une coalition de ceux qui ont plus de pouvoir que n'importe quel autre groupe d'hommes sur cette planète, presque autant et bientôt encore plus de pouvoir que les lobbys du pétrole et l'industrie de l'armement. Avec Feekle, AMC, Antel, Acrosoft, Emazon, Facelook et leurs tentacules administratifs ou diplomatiques, on a affaire à une espèce de géant devant qui personne n'osera broncher. »

Un silence de quelques secondes s'installa. Visiblement, David et Hakim réfléchissaient. La question qu'ils se posaient se lisait dans leurs yeux : « est-ce que ça en vaut la peine ? »

« Je sais, dit Michaël, que vous vous demandez en quoi ça peut bien être grave que ces entreprises atteignent ce monopole. Est-ce que ça vaut la peine de risquer autant pour éviter une fusion comme on en voit tous les ans ?

— C'est effectivement ce à quoi je pensais, dit David. J'imagine que tu as la réponse ?

— J'ai même plusieurs réponses. Je vais essayer de faire court. Pour commencer, il faut bien comprendre que l'informatisation des sociétés humaines a conduit à un transfert de savoir et donc une prolétarisation intellectuelle de la masse. On ne sait plus rien faire sans les outils informatiques. C'est un changement au moins aussi radical que le passage à l'écriture. Mais tous les hommes ne sont pas des scribes et des groupes bien identifiés aspirent toutes les connaissances, progressivement. Désormais, on ne sait plus rien faire sans cette poignée de multinationales, qui sont des scribes légèrement plus puissants. »

— D'accord. Donc, si j'ai bien suivi, maintenant, cette poignée de géants s'apprête à fusionner entre eux.

— Oui.

— Et on fait quoi ?

— La fenêtre de temps dont nous disposons est courte. C'est pour cette raison que je ne balance pas tout le contenu de cette clé USB sur Internet ou que je ne vais pas voir je ne sais quel fonctionnaire ou élu plus ou moins corrompu ou décadent pour qu'il tente de faire quelque chose.

— Tu y as pensé ?

— Oui. Et plus que d'ordinaire. Dis-toi que j'ai envisagé cette option pendant au moins une bonne minute, ce qui n'est pas rien !

— Effectivement, ce n'est pas rien.

— On ne joue plus à leur jeu, David. Ce qui veut dire qu'on joue contre à peu près tout le monde. Personne ne sera assez rapide pour les arrêter. Et de toute façon, aucun de ceux qui savent n'en ont envie. Je ne vous oblige pas à me suivre. Je vous informe simplement de mes intentions parce que vous êtes mes frères les plus proches.

— Tu as déjà un plan pour cette folie ?

— Non, mais dans tous les cas, il me manque une inconnue à l'équation d'Éric, sur laquelle lui et ses acolytes n'ont pas encore posé leur œil géant.

— Et tu la connais, cette inconnue ?

— Je pense l'avoir rencontrée hier.

— En attendant, tu n'as rien de concret.

— J'y travaille. Est-ce que tu es partant ?

— J'ai besoin de réfléchir, dit David. On ne sait pas vraiment dans quoi on s'embarque.

— Moi si, répondit Hakim. J'en suis. »

Chapitre 9

« L'Internet s'est réorganisé en écosystème exigeant en permanence des réponses à des stimuli rapides et superficiels, qui nourrissent les pulsions et les émotions. Un univers de prédation temporel instable qui se fragilise lui-même, car il n'est jamais satisfait. »

Bruno Patino — La civilisation du poisson rouge

Amin avait terminé sa journée de cours, ses écouteurs étaient branchés d'un côté à ses oreilles, de l'autre à son smartphone qui diffusait l'interview d'un ancien chef de parti écologiste. Arrivé devant la résidence étudiante, il passa son badge devant le lecteur qui lui ouvrit aussitôt la porte. Arrivé dans le hall du bâtiment de six étages qui comportait des centaines de boîtes aux lettres, il se dirigea vers la sienne et l'ouvrit machinalement. Une enveloppe l'y attendait.

« Ah, ça doit être ma nouvelle carte bleue... » se dit-il pour lui-même. Il referma la boîte aux lettres et se dirigea vers la cage d'escalier dans laquelle il s'engouffra, pour monter au premier étage en sautant les marches deux par deux. Une fois dans le studio, ses affaires furent très vite balancées d'un geste parfaitement maîtrisé sur le lit, l'enveloppe d'abord. Manteau, sac à dos, bonnet, smartphone et écouteurs filaires suivirent.

Deux pas plus loin dans le studio de seize mètres carrés, il était devant son bureau. Il poussa du pied le bouton de l'unité centrale pour la démarrer, et se dirigea vers la salle de bains. Ablutions faites, il accomplit la prière du *maghrib* avant de s'installer sur sa chaise pliable en fer et remuer la souris. L'écran de l'ordinateur se réveilla. Il avait à peine entré son mot de passe de 25 caractères sur l'écran de verrouillage de SDDM que son téléphone se mit à vibrer. Il se leva pour extraire le smartphone du monticule de vêtements qui l'étouffait et jeta un rapide coup d'œil au nom s'affichant à l'écran avant de décrocher.

« Allô, Amin ?

— Oui, Alassane ? Salut !

— Salut, désolé, je ne sais pas si tu avais fini les cours, je voulais te dire concernant le paiement de ce trimestre, pas la peine de passer ce week-end, je pars en Côte d'Ivoire demain donc la salle d'entraînement sera fermée, il faudra revenir plus tard.

— Mince, je viens de recevoir ma carte en plus, je crois. Mon nouveau compte est ouvert... Je suis vraiment désolé pour le retard de paiement, c'est la première fois. Tu pars en vacances ?

— Ce n'est pas grave, ne t'en fais pas. Non, pas vraiment. Mon père est malade et donc je dois y aller. Je ne sais pas quand je vais revenir, c'est compliqué.

— Oh non. Tu sais quoi ? Je passe chez toi ce soir et je paie le trimestre.

— Quoi ? Non, ce n'est pas la peine, reste chez toi, ça peut attendre.

— Ça ne me dérange pas et je préfère passer te les donner directement ce soir, je n'aime pas avoir des dettes. Et puis, je ne suis pas très loin en transports publics.

— Pas très loin ? Élancourt jusqu'à Saint-Denis tu vas mettre deux heures !

— Ce n'est rien, je te dis. Tu es chez toi, ce soir ?

— Oui, mais je ne peux pas te recevoir, je fais ma valise et il y a ma sœur qui est venue, on est occupé donc ne te prend pas la tête, c'est bon.

— Je ne monte pas, je mets juste l'argent dans la boîte aux lettres et je pars.

— Amin !

— S'il te plaît !

— Bon, fais ce que tu veux, de toute façon tu n'écoutes rien.

— Merci, à tout à l'heure. »

Après un coup de pied sur le bouton d'alimentation de l'ordinateur, Amin enfila son manteau, son sac à dos et ramassa en vitesse l'ordinateur portable qui traînait sur le lit pour pouvoir continuer ses activités dans le train.

Le départ de son entraîneur de boxe thaï tombait mal, mais Amin avait horreur des dettes, et ne pas connaître la date de son retour alors qu'il n'avait pas encore payé sa cotisation au club le mettait mal à l'aise. D'autant plus que son entraîneur ne prenait que de l'argent liquide. Peu importe s'il fallait traverser l'Île-de-France en diagonale, il irait payer Alassane.

La nuit était presque totale alors qu'il se dirigeait vers la gare de la Verrière. L'heure de pointe caractéristique d'une fin de journée francilienne était passée, la ville retrouvait peu à peu son calme. Le jeune client fidèle de la RATP calculait le temps de trajet. L'itinéraire était le suivant : environ quarante minutes jusqu'à Montparnasse, puis trente minutes de métro jusqu'à Saint-Denis. Dans ses oreillettes, Frédéric Sadin avait déjà bien entamé sa conférence sur les conséquences sociales de la généralisation de l'intelligence artificielle, Amin continuait de prendre des notes tout en marchant jusqu'à la gare, située à cinq minutes à pied de la résidence. Les transports constituaient son lieu de réflexion et de méditation favori.

Prendre le train à cette heure lui était agréable. Peu comprenaient chez Amin cette absence de répulsion pour les transports, pourtant commune en Île-de-France. Lui n'était absolument pas dérangé par les longs trajets en train. Il en profitait pour lire,

coder, prendre des notes. La foule avait quitté les gares et les trains à cette heure-ci de la journée pour rejoindre leurs logements, laissant les trains quasiment vides. Le son du train filant sur les rails le berçait, il l'écoutait d'une oreille, l'autre toujours branchée à son smartphone. Parfois, le train tanguait légèrement lorsqu'il en croisait un autre. Amin n'était ni agacé ni fatigué de sortir ce soir-là. Il se sentait chez lui.

Pendant que l'Intercités ligne N filait en direction de la gare Montparnasse, Amin alternait les regards entre la fenêtre, par laquelle il voyait défiler les paysages, et l'écran sur lequel il tapait. Sa mère lui déconseillait toujours de sortir à cette heure-ci, surtout en Île-de-France où, disait-elle, « *il y a des gens vraiment dangereux la nuit, tous les drogués sortent, fais attention* ». Amin n'osait pas lui rétorquer qu'il avait l'impression d'être plus dangereux et instable que la plupart de ceux qui auraient voulu s'en prendre à lui. Il ne pouvait pas lui expliquer non plus que, d'une certaine manière, il comprenait ce qui habitait l'esprit de ceux qui étaient catalogués comme dangereux.

Les laissés-pour-compte, les sans domicile fixe, les accros à la seringue, les arracheurs de sacs, les hommes ivres hurlant à tout va, ou plus généralement tous ceux qui étaient dehors tard le soir et prêts à se comporter d'une manière irrationnelle. Leur caractère imprévisible, leur violence aveugle, leur façon de hurler, même parfois sobres, devant tout le monde, qui poussaient le commun des gens à tourner la tête ou descendre de la rame de métro n'étaient pour Amin ni étranges ni incompréhensibles. Ils étaient de simples conséquences. La marque du désespoir, de savants dosages de cupidité et de misère, de frustration, de souffrances dues à l'abandon, ajoutées à l'incapacité à maîtriser ses pulsions et d'autres phénomènes courants que la machine bien huilée et à la définition de la norme bien arrêtée était incapable de gérer.

Un homme vêtu d'un manteau relativement usé, de chaussures sales et d'un sac à dos de randonneur passait entre les sièges. Amin leva la tête.

« ...et sans ressources, si vous avez une pièce ou un ticket restaurant, cela me permettrait de manger convenablement ce soir. Je vous remercie, mesdames et messieurs... »

L'homme répétait son discours de manière presque robotique, faisant quelques pas avant de s'arrêter pour le répéter à nouveau, avant de poursuivre sa route parmi les sièges. Mais, ce soir, Amin ne donnerait rien. Du moins, pas de cette manière. Il ôta ses écouteurs et posa sa tête contre la vitre, se laissant balancer par les mouvements du train et le bruit de fond continu du frottement des rails. Quelques minutes plus tard, la voix de la SNCF annonça « *Paris - Montparnasse* ».

Il remballa ses affaires et se dirigea avec les quelques autres passagers du wagon vers les portes de sortie. Toujours à cet endroit, une publicité l'attendait, montrant le portrait d'une jeune fille, retouchée par un logiciel de montage photo à la licence propriétaire très connue, souriante, cheveux au vent, regardant en l'air en direction de plusieurs logos, qu'un slogan rassemblait « *Logaith. Unis pour un Internet sûr, unis pour un monde sûr* ».

Une fois descendu du train, Amin fit un crochet par le distributeur le plus proche pour retirer la somme qu'il devait à son entraîneur, avant de rejoindre le métro, ligne 13, direction « *Saint-Denis - Université* ». Arrivé à Saint-Denis, il vérifia encore une fois sur son smartphone le trajet à emprunter pour se rendre à l'immeuble de son entraîneur. L'appareil estimait la durée de la marche à quinze minutes. Il mémorisa rapidement les embranchements de rue et se mit en marche. La ville offrait un spectacle assez désolant. La nuit noire éclairée par une lune presque pleine et quelques lampadaires fonctionnels ne rendaient pas le quartier moins sombre et lugubre.

Amin parcourait les ruelles aux poubelles renversées, l'odeur d'urine omniprésente était parfois teintée d'alcool ou d'herbes dont il pouvait facilement imaginer la provenance. Quelques attroupements, principalement d'hommes, parsemaient les rues et les places qu'il traversait. Alcool et cônes fumants étaient fréquents dans ce décor. Amin passa devant un café encore ouvert, devant lequel une partie de la clientèle discutait. Il ne vit pas les hommes s'engouffrer derrière lui dans la ruelle déserte qu'il empruntait. Au bout de quelques pas, l'un des deux l'interpella.

« Hé, cousin, viens voir, t'as pas une clope à dépanner vite fait ? »

Amin se retourna et s'arrêta un instant.

« Non, je ne fume pas. »

Le deuxième s'adressa à Amin, voyant que celui-ci s'en allait.

« Attends, ne t'en vas pas, t'as pas un euro ou deux, vite fait ? J'ai la dalle. Pour que j'achète à graille, s'teu plaît.

— Désolé, je n'ai pas de monnaie pour vous, bonne soirée.

— Allez, t'as bien un peu de monnaie, frérot, reprit le premier homme qui avait parlé, dépanne-nous juste vite fait, on est en galère.

— Je n'ai rien pour vous, désolé. Vous cherchez du travail ?

— Haha, du travail, il a dit. Hé, t'es marrant, frérot. Ici, on a la haine contre l'État, contre les puissants, contre tout. Eux, ils nous regardent même pas, tout le monde s'en fout de nous. Qui c'est qui va nous donner du travail ? Vas-y, tu connais, frérot. T'es quoi, algérien, marocain ? Tu sais très bien, ils veulent pas de nous ces chiens, dépanne-nous vite fait dix euros.

— Je n'ai rien à vous donner, je vous dis. Laissez-moi tranquille ou je vais m'énerver.

— Oooh, parle doucement, mon gars. On est là, on demande de l'aide gentiment, c'est tout. Vas-y, frérot, fais pas le crevard. Tu sais bien, ici, c'est la galère, on trouve pas de taf, on est boycotté, on a la haine, faut pas parler comme ça, ici.

— Je n'ai pas d'argent à te donner je te dis. Si tu cherches du taf, j'ai un ami qui bosse au marché, il cherche des gens pour l'aider, donc je te file son numéro et... »

L'homme à la veste bleue interrompit la phrase d'Amin, et sa marche par la même occasion, en lui donnant un coup du plat de la main à l'épaule. Le ton avait changé.

« De quoi tu parles, espèce de golmon ? J'te demande pas de faire le conseiller Pôle Emploi, j'te demande de me dépanner vite fait, maintenant, là, tout de suite ! »

Il donnait de petits coups répétés sur l'épaule d'Amin, le poussant progressivement vers le mur qui bordait le trottoir.

Le deuxième appuya la menace en s'approchant d'Amin.

« Hé, vas-y, tu saoules, toi, on va t'monter en l'air. Les petits bourges comme toi, vous êtes des sales traîtres, une fois que vous avez réussi, vous oubliez les frères en galère hein, bande de... ! »

Amin était maintenant acculé contre le mur et il savait qu'un coup décisif venant d'un des deux hommes n'était qu'une question de secondes. Ils n'en étaient sans doute pas à leur coup d'essai, l'intimidation était pour eux presque une routine et le jeune imprudent n'était qu'une proie de plus pour eux. Dans cette situation, beaucoup de ces proies, y compris des ceintures noires de judo, se seraient retrouvées paralysées sous l'effet intimidant des deux hommes aux yeux rougis et au regard menaçant. Mais quelque chose différenciait cette victime de leurs précédentes. Derrière un air apparemment calme et équilibré, le jeune homme avait toutes les peines du monde à contenir ce qui pouvait donner lieu à des déchaînements de violence gratuite. Cette sensation qui, cette fois, lui fit perdre l'habituelle retenue et discipline qu'il s'était lui-même imposée. Difficile de dire lequel des deux camps était mal tombé ce soir. La claque que lui mit l'un des deux agresseurs fut de trop. Amin était hors de lui.

Un coup au foie pour le premier, soudain et violent, suivi d'un coup à la gorge et une gifle sonnante dans l'oreille du second qui n'avait pas encore terminé son haussement de sourcils. Le temps que le second reprenne ses esprits, Amin martelait le premier touché au foie de plusieurs puissants coups au visage et dans le ventre, lui cassant probablement une dent, puis le mit à terre avec un violent coup de pied bien placé à la cuisse, lui abîmant sérieusement le grand adducteur gauche. Les deux hommes étaient trop lents et leurs coups désorganisés sous l'effet de la surprise, leur nervosité ne suffisait pas à leur donner l'avantage. Amin était entraîné, en plus d'être déchaîné.

Il se rua ensuite sur le premier des deux qui tentait de se relever et lui passa le bras autour du cou, qu'il serra fort. L'homme se retrouva à genoux. Amin n'avait plus le même ton calme. À la place, une rage indescriptible arrachait les tympanes du pauvre homme qui, par des gestes hésitants, essayait de se défaire de l'emprise du jeune forcené.

« Tu crois que je n'ai pas la haine, moi ? lui hurlait Amin. Tu crois que c'est parce que j'ai des habits propres et que je ne pue pas le shit que je n'ai pas la rage ? »

— Arghh, arghh !

— Bande de victimes. C'est tout ce que vous êtes, des lâches et des victimes. Vous n'êtes bons qu'à vous plaindre ! Hé, écoute-moi ! Vous ne respectez rien, vous passez vos journées à zoner, à fumer, boire et voler. Et après ça vient parler des injustices des autres ? Ça va vous apporter quoi, cet argent ? Hein ? On vous donnerait tout le fric du monde ça ne changerait pas votre mentalité pourrie ! C'est ça votre problème, ce n'est pas la misère. »

Amin ouvrit sa sacoche d'une main tandis qu'il tenait fermement son assaillant de l'autre bras. Il en sortit difficilement un billet de vingt euros qu'il transforma en boulette de papier. »

« Tu veux que je te dépanne ? Tiens, mange !

Il entra de force le billet dans la bouche du pauvre homme qui tentait de se débattre, en vain, puis en sortit un deuxième, puis un troisième.

« C'est bon, là, tes problèmes sont réglés ou tu en veux encore ? Tu veux que je te dépanne encore ou pas ? »

Il relâcha légèrement le bras pour permettre à l'homme d'inspirer, puis inséra encore un billet. Puis un autre. Amin ne contrôlait plus ses gestes, une rage aveugle s'était emparée de lui et sa posture de bourreau qui, en temps normal, l'aurait lui-même horrifié, ne le dégoûtait pas, sur le moment. Il était dans un état second. Ces gens voulaient de l'argent, qu'ils le mangent, c'était tout ce qui comptait dans son esprit dans un moment pareil. Qu'ils le mangent cet argent qu'ils aimaient tant. La raison, la sagesse, la bienséance, la peur s'étaient envolées. La colère et la jouissance devant la cruelle ironie de cette situation était tout ce qui l'habitait à cet instant.

Une quinzaine de secondes plus tard, le complice du mangeur de billets était sur le point de se relever, encore suffoquant, les mouvements maladroits. Sa main désorientée chercha la poche de son blouson pour en sortir un canif de petite taille. Voyant la lame le rater de peu, Amin asséna un violent et rapide coup au ventre à l'assaillant qu'il neutralisa avant de partir en courant en direction du métro. Celui-ci s'écroula à terre, cracha les billets en prononçant quelques mots entre deux étouffements : « Attrape-le ! ».

Son compagnon courait après Amin en boitant à cause de la forte douleur musculaire infligée à sa jambe gauche, ce qui le ralentissait considérablement. Le jeune homme se mit vite hors de sa portée et il s'arrêta essoufflé, sous le regard surpris et choqué des quelques passants. Amin parvint à les semer et arriva malgré tout au pied de l'immeuble d'Alassane, quelques minutes plus tard. Avec moitié moins de billets que ce qu'il avait. Il dut parcourir le quartier à la recherche d'un distributeur, perdant trente minutes supplémentaires qui laisseraient le temps à ses agresseurs de le retrouver. Mais à son grand soulagement, il ne les recroisa pas. Ces trente minutes lui permirent de reprendre ses esprits.

Il peinait encore à réaliser ce qu'il venait de commettre. Cœur battant et transpirant, il essayait de rassembler ses pensées et de retrouver la possession de ses moyens. L'attitude absurde et violente qui l'avait possédé pendant quelques instants lui avaient fait perdre soixante euros, mais ce n'était pas ce qui le gênait le plus. Ce qui l'inquiétait était que ces deux hommes avaient réussi à faire ce que personne d'autre, excepté sa tante, n'avait fait. Ils l'avaient poussé à réagir d'une manière qu'il n'avait absolument pas préparée et calculée. Lui qui s'assurait d'habitude de la cohérence de chacun de ses gestes et de ses propos, qui contrôlait le moindre de ses actes et ne laissait filtrer aucun comportement louche avait une seconde fois cédé.

Une fois son sang-froid retrouvé, il sonna à l'interphone du bâtiment de l'entraîneur de boxe.

« Ouais ?

— C'est Amin, tu peux ouvrir ?

— Okay, attends, je descends. »

Quelques instants plus tard, l'Ivoirien trentenaire se présenta dans le hall d'accueil en claquettes, short long et débardeur. Il salua Amin et le fit entrer dans le hall.

« Tiens, désolé pour le retard. Ça va, les préparatifs ?

— Tu n'étais pas obligé, c'est gentil à toi, tu es quelqu'un de bien. Oui, ça va, on va déposer mes filles chez un ami qui va les garder. Tu as l'air bizarre, tu es sûr que ça va ? Tu es tombé ? Ton pantalon est plein de saletés.

— Ça va, ne t'en fais pas, ce n'est rien.

— Amin, que s'est-il passé ?

— Rien de grave. Allez, je te laisse, je dois y aller.

— Ne mens pas, tu as les yeux rouges et tu es dégueulasse. Tu t'es battu ?

— Je ne mens pas, je te dis que ce n'est pas grave.

— Amin, je te préviens, si tu vas boxer des gars comme ça, ça ne va pas aller. Dis-moi ce qui s'est passé.

— J'ai croisé deux types ils ont voulu me racketter et ça a mal tourné, mais je n'ai rien, ne t'inquiète pas.

— Je t'avais dit de ne pas venir. Le soir, en plus, c'est hyper mal fréquenté ici. Rentre chez toi, on en reparlera. Je t'avais prévenu, Amin, ne cherche pas les embrouilles. Les entraînements, ça ne sert pas pour les bagarres de rue !

— C'est ma faute s'ils m'ont agressé ? Je n'ai rien demandé, j'ai quand même le droit d'aller où je veux sans qu'on m'arrête pour me racketter ! Je suis censé leur dire quoi

? Désolé, je vais juste chez quelqu'un déposer de l'argent, vous pouvez éviter de m'agresser, cordialement, merci ?

— Je t'avais dit de ne pas venir ! Oui, c'est de ta faute en partie parce que tu aurais dû rester chez toi ! Tu t'es mis en danger inutilement ! Tiens, prends ton argent et pars ! Je ne veux plus te voir avant que tu aies réfléchi à tes conneries !

— Non, c'est ton argent. Je suis venu te le donner, ce n'est pas pour repartir avec.

— Et moi, je ne veux pas de l'argent d'un type qui se permet de faire n'importe quoi avec ce que je lui enseigne. Tu prends ton argent et tu pars, j'ai dit !".

Amin arracha les billets des mains de l'Ivoirien, furieux, et les mit dans sa boîte aux lettres. L'homme, descendu en claquettes et en short, n'avait évidemment pas les clés pour l'ouvrir et les lui rendre.

« C'est quoi ton problème, Amin ? »

Amin n'écoutait plus, il poussa la porte et quitta le bâtiment sous le regard désespéré de son entraîneur.

Un faux calme. Une bombe à retardement. C'est ainsi que les personnes habilitées à poser un diagnostic sur le mental des gens appelaient Amin. Le jeune homme n'était pas de caractère agressif et faisait souvent montre d'une patience déroutante en cas de conflit ou désaccord, lorsque la plupart des êtres normalement constitués se seraient emportés. Mais ses explosions de colère trahissaient ce contre quoi il tentait de lutter en lui-même. Cette conviction que presque rien ne tournait rond autour de lui et que le monde semblait s'en accommoder. Cette rage profondément enfouie surgissait parfois dans des contextes totalement inopportuns et inappropriés, sans aucun rapport avec l'origine de sa frustration.

Il se dirigeait en direction de la station de métro, lorsque le vibreur de son téléphone le fit sortir de ses pensées. Le nom de Samir s'affichait en dessous de l'horloge numérique, qui indiquait vingt-deux heures. Il essuya les quelques gouttes de pluie qui commençaient à tomber sur l'écran pour pouvoir décrocher l'appel.

« Samir ?

— Ouais... Amin, gros... Viens me chercher, s'il te plaît...

— Te chercher où ?

— J'sais pas... Je suis défoncé, frère. Désolé, j'ai craqué, j'm'en veux à mort, je savais pas qui appeler.

— Oh nan, t'as encore été cherché cette saleté ?

— Hmpf...

— Où es-tu ?

— J’sais même p’u. À Paris, j’crois, mais on a marché, j’sais p’u. J’m suis endormi. J’sais pas, j’ai mal au crâââââne...

— Regarde sur le GPS.

— Grmpfff... GPS marche pas, ça m'saoule.

— Bon, écoute, fais juste un truc, alors. Tu vois la barre de menu du téléphone ? Descends-la et appuie sur « *ADB par réseau* ».

— Descendre ?

— La barre. Le menu du tel. Il y a une barre de menu dans le téléphone pour avoir tes notifications. Tu la baisses et tu appuies sur le bouton où il y a écrit *ADB par réseau*. »

C’était visiblement trop demander à son ami qui peinait à maîtriser la position de son doigt sur l’écran. Il avait sans doute dû fournir un effort surhumain pour l’appeler.

Amin surveillait le terminal lancé sur son propre appareil, attendant avec une impatience une réponse au ping qu’il avait lancé. Quelques secondes plus tard, il poussa un soupir de soulagement. Samir avait visiblement réussi une prouesse de plus malgré son état et Amin avait maintenant accès au smartphone distant grâce à la connexion à son propre VPN qu’il installait sur tous ses appareils.

« C’est bon, j’ai ton tel, ne bouge pas. Je regarde où tu es et j’arrive. »

Il courut se mettre à l’abri de la pluie à la station de métro, s’assit sur le premier siège qu’il vit, ouvrit son sac et sortit l’ordinateur portable qu’il ouvrit avec précipitation.

Après trois fautes de frappe dues à la précipitation, il réussit à entrer correctement la commande « *adb connect 10.36.36.14 && scrcpy -m 800* » qui lui afficha l’écran du smartphone que tenait Samir dans sa main. Il ouvrit le GPS de l’appareil à distance et constata qu’il fonctionnait. Samir, de son côté, regardait, à moitié endormi, l’écran de son smartphone s’agiter tout seul.

« Tu n’es pas loin de Porte de Clichy, j’en ai pour trente minutes environ. Mets-toi sur un banc et attends-moi.

— ...

— Samir ? »

Le silence au bout du fil lui laissait présager que son ami s’était sans doute endormi. Amin replia le notebook et se dirigea vers les portiques de la station de métro. Il savait que Samir avait eu des fréquentations étranges, il y a quelques années, mais il avait juré qu’il ne les approcherait plus et semblait avoir repris le droit chemin avant qu’ils ne se perdent de vue. S’il s’agissait d’une rechute, estimait Amin, quelque chose avait dû le contrarier fortement au point qu’il perde à nouveau le contrôle.

Une fois arrivé à la station la plus proche de l'emplacement indiqué par le smartphone, Amin descendit. Il suivait sur son GPS la position qu'il avait notée, en espérant que l'état de Samir n'empire pas. Après quelques minutes de course dans les ruelles étroites du quartier, il trouva Samir assis, le dos appuyé sur la grille d'un petit parc fermé, se tenant la tête de ses deux mains. Amin rangea son appareil en le voyant et courut vers lui.

« Samir ? Allez, lève-toi, frère, on y va.

— Non, laisse-moi s'teu plaît, j'peux pas marcher, là. J'veux rester ici, j'ai plus envie de rien faire, j'en ai marre d'ma vie, là.

— Il pleut, tu vas finir trempé, je vais t'aider à marcher, viens. »

Il tenta de saisir la main de Samir pour le lever, celui-ci le repoussa avec ce qu'il lui restait de force, mais n'avait pas la volonté suffisante pour se lever. Son état somnolent diminuait grandement la force d'un homme pourtant robuste qui avait habituellement une poigne plus forte que celle de son compagnon.

« Laisse-moi ici, j'vau rien d'toute façon.

— Allez, arrête de faire ta pleureuse et lève-toi !

— Non, s'teu plaît, j'suis pas bien.

— Je ne veux pas le savoir, tu vas te lever et venir avec moi. »

Amin tira une fois de plus son ami qui capitula et se laissa faire. Il dû s'accroupir pour le saisir et le lever de force, trempant ainsi son pantalon dans la flaque d'eau qui continuait de grandir à cause de la pluie battante.

Le bras trempé de Samir qu'Amin passa derrière son cou pour soutenir l'homme titubant lui glaça les os. Tous leurs vêtements prenaient l'eau et Samir avait déjà bien été douché avant son arrivée, le chemin jusqu'au métro s'annonçait pénible.

« Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?

— J'peux plus... Son père veut plus me voir, on va pas se marier, c'est mort.

— Quoi ? Une histoire de fille ?

— C'est pas qu'une histoire de fille... Dix ans que j'veux me marier, Amin. Dix ans. Que des refus. Ils veulent tous le fils de Rothschild ces bâ...

— Tu me raconteras après. Allez, marche. »

Amin soupira de dépit et commençait à comprendre la raison de son état. Il retint son envie de mettre une grande gifle à Samir pour le forcer à reprendre ses esprits, car

son poids était difficile à soutenir tout en marchant, mais c'était sans doute inutile. Une odeur d'herbe s'échappait des vêtements de son ami.

Après une pénible marche sous la pluie jusqu'au métro, Amin monta dans le premier train qui se présenta. L'endroit était presque désert à cette heure-ci, les rares travailleurs de nuit qui étaient présents les regardaient d'un air mêlant curiosité malsaine et suspicion, mais Amin n'y prêta guère attention. Il installa Samir sur un siège et prit le siège voisin.

« On va où, là ? demanda Samir qui reprenait peu à peu ses esprits.

— Chez toi. Il n'y a plus de train pour rentrer chez moi à cette heure-ci, mais toi, tu n'habites pas trop loin du métro.

— Faudra marcher ?

— Oui.

— Désolé...

— Ce n'est rien, tu m'expliqueras plus tard. »

Amin sécha ses doigts pour saisir son smartphone et regarder l'heure. Ils arriveraient sans doute à minuit chez Samir.

Chapitre 10

« Le client idéal de Sean Parker, de Zuckerberg et de tous les autres est un être compulsif, contraint par une force irrésistible de revenir sur la plateforme des dizaines, voire des centaines de fois par jour, à la recherche de ces petites doses de dopamine dont il est devenu dépendant. »

Giuliano da Empoli — Les ingénieurs du chaos

Samir s'était écroulé sur son lit tel quel. Amin avait choisi le canapé pour dormir. Épuisé par l'heure de marche qu'il avait dû faire du métro jusqu'à chez son ami, en portant quasiment ce dernier sur son dos, il avait à peine pris la peine d'enlever ses chaussettes. L'appartement avait été étrangement rangé par rapport à sa dernière visite. Amin avait demandé à Samir s'il pouvait lui emprunter une tenue le temps que la sienne sèche, ce dernier avait accepté d'un grognement avant de s'écrouler sur son lit sans même prendre le temps de se changer.

Le réveil sonna à l'aube. Amin fut rapidement debout et se dirigea vers la chambre de Samir, qu'il trouva vide. Il tenta d'entrer dans la salle de bains, la porte était fermée. Le bruit de l'eau coulant lui fit comprendre que son ami était déjà levé et prenait une douche. Ce dernier sortit quelques minutes plus tard.

« Salam, Amin, tu m'attendais ? C'est bon, je suis là.

— Okay, je fais mes ablutions et je te rejoins. »

Ils accomplirent la prière de l'aube sans échanger davantage. Samir était silencieux et, visiblement, encore honteux. Ils restèrent assis sans parler une fois la prière finie. Samir n'osait pas engager la conversation. Il considérait étrangement Amin comme un espèce de saint devant qui il fallait paraître le plus pur possible, par respect. Cette forme de pudeur mal placée gênait Amin plus qu'autre chose, il n'était certainement pas l'homme pur et pieux que Samir et tous les jeunes du quartier de son enfance imaginaient, mais une vision sans doute biaisée empruntée du christianisme consistait à considérer tous ceux qui priaient à l'heure et évitaient les grossièretés comme des figures inatteignables.

Fils d'imam, Amin se remémorait encore quand, plus jeune, les discussions changeaient soudain de sujet lorsqu'il arrivait près de ses camarades dont les pères connaissaient le sien pour sa fonction à la mosquée du quartier.

« Nan, c'est le fils de l'imam, ahchem un peu, frère, tais-toi », entendait-il parfois en s'approchant d'eux.

Comment leur dire qu'il avait aussi ses propres faiblesses et qu'il n'était pas le modèle de calme et de piété de son père ? Cette distance produisait un silence pesant et parfois hypocrite conduisant chacun à faire comme si ces problèmes n'existaient pas. Au sein des familles, chacun faisant comme si les tentations pourtant quotidiennes ne concernaient que les autres.

Et la vérité éclatait au tribunal lorsque les mères s'effondraient en pleurs en apprenant la sentence prononcée contre leurs fils presque en même temps que leur double vie.

Cette image l'avait suivi jusque dans sa relation avec Samir, ressurgissant parfois, bien qu'il ait réussi à crever l'abcès plusieurs fois au fil des années.

« Raconte-moi, qu'est-ce qu'il t'est arrivé, hier ? »

Samir regardait devant lui en finissant ses formules de *dhikr*. Il tourna la tête quelques secondes plus tard en direction d'Amin.

« Hier... J'ai craqué, Amin. J'en pouvais plus, c'était ça ou j'allais brûler sa bagnole...

— Tu es allé demander une fille en mariage ?

— Oui. Soukeyna. Ça faisait déjà un moment qu'on en parlait et je voulais faire les choses correctement, t'as vu. Je suis allé voir son père. *Salat istikhara*, bien sapé, grand sourire, la totale. Il m'a jeté comme une merde.

— Ne sois pas vulgaire, s'il te plaît. Il t'a dit quoi ?

— Il m'a dit quoi ? Il m'a dit : « À trente ans, t'es livreur, t'es célibataire et t'as aucun diplôme. Si tu crois que qui que ce soit va te donner sa fille, tu rêves ». Je lui ai dit : « C'est pas les diplômes et le salaire qui font l'homme et je suis pas quelqu'un de mauvais, vous pouvez juste refuser gentiment ». Il m'a dit : « Je parle pas gentiment aux gens comme toi. T'es un moins que rien, c'est déjà une insulte que tu te pointes chez moi. Dégage d'ici, je veux plus te voir ! ». Y avait Soukeyna juste derrière, elle pleurait, il m'a *haggar* devant elle, j'avais juste la haine. J'te jure, j'allais faire une dinguerie.

— Hm.

— Quoi, hm ?

— Rien, je comprends ta colère, mais il ne faut pas rediriger ça contre toi-même en régressant. Passe au-dessus et avance, c'est tout. C'est lui qui rate quelque chose.

— T'aurais fait quoi, toi ?

— J'en sais rien. Là, j'ai envie de te dire que j'aurais rigolé et que je serais juste rentré chez moi, mais peut-être que je me trompe sur moi-même...

— Je peux te poser une question ?

— Oui ?

— T'as quel âge, vingt-six ans ? C'est quand que tu te maries ? T'y as pensé ?

— J'y ai pensé. Mais bon, j'ai du mal à faire confiance et j'ai d'autres projets pour le moment. L'époque est compliquée. Je pense que les gens vont mal et tant qu'on n'aura pas soigné l'époque, ça continuera.

— Mais en attendant, tu fais comment ? Enfin, je veux dire, tu vas pas rester célibataire toute ta vie. À un moment donné, tu vas devoir affronter un beau-père, frérot.

— Tu t'es demandé ce qu'il y avait en eux pour qu'ils parlent comme ça ?

— Comment ça ? Qui ça ?

— Le père de Soukeyna et tous ceux qui réfléchissent comme lui. Ils vont mal, je pense. Ils traînent des frustrations et des poisons idéologiques depuis plusieurs générations. Le père à qui t'as demandé sa fille en mariage, j'imagine qu'il a une baraque, un boulot et tout, tu estimes que c'est réussir sa vie ? Il a sa petite routine, il construit sa maison au bled, il continue à faire comme si tout allait bien et il veut perpétuer son modèle. Dieu ne lui a pas donné la volonté de sortir de ça donc j'ai de la peine pour lui, tu comprends ? Il fait ça parce qu'il n'a pas trouvé mieux comme voie, ce n'est pas une réussite.

— Ouais, les esclaves du système et tout, j'ai compris... Mais on est censé faire quoi au juste, nous ? Et toi alors, tu penses que tu échappes à ces problèmes-là et que t'es un Superman ? Eux, ils pensent sûrement pareil de leur côté. Et en attendant, chacun méprise l'autre.

— Je sais... Je n'ai pas encore la solution, mais c'est parce que je n'ai pas fini de comprendre le problème. En attendant, je patiente et j'observe. Incha Allah, un jour, une occasion se présentera pour changer les choses. Il faut se préparer à la saisir pour pas rester dans notre petite vie tranquille comme eux. Le reste, c'est secondaire, tu comprends.

— Hm...

— Quoi, hm ?!

— Tu me fais délirer à rester calme, comme ça. En mode, un jour, y a un truc qui va se passer et tout va changer. T'as pas la rage, des fois, t'as pas des pensées sombres ?

— J'ai toujours la rage, Samir. Mais j'ai l'espoir, aussi.

— Ah ouais, je vois ça. Bon, je vais chercher à manger dans la cuisine, je reviens.

— Okay, je t'attends. »

Amin sortit l'ordinateur portable de son sac et lança Thunderbird. Erreur de connexion.

« Samir, j'ai plus de data dans mon forfait, je peux me connecter à ton wifi ?

— Ouais, vas-y, le mot de passe c'est *saladin786*, cria Samir depuis la cuisine.

— Il est pourri ton mot de passe, il faut le changer.

— T'inquiète, on verra plus tard ! »

Amin ricana en entrant le mot de passe dans le gestionnaire réseau KDE. Une fois connecté, son logiciel *Thunderbird* synchronisa les flux d'actualité RSS. Le compteur de nouveaux articles non lus grimpait rapidement. Les brèves étaient mêlées à des analyses approfondies et des alertes sur telle ou telle région. Les lignes des nouvelles s'empilaient sur son écran, Amin pressait la touche du bas pour passer à chaque fois à la suivante. Comme à chaque fois, il comptait les IED, les sorties aériennes, les déclarations officielles de diverses organisations étatiques et non étatiques, les morts, les mortes, les déplacés, les déplacées...

Samir revint avec deux verres de jus d'orange et jeta rapidement un œil derrière l'épaule d'Amin pour voir son écran. Une image peu ragoûtante s'affichait à ce moment à l'écran. Il semblait s'agir des restes d'un corps déchiqueté. Une mère en pleurs était visible sur la partie gauche de l'image.

« Ça te sert à quoi de voir ça ?

— À ne pas oublier qu'en dehors de notre bulle de confort, le monde continue de tourner. Si on ne voit pas, on oublie.

— Ouais, mais qu'est-ce qu'on peut faire ? Moi, si je regarde ça tous les jours, je deviens fou. Je sais pas comment tu fais.

— Je suis pas fou, al hamdoulillah, mais, quand je mène ma vie sans regarder ce qui se passe ailleurs, je me ramollis et je me perds dans cette *dunya*. »

Samir tendit un verre de jus à Amin en regardant le contenu défiler.

« C'est quoi ça, *svbied* ? demanda Samir en pointant un mot à l'écran.

— Un véhicule chargé d'explosifs conduit par un kamikaze. C'est une arme utilisée par les groupes terroristes pour remplacer les frappes aériennes.

— C'est quoi cette image-là ? C'est gore...

— C'est une fosse commune. Regarde pas si tu supportes pas.

— Ouais, je vais arrêter, désolé. Fais gaffe, à force de regarder des trucs comme ça, tu vas faire des dingeries.

— T'en fais pas, j'ai pas l'intention de faire du mal à qui que ce soit, si c'est ce que tu penses.

— Nan, c'est pas ce que je voulais dire. Mais à force de voir tout le temps ça, tu peux plus apprécier les p'tits plaisirs de la vie, après. Je me rappelle, j'avais vu un documentaire sur la Syrie. Pendant deux jours, j'ai presque rien mangé.

— Ben tiens, bon exemple, si tu avais demandé Soukeyna en mariage à ce moment-là et que son père avait refusé, tu te serais senti comment ? »

Samir exprima un silence pensif de quelques secondes avant de réagir.

« J'avoue, ça me serait tellement passé loin au-dessus...

— Alors, tu vois, je préfère me shooter à ça plutôt qu'à ce que tu as pris hier. Je dis pas ça pour te rabaisser, frère. Je comprends totalement, mais promets-moi que tu vas plus recommencer avec ces saletés. Ça t'enlaidit.

— T'as cru quoi ? Depuis ce matin que je me suis levé, je me suis déjà fait cette promesse. J'étais pas bien hier et j'ai craqué, c'est tout. Mais crois-moi, je m'en veux à mort. Là, c'est bon, je suis redescendu, j'ai repris mes esprits.

— Qu'Allah te renforce. T'es un frère bien, gâche pas ça à cause d'un type qui veut un mec blindé pour sa fille. Des femmes, y en a plein, t'en trouveras d'autres. Tu vas retenter ou tu laisses tomber ?

— Ça s'oublie pas facilement. Mais je vais laisser tomber, je pense. J'aurai pas ta patience pour rester calme avec un beau-père comme ça.

— Haha, tu surestimes beaucoup ma patience, méfie-toi, c'est pas parce que ça explose pas tout de suite que c'est pas dangereux.

— Allah t'en a accordé une meilleure que la mienne, en tout cas.

— On le saura un jour. Allez, je dois y aller.

— Ça marche. »

Amin replea son appareil et remballa le reste de ses affaires dans son sac. Samir l'accompagna jusqu'à la porte, qu'il lui ouvrit. Avant de sortir, il adressa à Amin une dernière phrase.

« Au fait, Amin, merci pour hier. Ça fait plaisir de savoir que t'es là.

— T'inquiète. Si tu as encore besoin d'un truc, rappelle. Salam.

— Alaykoum salam, frère. »

Éric ouvrit la porte arrière du véhicule en rangeant sa dalle lumineuse et rectangulaire de six pouces dans sa poche. Ses acolytes et lui se dirigèrent devant le premier portail métallique qui s'ouvrit devant eux. Tous vêtus en tenue de *trader*, y compris le responsable du site, ils étaient guidés par un homme bien moins élégant qui portait une simple chemise à carreaux et des baskets aux semelles bien larges.

Encore un énième portique de sécurité passé. Cette fois, ils entraient dans le bâtiment. L'odeur des produits utilisés pour le nettoyage était très forte, accentuant la sensation de tour d'ivoire aseptisée. Éric et ses collègues discutaient pendant que le technicien les menait de salle en salle à travers les différents couloirs du datacenter.

Divers membres du personnel d'entretien et d'administration du site étaient présents. Le gang en costume trois pièces attirait quelques brefs regards sur son passage. Le technicien qui les guidait poussa une dernière grande porte qui les mena directement dans une salle serveur. Le bruit était assourdissant.

« Là, vous avez une A.Z. bientôt en service. Normalement, d'ici la semaine prochaine, toutes les baies seront opérationnelles, criait le technicien pour se faire entendre malgré le bruit infernal des systèmes de ventilation.

— C'est ça, le cloud ? Nom de Dieu, qu'est-ce que c'est bruyant ! fit remarquer un des costumés près d'Éric qui visitaient visiblement pour la première fois une salle serveur.

— Eh oui, mon vieux, répondit Éric. C'est ça, le cloud. Tu croyais que ton compte Emazon Prime était stocké dans ta poche ?

— J'ai l'impression d'être devant un réacteur d'avion.

— C'est les ventilos. Figure-toi que le refroidissement nous coûte plus cher que l'alimentation des serveurs », fit remarquer Éric.

Éric avait tenu à faire visiter à ses hôtes une partie d'un datacenter dans lequel la réunion devait avoir lieu. La plupart des collaborateurs présents étaient assistants, sous-directeurs ou bras droits de dirigeants de grands groupes technologiques aux marques mondialement connues, mais leur contact avec le cloud se limitait à leur abonnement Acrosoft Office 365 ou à Feekle Docs. Ce datacenter, comme d'autres éparpillés sur le globe, était le fruit d'une collaboration étroite de longue haleine entre les entreprises dont les différents représentants étaient présents.

Une fois la balade au pays des machines terminée, le petit groupe monta à l'étage le plus haut pour rejoindre une des luxueuses salles de réunion. Ils passèrent la porte de la salle F12 et prirent place en saluant les quelques hommes déjà présents. Les tables étaient disposées en rectangle, entourées par des sièges pivotants. Les regards étaient tournés vers l'écran géant au bout de la pièce.

La quasi-totalité des leaders mondiaux du *cloud computing* et de l'industrie du numérique étaient présents pour un sommet à huis clos. Ceux qui n'étaient pas présents avaient envoyé un sbire. Le virage qu'ils s'apprêtaient à prendre était colossal et impacterait le monde sans doute encore davantage que le *Patriot Act*, mais aucun journaliste ni représentant d'État n'était présent. Les empires présents à la table des négociations étaient ceux d'un monde qui grandissait dans l'ombre, mais en étant à la fois dans la poche et sur les bureaux de plus des deux tiers de la population mondiale.

Segate, Eastern Digital, Emazon, Acrosoft, Feekle, Antel, Facelook, Mapple, HB, Qualcomm, Hamsung et une foule d'autres noms connus membres de la fondation *Logaith* étaient présents. Les seuls absents étaient ceux qui voulaient jouer cavalier seul, en désaccord avec le monde d'après que leur proposait l'initiateur du projet, Antel, et son CEO dont les insatiables ambitions étaient telles que le monde entier semblait insuffisant pour parvenir à les combler : Éric Alexandre.

Tous l'avaient rencontré maintes et maintes fois. Il avait passé les deux dernières années presque entièrement dans un jet privé de fonction d'Antel à rencontrer dirigeants politiques et commerciaux. Son nom figurait dans les dossiers de la quasi-totalité des gouvernements de la planète et des industries impliquées de près ou de loin dans le numérique.

Éric prit place à côté de son patron, le président d'Antel. Malgré le fait que sa fiche de salaire était encore au nom d'Antel, Feekle, consortium incontournable en devenir, était devenu sa deuxième maison. La fusion entre les deux groupes n'était encore même pas annoncée ni effective, mais il avait déjà, depuis un moment, pris les rênes d'un nombre conséquent d'opérations vouées à parachever la fédération des géants du Cloud au nom de Feekle. Les deux fondateurs de Feekle lui vouaient une affection et une confiance particulière. Il n'était que l'assistant du directeur général, un homme parmi les nombreux rouages de la machine, mais il se distinguait par son audace et sa capacité à prendre des risques que parfois même les plus audacieux du milieu trouvaient exagérés.

On parlait de lui dans les dîners, les voyages d'affaires, les soirées privées, même les ingénieurs des différentes boîtes avec qui il faisait affaire connaissaient son nom. Éric n'était pas un assistant exécutif comme un autre.

Son ego hors norme n'était pas sa seule caractéristique, Éric était un rêveur. Il s'était également fait un nom dans le milieu des transhumanistes, des ingénieurs logiciels et leaders tirant l'humanité vers la *singularité*².

L'homme qui s'apprêtait à prendre la parole, président actuel en poste chez Antel, n'avait ni le charisme ni la faim de gloire d'Éric. Thomas Swan appréciait l'assistant du directeur général, mais sa vision se résumait surtout à une question de chiffres.

²La singularité est l'étape décisive vers un futur hypothétique décrit comme un monde dans lequel la machine aura dépassé l'homme en capacités intellectuelles.

Sécuriser l'avenir du grand groupe faisait davantage partie de ses priorités, et sa mission avait été accomplie. Il ne comptait pas rester en poste encore longtemps.

« Messieurs, bienvenue à tous. Il me semble que nous sommes au complet, dit-il en s'adressant à l'assemblée qui le regardait désormais ».

Le vieil homme regardait la soixantaine de visages présents pointés en sa direction. Il peinait à réaliser que, devant lui, se tenait un concentré de pouvoir qui dépasserait d'ici peu celui de la Maison-Blanche. Les profils présents étaient presque tous d'anciens ingénieurs en chimie, électronique, programmeurs ayant vécu les débuts de l'Internet puis son explosion. Ils avaient, au fil des décennies, troqué leur tenue et leur mentalité de simple geek pour des vêtements plus prestigieux, à mesure que la numérisation du monde leur livrait, sans en avoir conscience, une partie de plus en plus grande de son fonctionnement.

La réunion portait sur les grandes lignes de la suite des événements. Il alternait ses prises de parole avec Barry Page. Feekle et Antel étaient leaders de la fondation qui donnait désormais le tempo dans le monde de la technologie et, par extension, dans un monde devenu technologique.

« Les instructions qui seront transmises à nos prestataires dans le monde entier seront complémentaires des actions que nous mènerons de notre côté, messieurs, continuait Barry Page. Nous comptons sur vous faire descendre le mot d'ordre, et pour convaincre et rassurer tous vos collaborateurs, jusqu'au simple technicien de maintenance, de la légitimité de nos actions. La communication est une priorité. Ils seront sans doute un moment sujet à des pressions de la part des administrations, mais ce moment devrait être bref, ce n'est qu'un instant à tenir, assurez-les de votre soutien et de leur retrouver un poste ailleurs s'ils venaient à être renvoyés de leurs emplois.

— Nous avons un léger retard sur le déploiement des prestations dans certains États européens, dit le représentant d'HB en prenant spontanément la parole.

— C'est-à-dire ? lui demanda Page.

— Les États allemand et français notamment, et plusieurs autres États européens ont récupéré beaucoup de nos prestataires, et même si nous refusons de renouveler leurs contrats de maintenance en cas de désaccord de leur part lorsque l'annonce sera faite, ils conservent encore une autonomie trop grande et une prise assez solide sur leurs systèmes pour que nos actions aient vraiment un impact, si vous voulez.

— Qui sont leurs principaux fournisseurs de services numériques ? demanda Page.

— OWH a été presque entièrement écarté, en grande partie grâce à nos collaborateurs ici présents d'Emazon. Merci à Philippe d'ailleurs, à qui nous devons une fière chandelle, mais il reste plusieurs fournisseurs locaux de taille moyenne, et le groupe Insan Intellectus de Bayart risque de s'imposer davantage avec les récentes déclarations. »

La mâchoire de Barry se serra en entendant le nom de Bayart. Le barbu vendeur de logiciels open source risquait de compliquer légèrement la transition, mais il restait relativement insignifiant face à la puissance écrasante des mastodontes réunis autour de la table. D'autant plus que, d'après Éric, le vieux lion était neutralisé, il fallait simplement attendre que le poison fasse son effet. Il prit un air assuré pour répondre à son vassal de chez Hallet Backard.

« Ne vous inquiétez pas pour ça. Nous sommes en pourparlers actuellement, mentit-il, et le problème devrait bientôt être réglé. Je ne pense pas que l'entreprise du professeur Bayart s'étende davantage dans les mois à venir, mais, par précaution, il ne faut pas négliger ce front-là non plus.

— Vous suggérez quoi ? HB a perdu plusieurs contrats, ces dernières semaines. Les clients qui sont partis chez Bayart sont, pour certains, des secteurs assez critiques. Il y a des usines de traitement des eaux et le SI³ de la justice française, par exemple.

— Nous en rediscuterons ensemble plus tard. Si vos produits et vos tarifs ne suffisent pas à convaincre les administrations et les entreprises réticentes, nous allons réfléchir à prendre le relais sur le terrain des services cloud et Big Data. Feekle propose des services plus adaptés à la nouvelle mentalité des décideurs du numérique en Europe.

— Vous avez d'autres marchés à nous proposer en échange ? Mon boss vous aime bien, mais vous allez le fâcher si vous lui prenez la moitié de ses parts de marché du Vieux Continent.

— On rediscutera des conditions en privé, Sébastien. On a des marchés sur lesquels vous pourriez vous positionner en Asie et, si besoin, on vous appuiera financièrement avec Antel. »

Barry prenait l'engagement verbal du président d'Antel sans même le consulter. Ce dernier qui était attentif à l'échange acquiesça en souriant. Antel appartenait déjà à Feekle dans les faits. Les morceaux de papier reconnus par l'administration américaine stipulant le contraire n'avaient aucune valeur en cet endroit.

Barry tenait à clôturer les discussions avec un mot d'ordre motivant. Alors que l'ensemble des associés s'apprêtaient à se lever, il lança haut et fort :

³ Acronyme de "système d'information". Un SI désigne l'ensemble des équipements informatiques, aussi bien les serveurs, les équipements réseau, que les postes de travail d'une entreprise.

« Aucun de nos hommes ne doit être négligé, messieurs. Vous êtes des leaders, les maîtres du monde de demain, comportez-vous comme tel ! Motivez vos troupes, sécurisez-les professionnellement, donnez-leur envie de travailler avec vous et passez leur l'envie d'avoir un poste à vie dans le service public ! Cela inclut les femmes de ménage et autres agents de sécurité ! »

Une grande partie des hommes présents applaudirent et quittèrent petit à petit la salle. Barry regarda ses généraux se disperser pour retrouver leurs postes et diffuser les ordres au reste des troupes. Ce n'était encore que la première étape du monde de demain, où l'État-nation en tant que système politique majoritaire rejoindrait les rois et les empereurs dans les livres d'Histoire. Il songea encore un instant aux choix qu'ils avaient fait pour le bien de l'humanité et les résistances qu'ils risquaient de rencontrer. Mais la mise à jour de la démocratie ne ferait pas marche arrière.

Chapitre 11

« Des mutations sont à prévoir impliquant des redistributions du pouvoir au sein des organisations et l'apparition de nouveaux métiers au premier rang desquels celui de data scientist ».

Big Data et Machine Learning : Manuel du data scientist

Amin n'avait rien compris au revirement de son patron. En seulement deux semaines, il changeait complètement l'orientation de la boîte. Il était au téléphone depuis plus de trente minutes avec lui pour sauver sa chance de faire ce qui l'intéressait dans son boulot, c'est-à-dire installer les logiciels d'Insan Intellectus dans toutes les entreprises et accessoirement passer du temps à se former chez le professeur Bayart et discuter avec lui.

Amin était salarié dans une entreprise qui vendait des prestations informatiques. Son travail, comme celui de ses collègues, développer des logiciels sur mesure pour des entreprises qui avaient choisi de ne plus le faire elles-mêmes en grande partie, préférant sous-traiter l'informatique à des entreprises spécialisées.

« Mais Bayart aussi propose ça ! insistait Amin. Je ne comprends pas pourquoi, tout d'un coup, je dois aller coder pour Feekle alors qu'on était parti sur carrément autre chose ! Je ne suis même pas formé, en plus. Je ne vais jamais être pris !

— Les formations sont gratuites ! Feekle propose une offre vachement intéressante. S'il te plaît, ne fais pas le difficile ! Depuis quand tu t'intéresses à celui qui nous fournit les softs et la doc ? D'habitude, tu t'en moques !

— On vend de l'open source, oui ou non ?

— La plupart des services qu'on va vendre sont open source.

— Entre l'open source de Feekle et celui d'I.I. y a quand même une grosse différence, hein, persistait Amin.

— Écoute, réfléchis, on en reparle plus tard. Pose-toi quelques jours si tu veux, et prends ta décision. Moi, je ne veux pas te forcer à continuer, mais bon, c'est dommage, quoi. Tu gagnes presque mille euros net de salaire mensuel en plus. Je t'assure, y a plein de trucs intéressants chez Feekle. En plus, j'ai rencontré l'assistant du directeur, il est génial, franchement, on a beaucoup parlé, c'est enrichissant, c'est un type, tu vois pas le temps passer avec lui !

— On abandonne tous les contrats dans les ministères ?

— Ah ça, oui. Franchement, je les supporte plus. Des décisions absurdes, des magouilles pour des postes, ils ne sont pas à l'écoute des nouveautés, leurs choix techniques sont catastrophiques, je me suis fâché avec Christophe, l'autre fois. Je lui ai dit, c'est bon, on arrête. Je te raconterai...

— Donc, en gros, on n'a plus de contrats ?

— On a celui-là.

— Je vais réfléchir et je te dirais...

— Voilà... Réfléchis et dis-moi.

— Ça marche, salut, à plus, Adrien.

— Allez, ciao, à plus. »

Amin n'avait pas besoin de réfléchir davantage, sa décision était déjà prise, il allait démissionner. Il hésitait maintenant entre ouvrir sa propre entreprise ou postuler directement chez Insan Intellectus. Michaël lui avait laissé un moyen de le joindre personnellement depuis leur dernière rencontre assez singulière. Il ouvrit l'application Briar sur son téléphone et écrit un message à l'attention du professeur : « Salam alaykoum, mon patron veut stopper le partenariat. Il veut que je bosse avec Feekle. Je réfléchis à certaines idées. On peut se voir ? »

Il éteignit ensuite le terminal et se jeta dans son lit en regardant le plafond pour réfléchir aux derniers événements et faire des liens. Il aimait la technologie, l'informatique et surtout l'information, mais refusait que le sujet prenne trop d'importance dans sa vie. Son esprit restait braqué en direction du temps en permanence. Il s'efforçait de respecter les priorités qu'il s'était fixées et empêchait les mondanités d'avoir plus d'importance que le but qu'il s'était fixé pour son court séjour sur terre.

Mais la tâche n'était pas aisée. Les autres êtres humains semblaient avoir le don de courir après des choses inintéressantes et à en faire le centre de leur vie. Difficile de savoir, dans un tel contexte, ce qui importait le plus. Mais la guerre de l'information semblait devenir un sujet de plus en plus critique et sensible.

Il avait observé ces derniers temps la plupart des clients pour qui il avait travaillé migrer la totalité ou une partie de leur SI vers des datacenters des géants américains, qui les accueillaient à bras ouverts avec tout le confort nécessaire aux DSI⁴ qui souhaitaient le meilleur et surtout le moins cher pour leur entreprise.

Cette concentration du savoir entre les mains d'une poignée d'entreprises n'occupait pas la Une des journaux et des chaînes de télévision, mais il lui semblait pourtant que

⁴Un DSI, Directeur des Systèmes d'Information, est la personne qui pense et organise la stratégie et la direction numérique d'une entreprise. Les possibilités sont multiples, combinables et la variété des chemins possibles dans la construction d'un SI implique d'avoir une vision cohérente à moyen et à long terme.

le monde était chaque jour un peu plus dépendant d'Internet et du numérique... L'enjeu devenait crucial.

La course à la maîtrise des données, des flux d'informations, du savoir, était presque aussi importante, sinon plus, que la course au pétrole. L'information était le système nerveux de n'importe quelle organisation humaine, du plus petit cercle familial aux organisations et États les plus puissants au monde. Pourquoi est-ce que cela ne sautait pas aux yeux de davantage de monde ? Il songea un instant qu'il négligeait peut-être aussi le sujet et qu'il devrait plutôt se mettre à compter les rachats d'entreprise et l'extension du territoire des géants du numérique plutôt que les frappes de missiles, de tirs de 12.7 et de voitures piégées ça et là à la surface de l'astre lui servant de résidence.

Le sommeil l'emporta alors qu'il continuait de cogiter.

Olivier avait arrêté de scruter ses écrans et les fiches éparpillées sur son bureau. Il regardait le faux plafond en faisant tourner son siège sur son pivot. Quelque chose lui échappait et il n'aimait pas ça. La porte s'ouvrit soudain et un homme d'une trentaine d'années, vêtu en polo et jean, entra, un ordinateur portable sous le bras. Il le posa sur le bureau et l'ouvrit.

« Alors ça a donné quelque chose ? lui demanda Olivier.

— Rien, lui répondit Damien. L'image n'est pas assez bonne et on ne voit rien avec ses lunettes noires.

— Fichu facteur...

— Tu veux que je demande à Thierry de mettre une plus grosse équipe sur le coup ?

— Non, non, laisse tomber. Ce dossier, on s'en charge, toi et moi, je ne préfère pas impliquer tout le département, ça mènera à rien, ils sont trop lents, de toute façon...

— Comme tu veux...

— Comment c'est possible... c'est comme s'ils savaient exactement quel périmètre on surveille autour du domaine. Ils arrivent à les attirer dehors quand ils ont besoin et ils disparaissent juste après....

— C'est peut-être les Chinois ?

— On n'écarte aucune option, mais je pense pas. Tous les agents de Pékin connus de la maison sont suivis de près et aucun ne s'est intéressé une seconde à Bayart et sa boîte, ils ont des chats plus gras à fouetter. Les relevés téléphoniques et les antennes relais ne donnent rien ?

— Rien. En même temps, vu la taille du poisson, ça m'étonnerait qu'il utilise les antennes GSM quand il donne ce genre de rendez-vous. Tu veux pas relancer la demande, chez Feekle ? Ils en savent peut-être plus, eux, par satellite ou avec les journaux des flux réseau.

— J'ai relancé deux fois, déjà, et j'ai aucune réponse. Ils mettent toujours des plombes à répondre et ça m'agace. Même Acrosoft crache le morceau plus vite.

— Et David ? Ça donne rien ?

— Il sait quelque chose, mais il veut garder ses distances. Si je le force à parler, je prends le risque de faire trop de bruit et d'effacer le peu de traces qu'on a de notre invité spécial.

— Donc on ne sait rien...

— Oui... C'est notre boulot, pourtant. Ce cher David n'a pas manqué de me le rappeler, soupira Olivier.

— Qu'est-ce qu'on fait, du coup ? Les relevés téléphoniques ne mènent à rien. A part pour commander des pizzas et demander les heures d'ouverture franchement y a pas grand-chose sur le numéro de l'accueil...

— Tout passe par Internet maintenant. Les relevés téléphoniques nous apprendront rien. Peut-être que Facelook aura plus d'informations, j'attends aussi une réponse.

— On fait quoi, en attendant ?

— Rien, tu peux rentrer chez toi si tu veux, je suis exténué, je vais me reposer aussi.

— Bon, ça marche, à demain et arrête d'abuser avec le café.

— À demain, répondit Olivier sans tenir compte de la remarque.

Michaël attendait Amin au pied de l'immeuble. Plutôt que de prévenir l'ensemble du personnel de laisser le jeune homme passer, il avait préféré l'attendre en bas pour éviter qu'on lui demande tous les trente mètres qui il était et où il allait.

Le jeune ingénieur arriva dans la même tenue que la première fois, sac à dos dans une main, prêt à le tendre à Hakim qui l'avait de toute façon aperçu depuis le parc et l'intercepta avant Michaël. Hakim n'eut même pas à prononcer autre chose qu'un « Salam » en tendant la main pour qu'Amin lui remette son sac.

« Tu as rien d'autre, je te fais confiance ou je te scanne ?

— J'ai rien d'autre, dit Amin, tout est dans le sac, mais scannez-moi, si vous voulez.

— Allez, je te scanne pour la forme... »

Il salua le professeur et ils montèrent tous les deux dans le bureau fraîchement nettoyé de Michaël. Amin aperçut immédiatement la différence et lui fit la remarque.

« Grand ménage de printemps ?

— Plus ou moins. J'aime bien rester concentré lorsque je travaille sur un projet. Alors, dis-moi, pourquoi tu voulais me voir ?

— Mon patron a viré de bord. J'ai pas compris ce qu'il s'est passé, mais, en gros, il ne veut plus de partenariat avec vous. Il passe chez Feekle et veut que je le suive.

— Et tu vas le suivre ?

— Non, je vais démissionner. Soit j'ouvre ma boîte, soit je postule chez vous, si vous recrutez.

— Hahaha, rit Michaël, désolé, jeune homme, pour l'instant, on ne recrute pas. Mais pourquoi tu veux démissionner, au juste ?

— Eh bien... je sais bien que ce boulot c'est essentiellement un moyen de gagner ma vie. L'informatique ce n'est pas ma religion, donc je fais ce qu'on me demande sans trop de parti pris, d'habitude. Mais là, bosser pour Feekle, franchement, ça m'intéresse vraiment pas.

— Ah... Pourquoi ? Tu n'as pas envie de savoir comment ça se passe de l'autre côté ? »

Amin dévisagea Michaël quelques secondes. Les choix du professeur lui semblaient farfelus depuis déjà longtemps, mais le morceau était malgré tout encore difficile à avaler. L'homme qui avait investi toute sa fortune pour proposer un modèle alternatif et vouait sa vie à concurrencer, à son niveau, les nouveaux colosses de la technologie, lui proposait le plus naturellement du monde de travailler pour ses concurrents. Qui représentaient exactement l'inverse de son œuvre.

« Voir ? Pour quoi faire ? Pour voir quoi ? Est-ce que vous vendriez de la drogue pour voir comment ça se passe dans le milieu ?

— Voyons, on ne parle pas de la même chose. Ça reste un métier moins dangereux ...

— Ça, j'en doute de plus en plus.

— C'est-à-dire ? Développe, demanda Michaël en s'enfonçant dans son siège et en joignant le bout de ses doigts.

— Est-ce que pour vous la violence c'est seulement quand il y a du sang sur les murs, quand il en reste, ou bien il existe d'autres formes de violences ?

— Deuxième option, naturellement.

— Alors je pense, à mon humble niveau, que Feekle, et toute la clique Logaith sont dans une forme de violence. C'est une violence indolore et silencieuse... Mais quand on prend le contrôle du système nerveux d'un type en lui injectant de la dopamine en échange, j'appelle ça de la violence.

— Ce n'est pas moi qui vais te contredire... Mais c'est qui, ce type ?

— C'est nous, la société, enfin tout le monde. Qui n'est pas dépendant d'eux, aujourd'hui ?

— Mes clients, répondit Michaël.

— Ils sont combien ?

— Pas très nombreux, je te l'accorde...

— Alors pourquoi vous ne recrutez pas ? Vous avez des problèmes financiers ?

— Non, disons que c'est plus complexe. Je suis dans une phase d'observation. Je redéfinis ma stratégie commerciale... »

Amin haussa les sourcils et rit en comprenant la demande à moitié masquée.

« Vous voulez que j'observe pour vous ?

— Tu lis sur mon visage ?

— Un peu.

— Tu lis plutôt bien. »

Amin rit de nouveau. D'un côté, il était irrésistiblement attiré par l'idée et voulait en savoir plus et d'un autre côté, il redoutait légèrement ce dans quoi il allait s'engager. Depuis leur première rencontre, un lien s'était créé tellement rapidement entre les deux ingénieurs que leurs discussions allaient droit au but, comme s'ils étaient confidents de longue date. Ils semblaient avoir la même vision du monde. Les mêmes objectifs. Il ignorait ce que le professeur avait derrière la tête, mais quoi que cela puisse être, ça promettait d'être intéressant.

Amin resta quelques heures à discuter. Ils partageaient leurs visions du monde, leur rapport à Dieu, et Michaël se surprit à échanger avec le jeune ingénieur comme il le ferait avec un fils. Ils accomplirent la prière du Dohr ensemble et Amin quitta le domaine, sans que la proposition de Michaël n'ait débouché sur un projet concret ou un engagement de la part d'Amin. Ce dernier lui promit d'y réfléchir.

En sortant du domaine, juste avant de monter dans le bus, il tapa sur son smartphone un SMS à destination de son patron : « *C'est bon, j'ai réfléchi, j'accepte. Mets-moi sur cette mission.* »

Chapitre 12

« ...il ne faut pas exclure que « Code is Law », l'expression lancée par Lawrence Lessig, ne fasse que traduire une réalité de plus en plus tangible : ceux qui savent programmer sont finalement plus à même d'influencer les politiques publiques en développant de nouveaux services ou en questionnant le fonctionnement de ceux qui existent. »

Gilles Babinet - Big Data, penser l'homme et le monde autrement

Palo Alto. Vingt-deux heures cinquante-six. Éric faisait les cent pas dans la pièce, les bras dans le dos. Aurélie l'observait, les bras croisés, effectuer ses allers-retours entre la porte et le projecteur, le regard toujours furieux.

Serge Brain était assis derrière eux, en retrait, et écoutait la conversation sans dire un mot.

« Il faut qu'on trouve un compromis, Aurélie, reprit nerveusement Éric, vous ne pouvez pas partir comme ça, avec trois ans de sacrifices et tous les espoirs qu'on a placés en vous...

— Je vous laisse mes travaux d'infrastructure de la Smart City. Pour le projet Kyber, c'est hors de question, j'ai vu ce que vos excités du clavier veulent faire avec et j'estime que c'est trop dangereux. Personne, dans cette entreprise, n'a les épaules pour ça et probablement personne au monde.

— Mais enfin, tonna Éric. C'est quoi votre problème au juste, avec ce projet ? Vous estimez légitime que la gestion de la connaissance reste entre les mains d'une structure vieille de quatre mille ans ?

— Nos gouvernements ont leurs défauts, aussi bien ici qu'en France, mais ils sont démocratiquement élus et je préfère les voir continuer à chercher des solutions plutôt qu'à vous les confier. Je me suis trompée, Éric. Jamais je n'aurai dû m'engager avec vous. Seul un pouvoir démocratique doit pouvoir disposer de ces outils, pas une entreprise privée.

— Nous sommes la démocratie ! s'emporta Éric. Les utilisateurs ont voté pour nous lorsqu'ils ont choisi d'utiliser nos services plutôt que d'autres ! Alors en quoi vous croyez ? À ce fichu papier dans une enveloppe ? Ces services de police qui passent leur temps à nous mendier les historiques de navigation de leurs citoyens ? Que croyez-vous qu'ils en feront si par miracle une telle technologie leur tombait dessus ?

— Si vous voulez le résumer ainsi...

— Ce n'est pas une caricature, Aurélie. C'est exactement ce dont il est question ! Vous vous êtes engagée à collaborer avec nous, nous vous avons fourni les sets de données

les plus riches et les plus précis au monde pour préparer l'avenir de la gouvernance, vous vous en êtes servie pour développer vos modèles de simulation, et maintenant vous claquez la porte en partant avec votre code source ? C'est non ! Ou bien vous nous livrez le code source de Kyber, ou bien nous vous attaquerons en justice !

— Kybernesis est un projet qui a pour but d'assurer la sécurité des gens, pas de parier sur la stabilité des régions du monde et de sacrifier des pans entiers de nations au nom de la rentabilité et de la data.

— C'est nous, aboya Éric en s'arrêtant de marcher et en pointant du doigt la chercheuse en algorithmie, qui donnons la direction du projet et ses objectifs ultimes ! Vous, vous développez !

— Inutile de me hurler dessus, je ne changerai pas d'avis. Maintenant si vous n'avez pas d'autre proposition sérieuse, je m'en vais. »

Aurélie était restée stoïque face à la boule de feu en face d'elle. Une fois son discours fini, la cinquantenaire se dirigea vers la sortie d'un pas calme, et referma derrière elle.

« Foutus moralistes ! Incapables de comprendre le sens des mots qu'ils utilisent.

— Inutile de s'exciter Éric, elle ne donnera rien. Ce qu'il aurait fallu faire était de s'assurer que le code source de ses travaux demeure toujours en copie dans un dépôt de code sur lequel elle n'a pas tous les droits, dit Serge qui avait assisté à l'échange sans prononcer un mot.

— Je sais très bien, Serge, reprit Éric en tentant de calmer ses esprits, ce qu'il aurait fallu faire. Elle était directrice de recherche, on ne peut pas surveiller tout le monde. À qui on doit donner les clés des projets, si on ne peut pas faire confiance à ceux qui les mènent ?

— La confiance humaine est une denrée qui se raréfie, continua Serge d'un ton monotone en faisant tourner le crayon entre ses doigts. Il faudra réfléchir à une manière de s'en passer pour certains types de projets.

— Comment ? demanda Éric toujours le teint rouge.

— Les mathématiques, bien sûr. Ou au moins accorder au service de conformité l'autorisation de vérifier aussi la façon de travailler des directeurs de recherche... Enfin, ce n'est pas le plus urgent. Ce qu'il faut, maintenant, c'est récupérer ce code source et s'assurer du silence de madame Jeannot. Ce projet est trop critique.

— Je n'ai aucune prise sur elle. C'est différent du cas de Bayart. Je ne la connais pas assez et je n'ai rien pour la faire chanter.

— Vous savez où elle va.

— Oui, elle a dit qu'elle rentrait en France. Probablement pour passer un peu de temps chez ses parents. Elle posera sa démission après avoir terminé ses congés, telle que je la connais.

— Bien, répondit Serge. Étant donné que vous y allez bientôt, vous ne pourriez pas vous en charger ?

— Samuel le fera.

— Bien, dans ce cas, ne tardez pas. Et ne perdez pas la moindre ligne du code source.

— *That's the right thing to do* », compléta Éric.

Les visites chez le professeur Bayart étaient devenues fréquentes pour Amin. Il s'y rendait presque chaque soir à la sortie de son travail, et y passait parfois des samedis entiers. Il avait finalement accepté l'offre de son employeur. Il serait désormais prestataire pour Feekle... pour une raison qui lui semblait noble.

Les entretiens d'embauche avaient été rapides et décisifs. Amin avait réussi tous les tests techniques que le client lui avait soumis avant de signer le contrat de prestation. Il maîtrisait la plupart des langages de développement bas niveau les plus répandus sur le marché et était très curieux de voir ce à quoi l'autre côté de la barrière ressemblait. Ces qualités avaient été très appréciées par le commercial et l'équipe technique.

Les détails financiers réglés, Amin avait commencé sa mission. Depuis trois mois, il était chargé de développer les modules bas niveau du gigantesque projet d'intelligence artificielle nommé Kybernesis, qui effectuait la synthèse globale et orchestrait plusieurs sous-IA spécialisées. C'était la première IA généraliste aussi performante, du fait de la diversité des domaines auxquels touchaient les données à traiter. Les bureaux étaient spacieux, un babyfoot était positionné à chaque étage, des salles de détente et toutes les facilités nécessaires pour faire signer les ingénieurs les plus exigeants.

Le géant du numérique avait tenté de reproduire à Paris ce qui avait fait son succès outre-mer. Feekle avait pour ambition de recruter les meilleurs, et de ne les remplacer que par les meilleurs.

Malgré les difficultés économiques dont parlaient les médias à longueur de journée, le secteur du numérique ne semblait absolument pas touché. Tout était en effervescence. Amin avait été impressionné par l'ampleur et l'impact des projets auxquels il participait. Il avait déjà été prestataire dans une entreprise de plusieurs milliers d'employés, mais ce qu'il vivait maintenant était sans commune mesure. Les moyens déployés étaient délirants, les projets de taille gargantuesque, à croire que la fondation ambitionnait de dévorer le monde entier.

« Salut, Charles ! dit Amin en posant son sac à côté de son collègue.

— Hello, Amin ! Alors, comment ça va ? Tu as pu finir les modules que tu as commencés la semaine dernière ?

— Pas encore, mais presque, répondit Amin. Tiens, tu as sorti le costard ? Il se passe quoi ?

— Ah oui, tu étais pas au courant, vu que tu étais en congés ! Tu as pas reçu l'e-mail ? En fait, le CEO d'Antel va passer aujourd'hui dans notre département pour proposer des embauches en interne !

— Antel ? On n'est pas censé bosser pour Feekle ?

— Tu le saurais si tu venais aux soirées, mais, franchement, c'est pareil Feekle, Antel, même Acrosoft. En fait, ils ont tous les mêmes gars. J'ai l'impression qu'il y a plus vraiment de frontière entre les membres de Logaith. L'autre jour, au service achats, j'ai vu un type de chez Emazon passer une commande de disques pour les datacenters de Facelook, alors...

— Eh ben... c'est marrant, ça. Ils n'ont pas eu de problèmes avec les brigades anti-trust ou un truc comme ça ?

— De quoi ?

— Ben, tu sais, ceux qui sont censés garantir la libre concurrence, que les entreprises ne fusionnent pas comme ça et tout...

— T'es sérieux ?

— Quoi ?

— Amin, on s'en tape...

— Haha, okay ! Du coup, tu veux être embauché ?

— Ben oui, évidemment, attends, t'as vu le truc ? J'ai bossé trois ans pour le ministère des Finances, c'était tellement rouillé leur petit monde, là-bas... Franchement, je m'éclate comme jamais, ici ! »

Le CEO en question ne tarda pas à faire son entrée dans l'open space. La vingtaine d'ingénieurs présents se tournèrent tous en direction du couloir lorsqu'ils virent Éric Alexandre en personne débarquer dans leur département. Alors que le citoyen français moyen de moins de cinquante ans serait resté indifférent à une cravate de plus, Éric ne laissait pas la petite assemblée de marbre. Dans le monde de la tech, il était littéralement une star. Il représentait le visage du monde nouveau, l'union des géants du numérique, des maîtres de l'information, l'annonce d'une nouvelle ère, aussi aimé des

transhumanistes que Ray Kurz Weil et tout autant détesté par les écolos et les zadistes anti-FAFEM.

« Hey hey hey !! Hello, bonjour à tous !! Désolé de pas avoir débarqué ici plus tôt, alors que c'est mon endroit préféré. Alors, vous me suivez ? On va en salle de projection R7. »

La troupe le suivit et Amin leur emboîta le pas, accompagné de Charles. Ils traversaient les couloirs en attirant quelques regards curieux. Une bande de stagiaires et de techniciens support attroupés autour d'une machine à café et d'un babyfoot gloussèrent et échangèrent des chuchotements en apercevant Alexandre passer accompagné du groupe de développeurs.

Une fois arrivés dans la salle, ils prirent place sur les chaises mises à leur disposition, tournés vers une petite scène au centre de laquelle se tenait Éric et un de ses associés, probablement.

« Bon, okay, tout le monde est installé. Je vais commencer par un petit speech et ensuite je vous laisserai vous présenter, chacun votre tour. Je précise pour ceux qui n'ont pas forcément reçu le message, aujourd'hui, on fait connaissance, demain, pour ceux qui restent, on conquiert le monde ensemble ! »

Une petite salve d'applaudissements enthousiastes accompagna les mots d'Éric. Son assemblée lui était déjà acquise. La vingtaine d'ingénieurs, tous trentenaires en dehors d'Amin, étaient ce qu'on trouvait de plus passionné sur le marché. Aucun programmeur qui codait comme un comptable, uniquement pour remplir son frigo, ne franchissait les portes de Feekle. Éric s'arrangeait toujours pour être personnellement présent lors des entretiens et sélectionnait les plus énergiques, ceux qui perturbaient leur environnement, ceux pour qui coder c'était changer le monde. Il n'employait pas des programmeurs, il recrutait des aventuriers.

Il prit quelques secondes pour connecter son Chromebook au projecteur, et entama son speech.

« Okay, commença-t-il, ça, c'est notre impact aujourd'hui. C'est ce à quoi on sert, au quotidien, à monsieur Tout-le-monde, aux gens qui ne se doutent même pas qu'on existe. Et ça, c'est ce qu'on prévoit de faire dans cinq ans. »

L'écran affichait une infographie listant les activités de la fondation Logaith, et tous les secteurs d'activité associés. Santé, traitement des eaux, automobile, infrastructures routières, transports, finance, BTP, énergie, ONG, tout y était. À la diapo suivante, soit le plan pour les cinq ans à venir, tout y était également. Mais en dix fois plus grand.

« Ici, ce qu'on fait, poursuit Éric, ce n'est pas programmer des machines. On programme notre monde de demain, les amis, okay ? Ceux qui veulent des horaires fixes et des congés sans interruption de cinq semaines, vous pouvez sortir ! Ici, on ne fait rien d'illégal, mais il faut se donner à fond, avoir l'esprit *corporate*, si vous voulez vraiment faire partie de l'avenir. Pour ce qui est du projet, je vous explique. Actuellement, vous êtes prestataires. C'est-à-dire que vous codez des modules bas niveau pour interagir avec le matériel sans avoir accès à la vue d'ensemble, l'objectif final de votre job, okay ? Notre job, mon job, c'est d'inventer le monde de demain. Un exemple : Venault. Vous connaissez tous Venault ? Oui, les mecs qui font des voitures ! Dans cinq ans, même le gars qui est payé au SMIC pour livrer des pizzas, il n'achètera plus leur voiture, si elle ne lui offre pas ce à quoi son smartphone l'a habitué : c'est-à-dire de l'information pertinente à portée de doigt, au bon moment. Et vous savez quoi ? Il y a deux ans, on a signé un contrat avec Venault pour faire entrer leurs caisses dans l'industrie 4.0. Dans cinq ans, l'automobile, c'est nous ! »

Nouvelle salve d'applaudissements. Éric hochait la tête et riait comme s'il recevait les félicitations de ses amis. Éric termina sa présentation et demanda s'il y avait des questions. L'ambiance était détendue, Amin avait pour l'instant l'impression d'assister à un petit bavardage entre amis plutôt qu'à une réunion capitale dans une des plus grandes entreprises du monde.

« J'ai une question ! dit Charles en levant la main.

— Ouais, je t'écoute, vas-y, répondit Éric.

— Si on passe en interne, on va devoir toucher aux parties critiques du code des différents projets, mais est-ce qu'on aura notre mot à dire, par exemple, sur les langages utilisés, l'orientation finale, le choix des technos, ou bien on livre juste le code et en gros la gouvernance, la chefferie de projet, tout ça, c'est géré tout en haut ?

— Excellente question, mon gars, tu t'appelles comment ?

— Charles.

— Okay, Charles. En haut, c'est moi. Et si je suis là, en train de parler avec vous, c'est que c'est vous, les gars, qui êtes aussi en haut. On n'est pas au ministère des Finances, ici. Regarde autour de toi. Aujourd'hui, y a du code partout. Dans l'eau que tu bois, le sandwich que tu manges, la bagnole que tu conduis, l'avion dans lequel tu voles, l'hôpital dans lequel tu te soignes, le site sur lequel tu paies tes impôts... Alors vous codez, vous décidez. *Code is law*. Le code, c'est la loi. Donc vous êtes tous des foutus législateurs, ici, okay ? Votre voix a autant d'importance que celle de n'importe lequel des encravatés milliardaires qui tiennent les rênes de cette boîte, c'est clair ? »

Nouvelle salve d'applaudissements.

« Pas d'autres questions ? On va commencer les présentations, alors. C'est qui le plus jeune, ici ? Il me semble avoir vu un petit jeune pendant les entretiens, il y a quelques mois, montre-toi mon gars !

— C'est moi ! dit Amin en levant la main.

— Salut, comment tu t'appelles ?

— Amin.

— Parle-nous de toi, Amin. Pourquoi tu es ici, est-ce que tu veux bosser avec nous, parle-nous de tes hobbies, tes fantasmes, tout ce que tu veux, mets-toi à l'aise ! »

Quelques rires s'élevèrent et les regards se tournèrent en direction d'Amin.

« Oui, alors, j'ai 27 ans. Et, franchement, s'il faut être honnête, ben, je suis là parce que je voulais voir comment ça se passait de l'autre côté du logo. Pour résumer, je viens du monde full open source, j'étais libriste à mort. Avant de venir ici, je faisais que de l'open source. Et à un moment donné, je me suis dit, tu rates un truc, il se passe quelque chose, il faut que t'ailles voir. Et je suis là.

— Super, on a conquis une nouvelle âme, les gars ! Et alors, dis-nous, les trois mois que tu as passés ici, t'en penses quoi ? T'as envie de continuer ? T'en as assez vu ?

— J'ai envie de continuer. Je ne vais pas vous mentir, je kiffe toujours l'open source, mais j'ai élargi un peu ma vision depuis et l'aventure Feekle me tente. Le seul truc qui me retient, c'est que je n'ai pas vraiment envie de quitter mon boss maintenant, c'est un gars sympa, je lui dois pas mal, donc rester prestataire ça m'irait bien, mais bosser en interne, je ne sais pas encore...

— Oh, un gars corporate ! Bien, ça ! La loyauté, c'est important, dis-moi c'est quoi ta boîte ? Désolé si j'ai oublié le nom, mais on a tellement de prestataires ici que je ne sais même pas d'où tu viens...

— Elitech.

— Elitech ? Haha, écoute, dans six mois, Elitech, on l'aura racheté et ton patron, ça sera ton collègue."

Nouvelle petite salve de rires. Éric était satisfait par la recrue pour le moins inattendue. Très satisfait. Avoir des ingénieurs acquis à la cause était important, mais il était encore plus satisfait d'avoir une voix dissonante qui lui montrerait ce que ses admirateurs seraient incapables de voir. Contrairement à beaucoup de meneurs de son époque, Éric attachait une importance toute particulière aux critiques. Il les absorbait et, si nécessaire, changeait sa stratégie lorsqu'elles lui apprenaient de nouvelles choses utiles. Il décida de tester encore un peu son candidat pour voir s'il était l'homme idéal. Le jeune ingénieur avait l'air d'avoir une assez bonne culture, il s'exprimait clairement et de manière pertinente, semblait s'attacher à quelques valeurs, et si son jeune âge lui avait permis de passer les entretiens avec succès, c'est

qu'il devait faire partie des exceptions de son temps, le genre de petit génie qu'il faut garder dans son camp.

« Dis-moi Amin, qu'est-ce que tu penses de ce qu'on fait, de nos projets, de la manière dont on voit le monde, la manière dont on code ici ?

— Le monde que vous proposez m'intrigue, résumer ça en cinq minutes n'est pas possible, il faudrait des heures, mais disons que je suis partagé entre l'enthousiasme de voir le monde enfin changer et la crainte qu'on se transforme en espèce de monstre omniscient mangeur de data, et que ça finisse comme dans Matrix. »

Éric émit un rire légèrement forcé qui fut suivi par d'autres ingénieurs présents dans la pièce.

« Super intéressant, Amin. Tu sais quoi, j'ai envie de discuter plus longtemps avec toi. On a besoin de gars comme toi pour éviter de devenir le monstre comme dans ce film justement, et c'est en discutant et en échangeant les points de vue qu'on y arrive. Allez, on passe au suivant. Qui est le plus vieux, juste après Amin ?

— Moi, je crois, dit une voix s'élevant de l'autre côté de la salle.

— Marc, c'est ça ? Je te reconnais, on s'était déjà vu plusieurs fois ! Alors, comment ça va ? Parle-nous de toi. À table, c'est ton tour, mon vieux ! »

L'entretien d'embauche général se termina dans la bonne humeur et la passion du monde de demain. Presque tous avaient donné leur accord oral pour continuer l'aventure en tant qu'employés internes. Éric était extrêmement charismatique et les ingénieurs qui y avaient participé allaient sans doute parler encore longtemps de cette rencontre à leurs proches qui, de toute évidence, n'y comprendraient rien et se contenteraient de hocher la tête devant tant d'enthousiasme.

Dans le train du retour, Amin, comme à son habitude, regardait par la fenêtre et ne cessait de se questionner sur sa place dans cette énorme machine, et même carrément s'il en voulait vraiment une. Il voyait effectivement le monde différemment depuis son entrée chez Feekle, mais difficile de dire quel ogre était le moindre mal.

Avant de rentrer chez lui, il devait passer faire un saut chez sa tante paternelle pour lui remettre une enveloppe. Celle-ci contenait de quoi rembourser une dette de ses parents.

Marocaine d'origine, comme le père d'Amin, Nadra était arrivée en France dans sa petite enfance. Patronne d'un pressing à Paris, elle avait pris ses distances avec le père d'Amin après des années de fracture progressive. Amin ne s'était jamais impliqué dans ces querelles qui concernaient parfois aussi sa mère, préférant rester à l'écart

des disputes d'ego et des reproches sans fin qui fusaient chaque fois qu'il fallait juger lequel des enfants de son grand-père avait le moins mal fini. Le résultat de ces relations chaotiques était qu'Amin ne voyait presque plus sa tante et ses cousins. Les relations s'étaient peu à peu adoucies avec le temps, mais chacun évoluait dans son coin, le père d'Amin ne prenant que rarement des nouvelles de sa petite sœur.

L'air était assez lourd en cette fin d'après-midi, les maïs chauds qui grillaient sur des caddies à la sortie du métro et les pots d'échappement irrités par les embouteillages n'arrangeaient rien.

« Maïs chaud, maïs chaud, maïs chaud ! » répétait un vendeur sur son stand improvisé, au-dessus des escaliers du métro.

Amin arpenta la ruelle jusqu'à arriver devant l'enseigne du pressing. L'endroit propre et chic était en général fréquenté par des Parisiens qui payaient des loyers à quatre chiffres, voire à cinq pour certains. Amin regarda à travers la vitre, mais ne vit qu'un chignon qui dépassait des affiches qui empêchaient de voir l'intérieur. Le chignon l'avait apparemment reconnu. Celle qui le portait, sa tante, se dirigea vers la porte d'entrée et accueillit Amin avec une bise et un sourire.

« Amin ! Selam, ça fait plaisir de te voir. Comment ça va ?

— Ça va bien et toi ? J'avais peur que ce soit déjà fermé, je n'ai pas regardé les horaires.

— Oh, ne t'en fais pas, on ferme tard, ici. Il y a souvent des gens qui rentrent à vingt-et-une heures et qui posent leurs costumes pour les réunions du lendemain, donc tu sais, les horaires...

— D'accord, tant mieux. Quoi de neuf ? Comment vont Bilel et Saïd ?

— Ben, écoute, ils vont bien, Bilel est toujours dans ses études de droit et Saïd passe le bac cette année. Et toi, tu travailles ici, on m'a dit ?

— Oui, la plupart du temps à Paris, mais parfois en périphérie, ça dépend des clients... »

Les prises de nouvelles durèrent quelques minutes, Amin finit par sortir l'enveloppe de son sac et la tendit à sa tante.

« Tiens, voilà l'argent que maman et papa te doivent.

— Ah, c'est gentil, mais je leur ai dit que ça pouvait attendre tu sais, ça fait déjà un an, je peux attendre encore.

— Maman voulait te le rendre rapidement...

— Ils ont trouvé une bonne voiture, finalement ?

- Oui, meilleure que l'ancienne. J'espère qu'elle va durer plus longtemps, celle-ci.
- Elle aurait pu faire un crédit et prendre une meilleure voiture, ton père ne gagne pas beaucoup, mais il a un boulot stable...
- Ils ne veulent pas de crédit et je les comprends.
- Oui, enfin bon, il faut vivre avec son temps quand même...
- Je n'ai pas envie de rentrer là-dedans, vous en avez parlé des années avec maman et papa, c'est toujours la même chose.
- Oui, bon, c'est pas grave, assieds-toi, tu veux boire quelque chose ?
- De l'eau, je veux bien.
- J'ai des jus de fruits si tu veux.
- Pourquoi pas ... »

Pendant que sa tante partit chercher la bouteille de jus de pommes pressées bio, Amin s'était assis sur la petite table en bois plutôt jolie et plutôt chère. Un homme entra dans la boutique. Veste en jean, cheveux frisés, barbe de quelques jours, lunettes de soleil au-dessus du front, le quarantenaire marocain qui venait de s'inviter regarda Amin droit dans les yeux.

« Ah, tu es là, toi, dit l'homme.

— Je suis venu rendre l'argent que mes parents ont emprunté à Nadra, répondit Amin.

— Quand ils cherchent de l'argent, ils savent où demander, hein... Enfin bon, on ne va pas se prendre la tête, comment tu vas, toi ?

— Ça va, al hamdoulillah, je bosse.

— Informatique, toujours ?

— Oui.

— C'est bien... »

L'homme était son oncle. Le grand frère de Nadra, petit frère du père d'Amin. Il regarda en direction de l'arrière de la boutique où sa sœur était et l'appela.

« Nadra ?

— *Ani jeya, ani jeya*, répondit la femme qui avait reconnu la voix de son frère. »

Ils échangèrent quelques phrases en dialecte marocain, qu'Amin peinait à comprendre.

L'homme et sa sœur entrèrent dans une petite pièce que Nadra ouvrit et qui semblait servir de débarras ou de local à matériel d'entretien.

L'homme sortit une enveloppe amplement plus épaisse que celle qu'Amin avait remise à sa tante et ressortit du local rapidement après avoir échangé quelques phrases avec sa sœur.

Amin savait d'où venait cet argent. Et également où il allait. Le pressing de sa tante était une passerelle de blanchiment. Les liasses qui venaient de transiter par la boutique étaient issues de la vente d'herbes exotiques. Il pensait qu'avec l'âge, son oncle arrêterait ses activités, mais, visiblement, il ne comptait pas partir à la retraite pour le moment.

Amin fut surpris, le temps de quelques secondes, que son oncle ne se cache pas de lui. Puis, il passa devant lui avec un regard toujours aussi hautain et sûr de lui. Amin lui rendit son regard, accompagné d'une phrase prononcée doucement mais fermement :

« Vous faites encore ça...

— On travaille. Tu fais quoi, toi ? Tu crois que tu as quelque chose à dire ? Laisse Dieu juger et t'occupe pas de nos affaires. Tu crois que t'es moins coupable que nous ?

— Moi je ne vends pas des produits qui tuent le cerveau des gens et qui les abrutissent, répondit Amin du tac au tac. ».

« Ah, oui, ze'ma. T'es sûr de ça ? Les logiciels que tu programmes, là, ça ne détruit pas la vie des gens ?

— C'est plus compliqué...

— C'est pareil.

— Bon, je dois y aller.

— C'est ça, vas-y, B'slema.

— Selem. »

Nadra était restée silencieuse face à l'échange tendu entre son frère et son neveu.

Amin quitta la boutique, pensif, les mains dans les poches. La pique lancée par son oncle passait et repassait dans sa tête. Ses paroles sonnaient vraies et il le savait. Il avait lui-même directement fait la comparaison quelques temps plus tôt.

« *Tu es sûr ?* ». Bien qu'averti et ayant déjà fait son choix, cette phrase dansait dans son esprit. Sa décision était-elle vraiment la bonne ? Où allait l'emmener toute cette histoire ?

Il passa le reste du trajet dans le doute et le questionnement, à reconsidérer son engagement chez Feekle. Était-ce une bonne idée ? Le professeur l'avait-t-il manipulé ? S'était-t-il trompé ? Le motif avancé par le professeur, qui lui semblait légitime au départ, était maintenant flou, incertain...

Il fallait qu'il passe le voir.

La nuit commençait à tomber lorsqu'il arriva dans son studio. Plus d'entraînement de boxe pour le moment. Il se jeta d'abord sur son lit en fixant le plafond quelques minutes. Il regarda un instant en direction de la fenêtre, puis se leva d'un bond en direction de la salle de bains, pour faire ses ablutions. La prière accomplie, Amin enfila ses gants et attacha son sac de frappe au crochet qu'il avait fixé au plafond.

Loin du petit monde enthousiaste et des ingénieurs prêts à transformer le monde en immense ordinateur, Michaël réfléchissait. Seul avec son clavier, éclairé par une lampe de bureau et les trois dalles LCD 24 pouces qui projetaient leurs lignes de code sur son visage. Son nouveau projet, son dernier pensait-il, avançait. Il avait à présent une idée presque complète pour faire ce qu'il aurait dû faire il y a longtemps : renverser le plateau d'un jeu truqué. Il était tard, mais impossible d'aller dormir. Plusieurs longues heures de visioconférence et d'appels avec quelques partenaires et amis bien situés avaient été nécessaires. Des responsables de production de ses sous-traitants chinois, des chefs de projets de sa propre entreprise, des ingénieurs de plusieurs partenaires commerciaux. Dans sa tête commençait à se dessiner ce qui serait, selon lui, une fenêtre, un angle de tir, dans la marche infernale de l'accélération du monde et ce qu'il percevait comme l'aliénation totale de ses congénères humains à une entité sur laquelle bientôt très peu de gens auraient le contrôle. Amin avait bien décrit le phénomène l'autre fois, lorsqu'il avait parlé de prise de contrôle du système nerveux de l'humanité. Il enregistra les dernières modifications apportées à son code, fit un dernier test pour son prototype, et valida la commande du terminal en frappant la touche entrée.

L'effet ne se fit attendre que quelques secondes. À nouveau, devant lui, un léger claquement aigu fut suivi d'une fumée s'élevant du serveur de test. Il se leva précipitamment de son siège pour ouvrir la machine encore chaude et saisit le disque dur pour constater le résultat. Il était à présent totalement corrompu.

La porte en fer de l'atelier émit un bip, puis s'ouvrit. Hakim apparut, rangeant sa carte d'accès dans sa poche de costume, toujours dans son style impeccable et sérieux, cherchant le professeur des yeux.

Michaël était dans une partie isolée, protégée du reste de la grande pièce par un box en verre. En voyant Hakim arriver, il retira ses gants et se dirigea vers lui.

« Je n'attends personne, aujourd'hui, normalement, dit Michaël. Un imprévu ?

— C'est Amin, il veut te voir.

— Ah... Il ne peut pas repasser un autre jour ?

— Il dit que c'est urgent, mais, s'il faut, je lui demande de repasser. »

Michaël resta pensif un instant en regardant par la vitre teintée du bureau, quelques étages plus bas, Amin regardait très exactement en sa direction, sans pouvoir le voir.

« Non, c'est bon, laisse-le entrer.

— Entendu, je vais le dépoussiérer, d'abord. »

Quelques minutes plus tard, après avoir été scanné et comme à l'accoutumée dépouillé de tout objet contenant du métal, Amin put entrer dans l'atelier du professeur. Il était devenu un familier des lieux mais Hakim exerçait toujours avec autant de rigueur son règlement draconien.

Amin entra dans la pièce et jeta un œil au décor différent de celui qu'il avait vu quelques jours plus tôt en entrant.

Des disques durs étaient empilés par dizaines sur les grandes tables en fer, des unités centrales également, des câbles et d'autres objets qu'il ne parvenait pas à identifier. Michaël ôta le masque en plastique qu'il avait sur le visage pour venir saluer le jeune homme.

« Alors, qu'est-ce qu'il y a de si urgent ?

— Vous travaillez sur quoi ? demanda Amin curieux.

— Mauvaise question et mauvaise réponse à ma question. J'étais un peu occupé, donc si tu as quelque chose d'urgent à dire, il faut me le dire vite.

— Urgent n'était pas vraiment le bon mot... Mais disons que c'est important. J'aimerais comprendre certaines choses.

— Allez, viens, assieds-toi. »

Le professeur fit signe à Amin de prendre place dans un espace encore relativement libre, quelques chaises et une petite table les y attendaient. Hakim quitta la pièce après s'être assuré que le professeur avait pris en charge l'invité.

Michaël mit en marche une bouilloire électrique en même temps qu'il préparait les feuilles de menthe. Un thé à la menthe sans sucre et sans gâteau. C'était devenu une habitude à chaque rencontre, Michaël ne demandait même plus à Amin ce qu'il voulait boire après avoir eu huit fois la même réponse d'affilée.

Pendant que l'eau chauffait, le professeur se tourna vers Amin, assis, regardant autour de lui.

« Le décor a un peu changé, on en parlera plus tard, si tu veux, mais toi, dis-moi pourquoi tu voulais me voir. Une autre question existentielle ?

— Si on veut, oui, répondit Amin. En fait j'aime faire des choses qui ont un sens et dernièrement, j'ai l'impression d'avoir un peu perdu le nord.

— À propos de quoi ?

— À propos de ce dont on avait parlé. Je vous ai globalement décrit les projets sur lesquels je travaille chez Feekle, enfin Antel, c'est pareil apparemment, et je continue moi-même d'essayer de comprendre ce qu'ils font, mais je n'ai pas l'impression que c'est utile. J'ai l'impression de perdre mon temps et de participer à quelque chose contre quoi je devrais lutter. Je ne vois pas où vous vouliez en venir en m'envoyant là-bas... À mon avis, vous faites fausse route, il n'y a rien de particulier à chercher de plus que ce qu'on sait déjà.

— Ah... C'est donc ça, dit Michaël en coupant la bouilloire et en s'approchant de la table. On dirait que quelqu'un t'a chamboulé, dernièrement, je me trompe ?

— En quelque sorte. J'ai l'impression de ne plus savoir pourquoi je le fais. On a fait le tour, je pense. Ils font leur travail, malgré ce qu'on peut leur reprocher, et ils le font plutôt bien.

— Pourquoi tu allais au travail avant de bosser chez eux ?

— Pour tout un tas de choses... Ma mère, un peu mon patron, parce que je lui en dois une, et un peu parce que je n'ai pas trouvé quelque chose de plus utile à faire.

— Tu bossais chez qui, avant ?

— Mon patron m'envoyait en mission au ministère de l'Agriculture, la plupart du temps.

— Et quel sens tu donnais à ce job ?

— Disons qu'à l'époque je ne me suis pas vraiment posé la question... J'avais un boulot et de quoi justifier mon temps passé sur un clavier, donc ça me permettait de faire ce que j'avais à faire par la même occasion, mais je triais quand même un minimum pour qui je bossais...

— Et maintenant ?

— Maintenant j'attache encore plus d'importance à la finalité de mon travail... Et vous, pourquoi vous voulez tant savoir ce qu'il se passe chez Feekle ? Au début, ça me semblait évident, mais on dirait que vous avez abandonné votre entreprise et ce qu'elle représente... Alors, pourquoi ? C'est une curiosité personnelle ?

— La raison pour laquelle je t'ai demandé de m'informer sur ce qu'il se passe là-bas est à la fois personnelle et pour un projet d'envergure, qui concerne beaucoup de monde.

— Pourquoi vous ne voulez pas m'en parler ?

— Je n'ai pas dit que je ne voulais pas...

— Mais vous ne m'en avez pas parlé.

— Exact...

— Je pense qu'il est temps que je sache. »

Michaël soupira. Il avait en réalité voulu embarquer Amin dans l'histoire le premier jour où il l'avait rencontré, mais une autre partie de lui lui criait qu'il n'avait pas le droit de mettre en danger et bousiller la carrière d'un jeune ingénieur qui n'avait rien demandé. Ou presque...

« Comment te dire Amin... Je ne veux pas t'embarquer là-dedans pour rien... Mais je vais te donner une image.

— J'aime bien les images.

— Imaginons que tu vis dans un endroit où l'air est difficile à respirer. Il est lourd, les efforts sont pénibles. Les gens arrivent quand même à vivre, mais difficilement. Un jour un type arrive avec une grosse bouteille de gaz et des masques, et dit « Les gars, j'ai une idée géniale, tenez, respirez ça, c'est beaucoup plus agréable ! » Et en effet, c'est beaucoup plus agréable à respirer, mais ce gaz les rend fou progressivement... Seulement voilà, le temps passe, tout le monde respire le gaz et tout le monde devient fou de la même manière. La folie est commune et devient donc la nouvelle norme. Un jour, pour diverses raisons, tu en as marre de respirer ce tuyau branché en permanence et tu le retires, mais la machine qui fabrique le gaz a rendu l'air encore plus difficilement respirable. Et en plus, tes poumons n'ont plus l'habitude de respirer l'air d'avant. Tu rebranches le tuyau ou tu fais autre chose ?

— Autre chose, je pense...

— C'est-à-dire ? demanda Michaël en croisant ses mains.

— Si je peux, je détruis la machine qui fabrique le gaz. Si je ne peux pas, je débranche le maximum de monde.

— Les gens ne se laisseront pas débrancher aussi facilement. N'oublie pas qu'à leurs yeux, c'est toi le criminel.

— Et vous, vous faites quoi ?

— Moi ? Je détruis la machine, dit Michaël avec un léger sourire.

- Mais si la machine produit la réalité des gens, les aide à respirer, elle fait partie du monde ?
- Pour eux, elle est le monde.
- Alors c'est vous le méchant de l'histoire ?
- Celui qui veut détruire le monde est toujours le méchant, non ?
- Il faut être fou pour vouloir vivre dans ce monde...
- Précisément. Mais pour ceux qui y vivent, il n'y a que les fous pour vouloir le détruire. »

Amin avait passé le week-end chez lui. Sa dernière conversation avec le professeur remontait à quelques jours. Il n'avait pas plus de détails sur ce que le professeur préparait et n'avait pas non plus de réponse claire quant à l'objectif de son activité chez Feekle. Mais, malgré ce manque d'information, il se retrouvait devant un choix. S'il voulait en savoir plus, il devrait s'impliquer plus. Ou alors, il pouvait tout aussi bien abandonner son poste chez Feekle et trouver un autre job... Sa mère lui aurait sans doute crié de choisir la seconde option. De rester le plus loin possible de tout ça... Mais il avait curieusement envie d'en savoir plus sur ce milieu en pleine effervescence. Si Michaël insistait pour qu'il reste, c'est qu'il y avait encore quelque chose à découvrir dans ce que préparaient ces hommes. La différence d'énergie était telle entre les ministères et les entreprises où il avait travaillé et son nouveau contrat, qu'il était persuadé que quelque chose allait basculer prochainement ... Sans savoir quoi. Mais l'ordre du monde ne pouvait rester tel qu'il était actuellement.

Pour mettre à l'épreuve ses intuitions, il cherchait sans cesse sur Internet du contenu qui mettait face à face les deux mondes. L'ancien monde, où la structure bien ancrée de l'État-nation, son drapeau, ses institutions, ses fonctionnaires, son armée et ses agents funéraires, aspirait chaque aspect de la vie et de la mort des individus, et le nouveau, où les États devaient quémander aux portes des nouveaux maîtres de l'information et du savoir. Ce nouveau monde, où l'orchestration de la vie en société était assurée par des idéalistes persuadés de trouver dans la masse de données qu'ils aspiraient une vérité indiscutable quant à la répartition des biens de ce monde. Ce nouveau monde qui avait passé la cinquième vitesse, où les initiatives et le pouvoir passaient progressivement entre les mains de ceux qui semblaient encore capables de gouverner un chaos devenu ingouvernable.

Le savoir et le pouvoir lui semblaient intimement liés. Gouverner, c'est prévoir, mais pour prévoir, il faut savoir, se disait-il. Combien de temps une structure dépourvue de savoir pouvait continuer à exercer un pouvoir ?

Son flux RSS était de plus en plus chargé de nouvelles sur le monde numérique. Il voulait tout voir. Il achetait tous les abonnements nécessaires pour accéder aux articles des magazines spécialisés. Petit à petit, son fil d'actualité comportait plus d'informations sur les rachats et les fusions de grands groupes industriels que les explosions et les frappes aériennes. Jour après jour, son application *Joplin Notes* grossissait en contenu, abritant plus de 1800 notes et des cartes mentales. Un après-midi ensoleillé où il avait refusé à plusieurs membres de sa famille et amis de les rejoindre dehors, il enchaînait les visionnages d'interviews, les reportages, les débats entre spécialistes, experts, lanceurs d'alertes, alarmistes, dans le but de comprendre...

« Le fait de céder continuellement à cette analyse extrême des données nous réduira à l'esclavage ! »

« Le monde que vous nous proposez, c'est la négation de la démocratie ! L'État, c'est le pouvoir des citoyens face aux puissances industrielles que vous représentez, monsieur ! », martelaient certains.

Les autres répondaient :

« À l'heure actuelle, les États ne peuvent plus assurer le bon fonctionnement des services publics ! Prenez l'électricité, par exemple. Ça n'a plus de sens de gérer la distribution au niveau national, on a bien vu ce que ça a donné en 2006. Blackout total pour dix millions de personnes ! La complexification du monde induite par les progrès technologiques requiert une gouvernance qui sache faire face ET tirer parti de la masse de données ! »

Les philosophes philosophaient, se confrontaient en débats houleux et livres interposés, les uns freinant des quatre fers, les autres se jetant dans les bras du nouveau monde plus logique, et donc plus juste, promis par l'ère de la data...

Sur l'écran d'Amin, défilaient les pour et les contre...

« Je vais vous dire, moi, s'excitait un philosophe aux cheveux frisés à l'écran, ce que c'est l'IA : nous avons érigé une instance à dire la vérité en toute chose ! Ce n'est pas un progrès technologique que vous nous présentez c'est une idole fabriquée de vos mains !

— Qu'est-ce que la vérité pour vous, Frédéric ? répliquait son contradicteur. Les datas nous permettent de mieux connaître notre monde et de mieux organiser la vie en collectivité. Est-ce que vous voulez un monde plus scientifique, plus juste ? Ou bien vous voulez continuer à vivre dans votre monde poétique qui conduit à des catastrophes sans nom à cause des erreurs humaines ? »

L'animatrice tentait de calmer les deux invités qui étaient visiblement en mission évangélisatrice, dans une émission qui se voulait, à la base, une simple revue d'actualité.

Une autre interview, d'un certain Gilles Babin, expliquait en quoi l'efficacité du nouveau monde horizontal menaçait l'ancien :

« On ne peut pas ne pas mentionner l'importance du crowd – de la multitude – pour créer ou compléter des données officielles. Ainsi, dans OpenStreetMap, les bornes à incendie signalées dans de nombreuses régions de France ne sont pas le fait des services de pompiers, mais bien des contributeurs anonymes d'OpenStreetMap. Ces dynamiques sont fondamentales... »

Le blog officiel de Feekle regorgeait également d'informations utiles. Amin y retrouvait les mêmes mécanismes de communication que ceux des élus lorsqu'ils se vantaient du travail accompli. La soupe marketing classique avait cependant un autre goût lorsqu'elle était cuisinée par eux.

Feekle se vantait littéralement de subventions accordées aux ONG, parlait du futur de la monnaie, se vantait de lutter contre des projets d'armement de l'armée américaine qui ne rentraient pas dans son *éthique*... Un billet vantait le courage de toutes les entreprises ayant refusé de commercialiser leurs technologies de reconnaissance faciale, choisissant, de ce fait, à la place de la police, dépassée, quels outils elle devait ou ne devait pas utiliser.

Sur un site Web réservé aux actualités du monde du hack, un journaliste expliquait comment Facelook avait gracieusement offert un moyen de coincer un pédophile au FBI.

Tout s'opérait comme si une passation était en train de se faire sous leurs yeux à tous. Avec leur consentement à tous. Peut-être qu'au rythme actuel, cela prendrait des années, voire des décennies... Mais rien ne semblait être de taille pour stopper ce transfert. En réalité, personne ne semblait vraiment en avoir envie.

Les critiques étaient toujours aussi molles et court-termistes. Amin se lassait de plus en plus d'écouter les libristes qu'il affectionnait il n'y a pas si longtemps. Ces fanatiques de l'open source réclamaient, face à un pouvoir grandissant des maîtres de l'information, toujours la même chose : des lois. Encore des lois, toujours plus de lois.

Comme si la machine judiciaire n'était pas déjà hors-jeu du fait de sa lenteur pitoyable comparée à la vitesse de la fibre optique, vitesse à laquelle évoluaient ses adversaires. Comme si des institutions vieilles de plusieurs décennies pouvaient lutter contre un changement de paradigme qu'elles ne comprenaient pas.

Un barbu de *La Quadrature du Net* expliquait, muni d'un MacBook, à quel point l'État se devait de garantir les droits de ses citoyens et les protéger face à la vampirisation de chaque octet d'information qu'ils émettaient. Quelque chose semblait leur échapper, pour Amin... Ils avaient manqué le virage introduisant l'ère de la *data*. Ceux qui les avaient devancés avaient encore beaucoup de chemin à parcourir, mais ils étaient désormais irrattrapables.

Plus il les écoutait, plus il se surprenait à penser : n'était-ce pas mieux ainsi ?

Aurélié Jeannot avait atterri à l'aéroport de Paris-Roissy en début d'après-midi. Le soleil était plus doux qu'à l'accoutumée malgré la température, une brise agréable venait compenser la chaleur parisienne.

Une petite valise et un sac à main pour seuls bagages, elle se dirigeait vers une agence de location pour récupérer une voiture. La sienne était restée aux USA et elle la vendrait sans doute après avoir posé sa démission.

Ces quelques jours de congés avant de passer à une nouvelle aventure étaient nécessaires pour elle. Elle avait investi tout son temps et toute son énergie dans Kybernesis et souhaitait à présent se vider l'esprit et passer un peu de temps avec ses parents.

Son unique fils étant en vacances, elle ne pouvait donc pas le voir avant son retour au pays de l'Oncle Sam.

« Bonjour, dit-elle en s'approchant du guichet d'accueil de l'agence de location. J'aurais besoin d'une voiture pour deux semaines s'il vous plaît.

— Ah... Désolé, madame, toutes les voitures sont louées, aujourd'hui...

— Toutes ? Mais enfin, comment c'est possible ?

— Il y a beaucoup de manifestations, donc une grande partie des métros et trains sont perturbés. Alors les gens prennent des voitures, je suis désolé.

— Bon, d'accord... Merci, au revoir. »

Aurélié songea un instant au TGV, mais elle se retrouverait coincée une fois arrivée dans la petite ville de ses parents. Elle ne voulait pas faire déplacer son père âgé pour venir la chercher tard le soir à la gare, lui qui n'avait sans doute pas conduit depuis un moment...

Songeant un instant à louer sur un site de particulier à particulier, elle se rappela qu'elle n'avait pas encore démissionné... Elle n'avait parlé à personne de son différend avec ses supérieurs. Hormis cet abruti de CEO et le cofondateur, personne n'était au courant du conflit qui l'opposait à ses employeurs, elle n'en avait même pas encore informé ses équipes. Officiellement, elle était donc toujours directrice de recherche chez Feekle.

Le parc de voitures de fonction de son entreprise lui était donc encore sûrement accessible. Il n'y avait aucune raison qu'on lui refuse l'accès à un véhicule, le siège de Feekle France calquant la totalité de sa logistique sur la maison-mère américaine. Et il n'était qu'à trente minutes en RER.

Elle s'y rendit donc en RER, un des seuls qui continuait de fonctionner malgré les manifestations qui perturbaient la capitale ce samedi... Dans le wagon, les mendiants et les manifestants se succédaient. Une station sur trois, un homme ou une femme montait en expliquant qu'il ou elle dormait dans la rue et demandait des tickets-restaurants, des pièces, etc. Leur succédaient ensuite des bandes de manifestants et leur attirail, pancartes, mégaphone, gilets de sécurité routière jaunes. Ils revendiquaient des droits qu'Aurélie pensait acquis depuis la dernière révolution industrielle. Un homme coiffé d'un béret noir fustigeait l'État, ses amis collaient des pastilles dans le wagon.

Le trajet fut psychologiquement éprouvant pour une femme qui avait vécu trois ans dans un cocon de la Silicon Valley, où tout était beau, amical, propre et sentait bon.

Le siège de Feekle était fermé aux visiteurs, mais le portail ne refusa pas sa carte, une petite lumière verte s'alluma à son passage et la porte en fer s'ouvrit.

Elle entra et descendit immédiatement au sous-sol. Elle avait fréquenté ce bâtiment quelques années auparavant lors de son embauche chez l'ogre de l'information. Le deuxième sous-sol comportait le parking abritant les voitures à la disposition des employés les plus hauts gradés.

Un homme était tout de même derrière un guichet d'entrée, les voitures n'étant pas encore réellement en libre-service. Aurélie s'approcha de lui et le salua.

« Bonjour, je suis directrice de recherche au siège de Palo Alto. Je suis en congés en France et j'aurais besoin d'une voiture pour les deux semaines à venir.

— Je peux avoir votre carte d'accès ? demanda l'homme derrière la vitre.

— Bien sûr, la voici. »

L'homme passa la carte devant le lecteur NFC branché à l'ordinateur et commença à effectuer quelques clics et défilements de souris.

« Ah, bonjour, professeur Jeannot ! Vous voulez quoi comme voiture ? demanda-t-il.

— Oh, peu importe... Quelque chose qui roule et qui me permette d'aller à la campagne. Si possible un moteur non-électrique car je ne sais pas s'il y aura des stations de recharge, là où je vais.

— D'accord... Écoutez, toutes les voitures du parc sont électriques, dit l'homme qui scrollait pour voir les voitures disponibles.

— Vous êtes sûr ? Bon, tant pis, alors une électrique...

— Ah, non, attendez, on a les nouveaux prototypes. Le partenariat avec Venault. C'est des voitures intelligentes, hybrides, ça tourne à l'électrique et au diesel, vous allez aimer, je pense.

— Oh, merci, c'est gentil ! Je veux bien essayer.

— Et voilà, c'est bon, elle est à vous. Pas besoin de clé, vous passez votre carte d'accès et elle démarre. Elle est au parking B3, voilà la plaque. Tout le nécessaire est déjà à l'intérieur.

— Merci bien ! »

Aurélie, toute contente, se dirigea vers la voiture, qui alluma ses phares dès qu'elle passa la carte sur la poignée. Le modèle était impressionnant. Un bijou technologique qui n'avait rien à envier à la dernière Esla. Aurélie remercia intérieurement les projets révolutionnaires de ce qui serait bientôt son ancienne maison et monta dans la voiture.

« Bonjour, professeur Jeannot ! salua l'assistant Feekle dès qu'elle s'assit sur le siège. »

La voiture était reliée au système informatique de Feekle et avait importé tous ses paramètres après avoir reconnu sa carte. Sur le tableau de bord, elle pouvait même lire ses e-mails et consulter les actualités de l'entreprise. Une note affichait que presque tous ses ingénieurs avaient posé un congé pour la semaine à venir. En réalité, c'était elle qui avait forcé la main à son équipe pour que la plupart prennent congé en même temps, afin d'avoir le temps d'effacer toutes les copies du projet qu'elle aurait pu laisser dans le bureau, ralentir au maximum le développement de Kybernesis avant son départ et, au passage, agacer gratuitement celui qu'elle détestait le plus dans cette entreprise : Éric Alexandre.

Elle posa son sac à main sur la plage arrière, mit sa ceinture et dicta son itinéraire à l'assistant Feekle qui choisit automatiquement le meilleur itinéraire en utilisant Feekle Maps. Elle enclencha également le GPS de son smartphone et le mit en silencieux. Deux yeux valent mieux qu'un, se disait-elle souvent. La voiture démarra lors de l'appui d'Aurélie sur le bouton *Start*. Il y avait un mode autopilote, mais les législations interdisaient encore l'usage de cette technologie, elle était donc bloquée et inutilisable. Aurélie aurait tout de même bien voulu le tester, pour voir... mais il était bel et bien verrouillé. Impossible de l'enclencher. Le trajet se déroulait pour elle paisiblement, elle écoutait la radio et prenait le temps d'admirer les paysages de sa France qui lui avait tout de même manqué.

À la sortie de Paris, la circulation devenait plus fluide, une fois en dehors de l'Ile-de-France, les routes étaient quasiment désertes. La nuit tombait, la batterie de la voiture arrivait au bout de ses capacités. Aurélie s'arrêta dans une station-service pour mettre du diesel, aucune station de recharge électrique n'étant dans les environs.

Elle tenta d'insérer sa carte dans la pompe, mais le lecteur ne semblait pas fonctionner. Il fallait déclarer le montant voulu au guichet, à l'intérieur de la boutique de la station-service. Aurélie pesta contre cette technologie archaïque et rejoignit la file d'attente à la station-service, ramassant un sandwich au passage dans les rayons. Elle ne vit pas sa voiture se rouvrir silencieusement lors de son entrée dans la boutique. Elle ne vit pas la main qui retira l'ordinateur portable de son sac à main

pour le remplacer par un autre du même modèle. Elle ne vit pas la petite voiture quitter la station-service avec le fruit de trois ans de travail.

« Bonsoir, dit-elle en s'approchant du guichet. Je prends ce sandwich, et cinquante litres de diesel à la pompe 2, s'il vous plaît.

— Bonsoir, m'dame. Une seconde, s'il vous plaît, on a un problème avec les caméras de surveillance, là. Ouais, Quentin ? Alors, tu fais quoi, là, ça fonctionne ou pas ?

— Apparemment, c'est bon, c'était juste un bug d'affichage, répondit l'intéressé. J'ai redémarré et ça marche.

— Ouf ! Foutue caméra connectée. Quand ça marche c'est cool, mais quand ça bugge, on ne peut rien faire nous-mêmes. Obligés d'appeler le prestataire. Heureusement, c'est réglé.

— Aucune technologie n'est parfaite, monsieur !

— Effectivement, madame, ça vous fera soixante-dix-neuf euros quatre-vingts, s'il vous plaît.

— Je paie par carte.

— Voilà.

— Merci, bonne soirée, au revoir ! »

Aurélie remplit le réservoir de son véhicule et quitta la station essence. Elle ne roula pas longtemps avant que la nuit soit complète. L'éclairage défaillant empêchait de voir les travaux fréquents sur la voie. Peu à peu, les voitures quittaient son tronçon jusqu'à ce qu'elle se retrouve seule sur la route. Elle ne connaissait pas le chemin qu'elle suivait, mais le GPS de Feekle indiquait un gain de temps de trente minutes, de même que son smartphone. L'autoroute était récemment construite. Avec un peu de chance, elle arriverait chez ses parents avant que sa mère ne soit partie se coucher.

La fatigue commençait peu à peu à se montrer, mais elle tenait bon. L'éclairage était de plus en plus mauvais à mesure qu'elle s'éloignait du tronçon principal. Elle s'engagea finalement sur un pont. Les bordures étaient des grillages de fer, elle put observer la beauté du fleuve en pleine nuit, la lune presque entièrement visible éclairait l'eau douce et calme.

À peine avait-elle reposé les yeux devant elle, qu'elle entendit un clic. Les portes s'étaient verrouillées. Une bouffée de chaleur l'envahit. Il n'y avait personne dans la voiture...

À peine eut-elle le temps de se poser la question que la voiture accéléra... d'elle-même. Aurélie poussa un cri d'effroi, mais il était déjà trop tard. Le prototype très performant de la voiture hybride Venault/Feekle passa de cent à cent-quatre-vingts kilomètres par heure en moins de dix secondes. Soudain, le volant se braqua vers la droite.

Le véhicule percuta la grille en fer qui sortit du sol sous la force de la poussée et se retrouva, l'instant d'après, en chute libre. Aurélie n'eût que quelques secondes pour comprendre ce qu'il se passait avant que la voiture ne s'enfonce dans le fleuve. Son crâne avait violemment frappé le volant qui n'avait actionné aucun airbag... elle s'évanouit et vécut ses derniers instants dans le prototype qui commençait à prendre l'eau.

Amin poussa la grille de la résidence étudiante et se dirigea vers les boîtes aux lettres. Il l'ouvrit machinalement et récupéra les publicités à l'intérieur avant de la refermer. Son regard fut attiré par une voiture blanche inhabituelle garée dans le parking. Quelques secondes après qu'il eut consulté sa mémoire pour s'assurer qu'il n'avait jamais vu une voiture semblable ici, un homme en sortit, et se dirigea vers lui en souriant.

« Bonjour jeune homme, je voulais vous voir, justement. Olivier, enchanté, dit l'homme en lui tendant la main. »

Amin paniqua l'espace d'un dixième de seconde avant de reprendre ses esprits et se rappeler du caractère de toute façon éphémère de sa vie. Il serra la main que lui tendit l'homme.

« Bonjour, vous êtes sûr que c'est moi que vous cherchez ? On se connaît ?

— Je travaille pour le ministère de l'Intérieur, j'ai préféré venir vous voir plutôt que d'envoyer une convocation dans la boîte aux lettres, c'est toujours plus sympathique, vous voyez.

— Si c'est en rapport avec les manifestations du mois dernier, je n'ai rien à voir avec ça, je passais par la gare parce que c'est sur mon trajet, c'est tout.

— Les manifestations ?

— Oui, je me suis fait contrôler avec plusieurs manifestants, il y a environ un mois, à Saint-Lazare.

— Oh, je ne viens pas pour ça, rassurez-vous ! Je travaille pour le département d'intelligence économique et prévention des trusts anti-concurrentiels ! »

Amin n'en revenait pas. De tous les ingénieurs, employés du marketing, directeurs commerciaux, que l'entreprise où il travaillait comptait, il avait fallu que lui soit visité pour parler de ce sujet.

« Euh... Je ne saurais pas trop quoi vous dire, moi, je suis juste ingénieur, je ne sais pas grand-chose.

— Venez avec moi, on va en parler, justement, c'est juste pour vous poser des questions, ne vous en faites pas.

— Vous voulez que je monte dans votre voiture ?

— Ici, on ne sait jamais quelles oreilles connectées peuvent se balader, voyez-vous, alors si vous n'y voyez pas d'inconvénient je préfère qu'on aille discuter tranquillement un peu plus loin. Je vous invite à prendre un verre à une terrasse que je connais.

— Montrez-moi votre matricule, d'abord.

— Bien entendu, le voici. »

Amin était déjà sûr qu'il s'agissait d'un policier ou quelque chose du genre, mais mieux valait en être sûr avant de monter dans la voiture d'un énergumène inconnu.

Il finit par accepter la proposition et Olivier le conduisit à un petit restaurant relativement isolé en périphérie de la région. En entrant dans le restaurant, il salua le barman qu'il semblait connaître.

« Bonjour Fabien, tu me mettras un Perrier s'il te plaît et la deuxième boisson, c'est pour moi aussi. Vous voulez boire quoi, jeune homme ?

— Rien, merci.

— Sûr ? Je ne vais pas vous empoisonner...

— Je préfère ne rien prendre.

— Comme vous voudrez. Allons nous asseoir.”

Amin regarda autour de lui, le restaurant était désert. Il était dix-sept heures seulement, ce qui expliquait probablement l'absence de clients. Devant lui, Olivier se servit un verre d'eau gazeuse en en proposant à Amin qui refusa de nouveau.

« Est-ce qu'on peut se tutoyer ou bien ça vous dérange ? demanda le cinquantenaire moustachu.

— Ça me dérange pas. »

Olivier tenait à détendre l'atmosphère et à ne surtout pas effrayer Amin, malgré le caractère un peu brutal de leur rencontre.

— Bien, merci. Alors dis-moi, Amin, comment ça se passe ta nouvelle mission ?

— Si tu es de la police, tu devrais le savoir, non ? dit Amin en reprenant vite ses habitudes et sa langue bien pendue.

— Haha, eh bien, disons que si je viens, justement, c'est que je ne sais pas tout. Mais toi, tu ignores ce que je sais ou ce que je ne sais pas, n'est-ce pas ?

— Hm, je pense que je peux deviner.

— Alors vas-y, étonne-moi.

— Tu sais où je vais et à quelle heure environ, à une dizaine de mètres près, grâce à la triangulation GSM. Par contre, tu ne peux pas savoir exactement où car tu n'as pas accès à mes données GPS. Tu sais que je vais souvent au domaine d'Insan Intellectus et au siège de Feekle France, mais tu ne sais pas ce que je fais là-bas. Tu sais à qui je passe mes appels téléphoniques, mais tu ne sais pas avec qui je discute sur les autres messageries à partir du moment où ça passe par Internet. Et si tu es ici, c'est que Feekle a refusé une requête d'informations sur moi, que votre département ou service leur a envoyée. Et donc, j'en conclus que c'est eux et leurs partenaires qui sont visés par cette enquête.

— Presque parfait, à une nuance près, c'est qu'on n'a rien demandé à Feekle à ton sujet. Si on l'avait fait, ils t'auraient immédiatement renvoyé.

— J'ai une question, moi aussi, dit Amin. Comment tu peux être sûr que Feekle ne me suit pas et n'est pas au courant de notre entretien, actuellement ?

— Tu veux que je t'étonne ? demanda Olivier.

— Allez-y.

— Je sais que tu n'utilises aucun des services Feekle sur tes appareils, que tu détestes utiliser n'importe quel programme dont tu n'as pas accès au code source. Donc, en résumé, on se situe actuellement tous les deux dans l'angle mort de l'œil géant.

— Bien résumé. L'œil géant ne nous voit pas, ici."

La discussion était légèrement irréaliste. Difficile de dire si c'était Amin qui avait mis l'inspecteur à l'aise ou si c'était le talent naturel d'Olivier à recruter des sources qui avait déclenché une conversation aussi directe et ouverte. Olivier aimait apporter une petite dose de sincérité à ses interlocuteurs. Livrer une petite faiblesse, même si elle était déjà évidente pour un ingénieur dans le genre d'Amin, détendait l'atmosphère et installait la confiance. Quoi qu'il en soit, les présentations étaient faites, Olivier pouvait commencer à cuisiner son plat préféré.

« Alors, dis-moi, reprit Olivier, peux-tu m'apprendre quelque chose que je ne sais pas ?

— Difficile à dire, commença Amin. Si la police suit les activités publiques de Feekle et de la fondation Logaith, vous savez déjà qu'ils multiplient les contrats et partenariats de modernisation des industries, des écoles, des hôpitaux, etc.

— Effectivement, ça, nous le savions déjà. Mais ce que j'aimerais savoir en premier lieu, c'est ton ressenti général, comment tu sens l'ambiance, là-bas ? Où est-ce que tu as l'impression d'avoir atterri ? Comment sont les gens ? »

Amin était légèrement perturbé par la question. Il s'attendait à ce qu'Olivier lui demande des noms, des numéros de téléphone, des projets en cours, des chiffres. Au lieu de tout ça, le policier lui demandait quelque chose de plus humain... son ressenti. Il avait le choix entre lui livrer l'ambiance de croisade antiétatique qui avait lieu à l'intérieur du siège et rester évasif au possible, en feignant l'ignorance. Il aurait aimé que Michaël soit là pour le conseiller, mais il était seul.

« Mon ressenti... Drôle de question. Disons que les gens sont enthousiastes. Ils aiment l'informatique, ils aiment coder... À mon niveau, je ne vois pas ce que je peux dire de plus, il faudrait demander au service commerci...

— Je sais ce que va me répondre le service commercial, si je lui demande. Je sais comment ça fonctionne, je ne suis pas idiot. Enthousiaste, tu dis ? Intéressant. Tu peux développer ? »

Un léger bip semblable à celui d'un vieux téléphone sonna dans la poche d'Olivier, qui le fit taire aussitôt. Amin n'avait toujours pas pris sa décision sur ce qu'il allait ou non livrer à Olivier, mais il commençait à prendre conscience de là où il se trouvait.

L'ambiance était paisible, le restaurant désert, quelques oiseaux picoraient des miettes de pain, le ciel était dégagé, aucun danger imminent en vue. Mais malgré les apparences, l'évidence le percuta de plein fouet. Il était en plein milieu d'un champ de bataille. Une guerre ouverte entre les anciens maîtres du monde et les nouveaux qui les avaient déclarés obsolètes et s'estimaient prêts à prendre leur place. Il voyait les deux mastodontes s'affronter et lui était au beau milieu des tirs, de cette violence impalpable qui ne laissait aucun répit aux deux camps qui s'affrontaient.

Et au milieu de tous ces événements, Amin ne se reconnaissait réellement dans aucun des deux camps. Son camp à lui, remarquait-il, était totalement impuissant et passif. Au vu de la configuration actuelle et des forces en présence, il semblait inéluctable, manifestement, de devoir se contenter de se soumettre à celui qui sortirait vainqueur. Pour l'instant.

Les adoreurs de l'État contre les adoreurs de la data. C'était ainsi qu'il aurait pu résumer ce conflit.

Le bip se faisait de plus en plus insistant dans la poche d'Olivier. Le vieil inspecteur interrompit Amin et s'excusa. Sa main glissa dans sa poche pour en extirper un téléphone tel qu'ils étaient à la mode il y a vingt ans. Le genre de modèle presque aussi vieux que lui.

« Damien, je t'ai dit que j'étais en entretien avec le jeune homme, cet après-midi, pourquoi tu m'appelles maintenant ? »

Amin observa la face d'Olivier se décomposer devant lui.

« Mon Dieu... reprit Olivier.

— Que se passe-t-il ? demanda Amin.

— Un accident de voiture. La chercheuse en algorithme Aurélie Jeannot a été retrouvée morte au fond d'un fleuve dans le sud de la France, répondit Olivier du tac au tac.

— C'est celle qui dirige le projet dans lequel je travaille...

— On n'a pas encore parlé de ton travail, j'aurais beaucoup aimé, mais je pense que je ne vais pas avoir le temps.

— C'est sans doute juste un accident ?

— Quand tu auras fait mon boulot pendant quarante-et-un ans, tu reviendras me parler de coïncidence. Je vais devoir te laisser, il faut que je parte.

— Bon courage...

— Merci. On se reverra, il faut qu'on termine cette discussion. Tu veux que je te dépose ?

— Non, c'est bon, je vais rentrer par mes propres moyens, merci.

— À la prochaine fois. Et fais attention à toi.

— Oui... »

Amin regarda Olivier se relever en vitesse et sauter dans sa voiture. Il resta un moment assis. Pourquoi Feekle aurait fait assassiner une de leurs meilleures chercheuses ? C'était absurde... Ça ne ressemblait a priori pas du tout à leurs méthodes et ils n'avaient a priori aucune raison de le faire.

Olivier était en plein débat acharné avec son supérieur hiérarchique direct : Patrick Letellier. Damien, son seul soutien dans tout le service, se tenait à l'écart et ne pouvait qu'écouter. Le jeune employé de la DSGI était le bras mécanique d'Olivier, qui maîtrisait plutôt mal les nouvelles technologies. Après le départ de David, plus de dix ans en arrière, Olivier ne s'était progressivement fait que des ennemis au sein de son propre service.

« Écoute, Olivier, lui expliquait Patrick, je veux bien croire que c'est ton domaine d'expertise, mais tu n'es pas tout seul là-dessus, une unité dédiée aux accidents suspects y planche déjà depuis un moment. Où étais-tu, toi, quand ça s'est produit ?

Ça fait presque quarante-huit heures qu'ils travaillent dessus avec la police locale et il n'y a absolument rien qui indique que cet accident soit de nature criminelle.

— Je t'en prie, Patrick, je n'ai aucune preuve, c'est vrai, mais je suis sûr qu'il y a quelque chose, laisse-moi enquêter là-dessus.

— Ton obsession pour la technologie te rend complètement parano... Ça m'attriste de te voir devenir comme ça.

— Où est passée l'époque où j'avais ta confiance lorsque j'avais des intuitions...

— Ahhh... soupira Patrick, je me fais vieux, Olivier. Ma retraite est dans moins d'un an. Je ne pourrai pas éternellement te défendre auprès de la hiérarchie. Les fausses pistes dans lesquels tu as engagé énormément de ressources t'ont mis en disgrâce, tu as déjà oublié ?

— J'ai fait des erreurs, mais cette-fois-ci je te garantis qu'il y a quelque chose derrière cet accident.

— Olivier, arrête... Nous allons coopérer avec Feeke pour retracer tout le parcours de Mme Jeannot et nous...

— Coopérer ? Vous allez coopérer avec un des premiers suspects ? Leur demander gentiment de vous montrer son bureau et son travail ? C'est du délire !

— Quoi ? Parce qu'en plus, tu penses qu'elle a été tuée par ses employeurs ?

— J'y mettrais ma main à couper !

— Olivier, ne m'oblige pas à demander ta suspension...

— Cette histoire sent mauvais !

— Mais bon sang, pourquoi ils tueraient un de leurs meilleurs chercheurs ?

— C'est ce que je veux découvrir.

— Tiens-toi loin de cette affaire, Olivier. Je te préviens, notre amitié ne pourra rien pour toi si je te vois mettre le nez là-dedans. Ton dossier c'est Bayart, reste dessus et ne touche à rien d'autre. Les coupes budgétaires sont déjà suffisamment importantes, si tu nous causes encore des problèmes de rentabilité en gaspillant des ressources, on va...

— Laisse tomber, j'ai compris.

— Olivier... »

L'inspecteur à la moustache grise tourna les talons en direction de l'ascenseur, laissant son vieil ami soupirant d'exaspération.

Chapitre 13

« C'est un fait : de plus en plus de décisions seront à l'avenir prises par des algorithmes. Mais nous devons rester maîtres de nos vies et de nos choix fondamentaux, et non les déléguer à des équations mathématiques ! »

Aurélien Jean — De l'autre côté de la machine.

Michaël ne put retenir un souffle de stupeur en entendant la nouvelle. Visiblement, quelqu'un là-haut était passé à la vitesse supérieure, les règles changeaient, et le conflit s'invitait sur un autre terrain. Amin était passé le voir peu après son entretien avec Olivier.

Bayart avait été surpris par le ton calme et posé du jeune homme qui venait pourtant de se faire tamponner par un agent du renseignement, là où un jeune de son âge aurait normalement dû être excité, effrayé, paniqué ou, du moins, présenter un caractère plus perturbé que d'habitude.

« S'il m'a tamponné, moi, c'est qu'il te suit aussi, certainement, insistait Amin.

— Je le sais parfaitement, ça fait un moment, déjà, répliqua Michaël. Mais c'est trop tard, ils ne peuvent rien faire. Ils ne sont même pas capables de m'approcher sans tout faire rater.

— Comment ça ? Demanda Amin.

— La marge de manœuvre de l'État et ses institutions se réduit au moment même où on parle, Amin. En continu. Chaque tweet, chaque post Facelook, chaque titre d'article citant une déclaration d'un de leurs bureaucrates déconnectés éloigne les institutions et les vieux dogmes du cœur des gens, jusqu'au moment où ils n'y croiront plus. C'est Fritter qui décide ce que tel élu a le droit ou n'a pas le droit de dire. C'est Facelook, c'est Feekletube. La propagande a changé de main. Et dans une démocratie, on ne fait rien sans propagande.

— C'est comme une lente passation de pouvoir...

— Évidemment, n'importe qui, qui connaît un minimum le milieu, peut saisir ce qu'il se passe. Mais je t'ai dit, c'est perdu d'avance pour l'État français, ils se sont laissés distancer. L'arrogance de quelques bureaucrates bloqués à l'âge du papier, qui se reproduisent plus vite que leurs meilleurs talents, a eu raison de leur capacité à réfléchir et à agir. Ils ne voient plus qu'avec dix coups de retard.

— Oui, j'ai constaté la même chose en travaillant dans diverses administrations... Ils sont déjà venus te voir ?

— Oui, il y a longtemps. Mais aujourd’hui ils ne peuvent pas.

— Pourquoi ?

— Parce que les nouveaux maîtres de l’information les voient, si un employé du quai d’Orsay ou n’importe quel service officiel débarque ici, tu peux être sûr que le jour suivant ma boîte ferme et qu’on retrouvera mon corps suicidé de deux balles dans la tête. Et, pour l’instant, ils veulent éviter ça... C’est comme ça que ça marche, jeune homme. Ils s’accrochent encore au peu d’utilité que je représente à leurs yeux. Mais ça ne durera pas. »

Les derniers mots de la phrase avaient été prononcés de manière sèche, presque avec amertume. Michaël n’avait pas l’air inquiet pour sa propre vie mais semblait être plus exaspéré par le comportement de ceux dont il parlait. Amin n’en revenait toujours pas et assimilait tant bien que mal les informations pour reconstruire mentalement une carte qui tenait la route. À partir de ce moment-là, il avait basculé dans une autre dimension, c’était certain.

« Et quel est l’intérêt de l’État de garder vivant Insan Intellectus, au fait ? Je ne comprends pas...

— Nous sommes un des seuls fournisseurs du continent qui fait tourner l’industrie du numérique sans avoir de liens nous rendant tributaires ou complices de ces géants... les FAFEM, la fondation Logaith, tout cet écosystème.

— Goliath, j’aime bien les appeler comme ça. C’est un peu comme un géant dont il faudrait crever l’œil.

— C’est ça, si tu veux, reprit Michaël. Ce géant a intérêt à ce que je survive en tant qu’illusion d’alternative, ce qui leur permet de s’étendre continuellement en faisant croire qu’ils jouent selon les règles, que la concurrence existe et de l’autre côté l’État croit qu’il lui reste une alternative. C’est la même chose pour Modjilla. Certains, au ministère de l’Intérieur, connaissent très bien mes casseroles mais me laissent en paix tant que je leur donne l’illusion d’indépendance. Mais ça ne durera pas, le changement de génération a déjà commencé et je suis sûr que, dans leurs bureaux, ils discutent déjà pour débarquer ici et démanteler tout mon empire. Il leur suffit d’une seule preuve balancée sur Internet pour que le RAID débarque ici. Ils commencent à se rendre compte qu’Insan Intellectus est voué à l’échec. Ce n’est plus qu’une coquille vide.

— C’est dingue...

— Désolé de ne pas t’avoir dit tout ça plus tôt. Maintenant, au moins, tu sais ce que tu risques si tu continues à venir ici. Je n’ai pas de date, mais je sais que, bientôt, je vais être écrasé entre les deux camps.

— Je ne compte pas m'enfuir. J'avoue que ça me dépasse encore un peu, cet embrouillamini, mais toi, tu en penses quoi, de tout ça ? Tu veux que ces gens prennent le dessus ? C'est pour ça que tu as arrêté de te battre ?

— Ah, non... Je ne veux ni l'un ni l'autre comme maître. Mon Seigneur n'est ni de papier ni de silicium.

— En travaillant pour Feekle, j'ai commencé à me demander... Et si, finalement, le changement était une bonne chose ? On étouffe sous le poids de l'État. Il ne veille qu'à sa propre survie. Peut-être qu'un nouveau souverain serait souhaitable pour tout le monde ? Ce serait un moindre mal ?

— C'est une illusion. Tu crois vraiment que ce tyran-là sera plus juste que celui qui l'a enfanté ? Regarde bien, Amin, il a une nouvelle texture et un visage différent, mais si tu écoutes son discours, tu verras qu'au final ce n'est qu'une succession plus ou moins violente. Et bien qu'ils n'en aient pas conscience, Logaith n'est qu'un symptôme d'un phénomène bien plus grand. Une religion qui mute sans changer de racines.

— Quelle religion ?

— Elle n'a pas de nom. Ou plutôt, elle en a trop pour qu'on puisse les lister ici... Mais ses prêtres sont ceux qui voient des vérités métaphysiques dans ce que nous considérons comme de simples outils. Maintenant qu'ils ont fabriqué une calculatrice aussi énorme, il est impossible qu'ils ne se prosternent pas devant. C'était inévitable.

— Et on est obligé de suivre ? Quelles solutions on a ?

— Ceux qui continuent d'y croire, aucune. À part faire ce qu'ils font depuis longtemps déjà, observer et se ranger du côté de celui qui aura détruit l'idole précédente.

— Et vous ? Je pensais que vous aviez une solution ?

— Il y a un imprévu dans cette histoire. Leur plus grande force est aussi leur plus grande faiblesse. Ils ont mis tous leurs œufs dans le même panier. Il suffit d'un caillou bien lancé et le géant s'effondrera.

— Dites-moi ce que c'est, je veux y participer.

— J'ai une fenêtre de quelques semaines pour crever cet œil. Si tu veux y participer, tu dois renoncer à ta vie d'avant, peut-être à ta vie tout court. Si on échoue, ils ne nous rateront pas. Si on réussit, on a peut-être une fenêtre de sortie.

— Cette vie me fatigue... Si vous avez réellement un moyen de les détruire, alors je suis prêt à vous suivre.

— Réfléchis bien, Amin. C'est un aller sans retour.

— On sort toujours du même endroit.

— Et est-ce qu'on va au même endroit ?

— Je pense que oui. Où est-ce que vous allez, vous ?

— On va tous au même endroit, finalement. Mais le jour des comptes, j'espère que ça pèsera dans ma balance.

— Comment êtes-vous sûr que vous ne le faites pas par vengeance personnelle ? Ils vous ont pris tout votre travail...

— Je n'en sais rien... Je le saurai une fois dans ma tombe, je pense. Le plus tôt sera le mieux. »

Amin s'était levé et marchait les mains dans les poches dans l'atelier du professeur.

« On commence quand ?

— J'ai déjà commencé, répondit Michaël. Et maintenant, je vais te dire pourquoi je t'ai envoyé travailler chez eux. »

Sirotant son café du matin, Samuel regardait son smartphone vibrer sur la table en verre. Ne pas décrocher tout de suite, laisser patienter, laisser le stress monter...

Le nom de James Harris s'affichait à l'écran. L'ingénieur responsable de la conception des processeurs chez AMC était effectivement en panique et avait appelé treize fois Samuel Terrier dans les dernières vingt-quatre heures, sans succès. Au départ très sceptique lorsqu'ils lui avaient annoncé la faille et présenté le code permettant de l'exploiter, James Harris avait changé de couleur en comprenant que tout le groupe AMC allait probablement couler, en plus des problèmes critiques qui seraient causés si cette faille tombait entre les mains de hackers.

« Éric, dit Samuel, viens voir qui me harcèle depuis hier.

— Laisse-moi deviner, dit Éric en finissant un pain suisse, Harris ?

— Haha, c'est ça. C'est la quatorzième fois depuis hier. Je pense que le message est passé.

— Allez, décroche, il faut passer à la suite, maintenant.

— Je te laisse parler ?

— Non, mets le haut-parleur, fais comme si j'étais pas là.

— Okay. »

Samuel décrocha après avoir rapidement connecté le smartphone à un haut-parleur Bluetooth. Éric s'était assis à côté de lui, sur le canapé, un sourire en coin et attentif à

la conversation. L'interlocuteur s'exprimait en anglais avec un accent californien et n'était pas habitué à traiter avec des Français. Samuel lui répondait avec un maximum de sérieux possible, son accent français l'aidant à feindre la surprise et l'urgence.

« ...j'entend bien, j'entend bien, monsieur Harris, mais, voyez-vous, nous ne pouvons pas retarder davantage le lancement de la production. Il s'agit de la sécurité de nos clients.

— Nous avons compris, mais le délai est trop court pour que nous puissions terminer la conception d'un processeur non vulnérable à cette faille et commencer à produire nous aussi...

— Cela fait déjà six semaines, monsieur Harris. Les règles de l'art voudraient que l'on alerte publiquement sur cette faille après un mois, nous avons déjà deux semaines de retard.

— Six semaines, c'est beaucoup trop court pour une faille de ce genre. Nous devons produire une nouvelle génération de processeurs compatible avec l'ancien jeu d'instructions tout en comblant la faille, c'est impossible à faire en si peu de temps.

— Eh bien, mes équipes l'ont fait en deux semaines, monsieur Harris. Notre prochaine architecture est déjà bouclée et la production commence bientôt. Si vous ne pouvez pas suivre le rythme, vous devriez peut-être faire autre chose que des processeurs...

— Vous ne pouvez pas dire ça, monsieur Terrier, je ne vous permets pas !

— À vous de nous prouver le contraire, monsieur Harris ! renchérit Samuel avec une pointe de sarcasme.

— Si vous vouliez réellement faire les choses dans les règles de l'art, nous aurions dû collaborer pour combler ensemble cette faille qui concerne votre entreprise et la mienne ! Vous avez fait cavalier seul et avez commencé vos travaux bien avant de nous mettre au courant !

— Une telle faille implique une révision complète de nos produits, monsieur Harris, vous le savez bien. Avec tout le respect que j'ai pour vous et vos ingénieurs, nous sommes concurrents, donc travailler ensemble sur un tel projet signifie de renoncer à nos secrets de fabrication.

— C'est la sécurité de vos clients ou vos secrets de fabrication qui vous importe le plus ?

— Quoi qu'il en soit, ce n'est plus à nous d'en discuter, monsieur Harris. Ma direction et votre direction prendront note de nos commentaires et verront ensemble ce qui peut être fait. J'espère du fond du cœur une collaboration prochaine entre nos équipes !

— Je l'espère également, monsieur Terrier. Je vous laisse, j'ai une réunion avec ma direction justement. Bonne journée à vous.

— À vous également. »

Après que Samuel eut raccroché, Éric ne put s'empêcher de laisser échapper un fou rire de quelques secondes. Samuel le regardait en souriant. Il aimait beaucoup travailler avec Éric. Outre le fait qu'ils soient tous les deux Français d'origine, leur permettant une intimité linguistique qu'il était difficile de partager avec les anglophones de la Silicon Valley, ils partageaient les mêmes vues sur bon nombre de sujets. Et, au final, la même foi en l'avenir.

« Bien joué, Sam, dit Éric en assénant une tape dans le dos de son jeune compagnon. Maintenant, il n'y a plus qu'à laisser mijoter. Le boss va leur parler du rachat dans les jours à venir, je pense.

— On est quand même sacrément plus rapide qu'eux, je me doutais que ça leur prendrait plus de temps qu'à nous, mais quand même, en six semaines, ils sont encore au point mort !

— La sélection naturelle, mon cher Sam. AMC est solide, nous sommes *antifragiles*. Un choc pareil détruit même les plus solides, il faut savoir se réinventer en permanence.

Amin terminait un module écrit en C dont le rôle était de présenter une API pleinement fonctionnelle d'un feu de circulation au futur projet d'IA. Charles avait écrit une bonne partie du code et lui avait demandé de nettoyer certaines parties. Il était midi trente-quatre et Amin n'était pas sorti manger. D'ordinaire, il prenait sa pause aux alentours de quatorze heures. Il était donc seul dans l'open space, à pianoter sur son clavier.

Éric entra à l'improviste, les mains dans les poches, le pas lent, l'air de se promener. La vue du jeune ingénieur seul à son bureau l'intrigua. Il s'approcha de lui, Amin retira le casque qu'il avait sur la tête.

« Bonjour, monsieur Alexandre ! dit Amin en prenant l'air le plus neutre et naturel possible.

— Bonjour, jeune homme, tu peux m'appeler Éric et me tutoyer, tu sais, comme toute personne qui travaille dans cette salle. Pas de distance entre nous.

— Okay, si tu préfères, j'ai pris l'habitude de vouvoyer les gens, donc...

— Tu ne vas pas manger ?

— Plus tard, j'aime bien prendre ma pause seul, de temps en temps.

— Hm, un solitaire, hein ?

— Souvent, oui.

— J’aime être seul aussi de temps en temps, ça me permet de m’entendre penser...

— Je suis d’accord, répondit Amin.

— Je vois les autres assez souvent lors des soirées, mais toi, je ne te connais pas vraiment, pourquoi tu ne viens pas ?

— J’évite tous les endroits où il y a de l’alcool et, en général, après le boulot, les gens aiment bien boire.

— Hm, comme je te comprends. Tu sais, je ne bois pas une goutte d’alcool non plus. Pourtant, me mêler à la foule me permet d’apprendre à connaître les gens, à mieux les sentir. C’est pour des raisons religieuses que tu ne bois pas ?

— Oui, même si, en plus de ma religion, j’ai un dégoût personnel pour ce genre de boisson. Difficile de dire lequel a engendré l’autre, mais je ne fréquente pas les bars en tout cas.

— D’accord. Dis-moi, est-ce que la compagnie d’un autre solitaire te dérangerait le temps de quelques minutes ? »

Amin mit quelques secondes à comprendre qu’il s’agissait d’une invitation à aller se promener. L’occasion était trop belle à saisir, il avait envie d’expérimenter de lui-même la compagnie de celui qui était l’ennemi déclaré du professeur. Éric, évidemment, ignorait ses liens avec Michaël.

« Ça me ferait plaisir, j’ai plein de questions à te poser, justement ! » dit Amin.

Ils prirent l’ascenseur jusqu’au onzième étage, qui disposait d’une terrasse verdoyante. Des bancs disposés le long de l’allée en marbre étaient occupés par des employés de la firme en pause déjeuner.

Amin marchait aux côtés d’Éric le long d’une allée d’arbustes dont il ignorait l’espèce, mais qui étaient parfaitement taillés et agréables à regarder. Le cadre était relaxant.

« Tu voulais me poser des questions à quel sujet ? demanda Éric.

— Difficile de savoir par quoi commencer, dit Amin. Je découvre une philosophie et une manière de travailler différentes de celle que j’avais. J’ai l’habitude de fournir du code au client, pas juste des exécutables. Par exemple, tout le code qu’on produit, il est intégré dans des IA qui n’ont pas vocation à être fournies en modulaire au client ?

— À quoi est-ce que ça lui servirait, dis-moi, de disposer lui-même de tout ce code ? Tu penses que toutes les entreprises ont vocation à organiser l’information avec la même dextérité que nous ? demanda Éric.

— C’est vrai, répondit Amin. Je pense que des relations de dépendance sont inévitables à partir du moment où l’on veut vivre en société, mais comment vous

définissez vos limites ? À partir de quel moment un client ultra-dépendant de nos technologies devient un vassal, par exemple ?

— C'est intéressant comme questions, ça. Dis-moi, toi, dans ta vie de tous les jours, comment tu définis tes limites ?

— Je considère que certaines questions ne peuvent être radicalement tranchées que si l'on se réfère à un dogme. Alors c'est à partir de ce dogme que je définis mes limites.

— Tu crois en Dieu, Amin ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— La vraie question est : pourquoi pas ?

— Personnellement, je préfère établir mes propres dogmes moi-même, et les changer en fonction de mes besoins. Je suis mon propre Dieu, si tu veux.

— On s'éloigne du sujet, recadra Amin. Ce que j'aimerais comprendre, c'est que si nos clients, qui sont parfois des institutions régaliennes, nous confient le contrôle de leurs données, et que nous leur livrons nous-mêmes les conclusions, est-ce que nous ne nous mettons pas à penser à leur place ?

— C'est une bonne question, mais tu sais, Amin, elle a été tranchée avant même notre naissance. Ceux qui ont fondé les grands principes qui régissent aujourd'hui la vie collective ont toujours donné une place centrale à l'expertise et à la décision scientifiquement éclairée, que nous ne faisons que prolonger aujourd'hui.

— Mais à partir de quel stade cette expertise devient un dogme indiscutable ? Est-ce qu'il n'y a pas un risque de conflit d'intérêt si les seuls représentants de l'expertise scientifique atteignent une taille critique ?

— Eh bien, reprit Éric, c'est à chacune de ces institutions de s'assurer de garder à l'esprit le bien commun, une ouverture interne à la contradiction.

— Feekle a-t-elle vocation à devenir une de ces institutions ? demanda Amin.

— Le peuple le dira !

— Je ne suis pas forcément d'accord avec cette vision...

— C'est pour ça que je souhaite te garder parmi nous, jeune homme. D'ailleurs, tu n'as pas donné ta réponse. Tu veux passer en interne chez Feekle ou rester prestataire ?

— J'y réfléchis encore.

— J'apprécierais beaucoup avoir ton opinion sur certains projets auxquels je ne peux malheureusement pas te donner accès si tu restes externe...

— Techniquement, vous êtes externe aussi, non ?

— C'est plus compliqué, dit Éric en souriant. La fondation Logaith est devenue comme une grande famille.

— Je vais voir... Ça dépend qui prend la tête du projet Kybernesis après le décès de madame Jeannot.

— Ah... Oui, j'ai appris son accident le lendemain. Triste nouvelle, c'était une de nos meilleures chercheuses en algorithmie. Une vision très pertinente de la complexité, et une capacité à remettre les choses en question, un peu comme toi.

— Vous la connaissiez ?

— Pas personnellement. J'ai pu discuter quelques fois avec elle mais, tu sais, je ne peux pas connaître tout le monde, ici.

— Vous savez qui va la remplacer ?

— Pour l'instant, non. Mais ça sera décidé rapidement, vous serez vite mis au courant.

— D'accord.

— Bon, je dois te laisser, Amin. Cet échange était très intéressant. J'espère qu'on aura l'occasion de rediscuter. À la prochaine !

— À plus ! »

Éric avait en même temps les yeux rivés sur son smartphone et quelqu'un ou quelque chose l'appelait, visiblement. Le CEO quitta la terrasse et laissa Amin observer la ville du haut du bâtiment.

« Il est très bon, le Ludo, s'exclama David.

— Un virtuose. Il a fait passer ça comme une lettre à la poste.

— Franchement, vu les retards et les blocages de courrier en ce moment, je dirais plutôt comme un mail chez Feekle, excuse-moi pour la mauvaise blague... le corrigea David.

— Blague excusée, répondit Michaël. En tout cas, maintenant que la production est lancée, il n'y a plus qu'à attendre que la magie de la sous-traitance fasse son travail.

— Notre invité spécial attend, rappela Hakim.

— Allons-y », répondit Michaël.

Les trois hommes se dirigèrent vers la salle de réception. Debout, en train de discuter, les attendaient trois hommes, dont l'un avait teint ses cils et sourcils au crayon noir.

Son épaisse barbe noire parfaitement entretenue contrastait avec son teint blanc comme neige.

David croisa immédiatement son regard lorsqu'ils pénétrèrent la salle. Il avait déjà vu ce visage. Celui-ci le fixa quelques secondes. L'invité spécial lui sourit. Ce sourire sincère et amical envahit immédiatement le cœur de David, qui ne pouvait plus quitter ce regard.

« Non, non et non ! s'emportait le responsable de région EDF, si c'est encore pour nous pondre une série de recommandations dépassées depuis deux ans et nous rappeler le droit des consommateurs ce n'est pas la peine !

— Mais Quentin, s'exclamait la voix à l'autre bout du téléphone, moi, je n'y peux rien, je ne peux ni accepter ni refuser, je te préviens juste qu'ils vont passer...

— Je ne veux pas les voir ! Préviens l'accueil, dis-leur qu'ils me déclarent absent ou qu'ils trouvent une excuse, je ne veux pas les voir c'est compris ?

— D'accord.

— Bonne soirée. »

Quentin raccrocha en poussant un soupir d'agacement et jeta son smartphone sur le large bureau en chêne. Le projet Linky n'en finissait plus de soulever des controverses, il n'avait pas pris la décision de généraliser la nouvelle génération de compteurs dopés à la data, n'étant qu'un responsable local d'EDF, mais il approuvait totalement la décision de ses supérieurs et était exaspéré des critiques émanant de personnes qui souvent n'avaient lu que deux ou trois articles et avaient trouvé une raison supplémentaire de protester. Les Français aimaient protester, de toute façon, pour un oui pour un non, se disait-il. C'était un sport national. On frappa à la porte, il se leva en vitesse pour accueillir le nouvel arrivant.

« Bonjour, bonjour ! s'exclama-t-il en tendant une main amicale à Samuel Terrier. Le jeune brun aux lunettes rondes avait une fière allure et dégageait un parfum alliant nouveauté et professionnalisme. Quentin Dutronc était heureux de pouvoir discuter avec des gens comme lui.

— Bonjour, monsieur Dutronc, j'espère qu'on ne vous dérange pas ?

— Pas du tout, mais pas du tout, monsieur Terrier ! dit Quentin en faisant entrer l'ingénieur dans son bureau.

— Alors, les négociations n'ont pas été trop difficiles ? demanda Samuel souriant, tout en déballant son Chromebook et en l'installant sur la table à laquelle il avait été invité à s'asseoir. Le bureau de Quentin avait un style ancien et cher, tout était en bois précieux ou presque, la bibliothèque étant un objet d'art à elle seule.

— Oh, vous savez, je n'ai pas vraiment eu mon mot à dire dans la rédaction de l'appel d'offre, commença le responsable. Je suis juste soulagé que ce soit votre entreprise qui ait été retenue pour ça.

— Nous sommes également très heureux de cette collaboration, renchérit Samuel !

— Alors, par quoi est-ce qu'on commence ?

— Eh bien, écoutez, je vais d'abord faire un petit débrief avec vous, vous présenter un peu le cœur du projet dans les grandes lignes. La suite se passera essentiellement avec vos équipes techniques pour la création des API, et tout le reste. Alors j'ai amené une petite présentation.

— Je suis prêt.

— Tout d'abord, je vous remercie une nouvelle fois au nom de Feekle pour avoir choisi nos solutions. Ce qui vous a été vendu, c'est donc un système reposant sur la Big Data et l'intelligence artificielle pour traiter toutes les métriques que vos nouveaux compteurs vont remonter. Alors l'idée, maintenant, et la véritable plus-value de notre suite logicielle, c'est qu'elle va permettre une gestion de l'énergie au niveau européen. Avec les anciens systèmes de traitement, vous les avez connus, l'information remontait très mal, en cas de panne c'est une catastrophe pour redémarrer. Personne ne sait gérer ça. Vous vous rappelez du fiasco de 2006, j'imagine ? Heureusement, les progrès de la science nous amènent à pouvoir répondre aux besoins de notre temps et surmonter ces problématiques avec des technologies performantes.

— Tout à fait, acquiesça Quentin.

— Le bloc que vous voyez à droite, ce sont vos fermes de données. Actuellement, elles sont hébergées au sous-sol, mais, rassurez-vous, il est prévu dans le contrat de prestation que tout soit transporté dans le cloud d'ici quelques mois ! Je vous montre le concept. En collaboration, avec nos ingénieurs, votre équipe technique va créer une API, c'est-à-dire un système d'interfaçage logiciel, qui va permettre d'interroger et d'envoyer des instructions aux compteurs pour ajuster la consommation et la répartition de la production d'énergie en temps réel. Ici, c'est le schéma qui liste les technologies utilisées, vous profitez donc de la mise en réseau avec notre orchestrateur mondial Kybernesis, et pour l'infrastructure, A2VS. Vous nous envoyez les métriques, on s'occupe du reste, c'est aussi simple que ça. Ici, à droite sur le diagramme, ce sont les chiffres issus des tests réalisés sur la région voisine, le trimestre dernier.

— Magnifique, dit Quentin en observant le diagramme qui s'affichait à l'écran. J'ai une question, dites-moi, comment vous arrivez à des résultats aussi efficaces avec votre IA ? On a des informaticiens qui sont censés gérer ça, mais je vous avoue être impressionné par la précision, disons, *just-in-time* de vos calculs. J'avais discuté avec Raymond qui s'occupait de la région voisine, il m'a parlé de ses résultats, c'est impressionnant !

— C'est un des bénéfices de l'IA, monsieur. En réalité, ce n'est que du calcul. Mais pour qu'il soit pertinent, il faut mettre en corrélation le plus grand nombre de données possible. Ce qui fait notre force au sein de la fondation Logaith avec le projet Kybernesis, c'est justement qu'on dispose de métriques précises et abondantes, qui nous permettent d'avoir la vue la plus globale possible et la plus pertinente des besoins de chacun. En réalité, nous ne sommes que les exécutants. Ce sont les mathématiques et les data qui font le travail.

— Fabuleux ! Vous savez, je suis fasciné par ce que vous faites. Je pousse mon fils à faire des études dans tout ce qui est Big Data, intelligence artificielle, parce que... quelque part vous êtes notre cerveau commun, affirma Quentin. Le centre nerveux de l'humanité !

— Si on veut, répondit Samuel.

— Mais oui, c'est ça, vous synthétisez l'essentiel de l'information produite par l'humanité pour en sortir, grâce aux mathématiques, le meilleur. C'est cette intelligence collective mise entre vos mains qui permet tout ça !

— Ah, si nos détracteurs pensaient comme vous, monsieur Dutronc, l'humanité progresserait bien plus vite !

— Si seulement », répondit Quentin.

Olivier faisait les cent pas dans son bureau. Silencieux depuis quelques minutes, Damien, assis au bureau de l'inspecteur, jetait une des balles anti-stress présentes sur le bureau en l'air et la rattrapait. Puis la relançait. Puis la rattrapait. Puis la relançait.

« On devrait peut-être retourner voir l'ingénieur rebeu là, peut-être que lui aura quelque chose à nous dire... suggéra Damien.

— ...hm...

— Ou alors, on va directement chez Bayart avec une unité d'intervention et on...

— Personne ne nous validera cette unité d'intervention. Ils vont récupérer l'info et décider dans deux ans ce qui doit être fait. Inutile.

— On fait quoi, alors ? Toutes les infos sur l'affaire passent par nous, donc si quelqu'un doit faire quelque chose, c'est nous. »

Olivier s'arrêta de marcher pour regarder à travers la fenêtre fermée qui donnait sur une rue parisienne.

« Ou alors, dit-il, on arrête tout.

— Comment ça, on arrête tout ? demanda Damien.

— On ne fait rien. Comme tu dis, on est la seule unité de surveillance sur cette affaire depuis que Didier est suspendu. Alors, à partir de maintenant, on ne fait plus rien. On se met sur le côté et on observe.

— Ne rien faire est donc la meilleure chose à faire ? demanda Damien qui avait arrêté de jouer avec la balle.

— Oui, confirma Olivier. On est hors-jeu à partir de maintenant. Je suis sûr que Michaël prépare quelque chose. Nous, on est coincés dans un labyrinthe bureaucratique. Alors on bloque l'info et on regarde en espérant qu'il se bouge le train.

— Tu sais qu'après le départ de Patrick, l'année prochaine, ils vont sûrement le coffrer.

— Oui. Ce qui nous laisse au moins quelques mois avant qu'ils prennent une décision concrète. C'est la fenêtre qu'il lui reste pour agir.

— Et ensuite, on le coffre.

— Oui.

— Ça me va. C'est pas très loyal envers la mère patrie, mais je vois pas non plus ce qu'on pourrait faire de mieux.

— La mère patrie n'aura bientôt plus d'yeux pour voir, quoi qu'on fasse. Autant laisser une chance à ceux qui peuvent encore renverser le plateau de jeu, on ramassera les pions ensuite.

— Et le jeune, qu'est-ce qu'on en fait ?

— On l'efface, pour l'instant. Assure-toi que son nom n'apparaisse nulle part dans nos rapports. Si quelqu'un dans l'agence décide de le perquisitionner, Michaël perd une pièce importante de son jeu.

— Je fais ça tout de suite.

— Efface tout. Qu'il ne reste aucune trace de lui. Les prochains relevés téléphoniques que tu recevras, tu supprimes aussi. On ne renouvelle pas la demande d'écoute. De toute façon, il n'utilise le téléphone que pour parler à sa mère, donc ça ne sert à rien. Qu'il disparaisse des dossiers.

— Okay. Et ensuite ?

— Ensuite, tu t'assieds dans les gradins et tu prends tes popcorns. »

Ludovic regardait à travers la vitre les unités de production s'activer. Le responsable de l'usine, en voyant le montant posé sur la table par son employeur, n'avait pas posé davantage de questions quant à la finalité du produit commandé. La Chine regorgeait d'usines de ce genre, elles vous fabriquaient plusieurs millions d'exemplaires de n'importe quoi pourvu qu'il y ait un marché à la clé. Le rayonnement de l'empire du Milieu devait beaucoup à ses capacités à inonder le marché de babioles plus ou moins utiles, plus ou moins durables. Les entrepreneurs en quête du bon filon s'y bouscuaient régulièrement. Ludovic n'avait pas été surpris de voir son patron envoyer autant de liquidités aussi rapidement. Ils devaient prochainement sortir un nouveau TPU, un de ces processeurs dédiés à l'intelligence artificielle, dont le rôle était d'appuyer une suite logicielle open source visant à concurrencer les mastodontes propriétaires du secteur. Mais il avait été surpris en voyant, au final, à quoi ces fonds étaient destinés.

Un autre employé de confiance de Michaël était venu le voir pour lui donner des instructions et des plans tout à fait différents de ce qui était prévu à l'origine.

« Je ne comprends pas, lui avait-il dit. On annule la sortie du TPU ?

— Oui. Mais n'en parle à personne. Une fois la production lancée tu contacteras les trois sociétés que je t'ai mentionnées. Je me suis occupé du contrat avec eux, ils équipent les ports SATA et NVMe de cartes mères en troisième niveau de sous-traitance pour un concurrent.

— Hm... Alors on arrête tout ? Le professeur a prévu quelque chose, pour nous ? Ou bien on fait comme si on ne savait rien ?

— Ceux qui ne savent rien pourront faire comme s'ils ne savaient rien. Toi, tu sais. Une fois le travail terminé, tu rentres à Paris et tu continues à travailler comme si de rien n'était. Quand le moment viendra, Hakim t'enverra une voiture qui passera te chercher toi et ta famille. Ça sera en semaine, donc n'envoie pas tes enfants à l'école, ce jour-là.

— Il a déjà prévu une porte de sortie ?

— Oui. Je reçois les instructions d'Hakim, il ne m'en a pas dit plus.

— D'accord. Et toi, ta boutique, tu la laisses tomber ?

— Je vais la revendre. On récupère une partie du matériel et ensuite on arrête tout.

— Je ne pensais pas que ça arriverait si vite... Prends soin de toi.

— Prends soin de toi aussi, frère, salam alaykoum.

— Wa alaykoum salam. »

Ludovic quittait la Chine dans deux semaines. Il se demandait s'il était réellement prêt à réellement tourner une page de sa vie, à partir dans un endroit inconnu... Peu

importait, de toute façon. Il avait été prévenu il y a de cela dix ans lors de son embauche, il avait signé un contrat qui n'était pas dans les clauses de son CDI mais qui comptait pour lui bien plus que son salaire et sa maison. N'ayant pas de réponse précise ni une vision d'ensemble du plan de son patron, il plaça sa confiance en son Seigneur en l'invoquant, pour qu'il inspire les bonnes décisions au professeur.

Chapitre 14

« Facebook a tenté de rejeter sa responsabilité en matière de fake news en se définissant comme une plateforme et non une société de médias ». Bien abrité derrière la liberté d'expression et un simple terme, Facebook a ainsi innocemment assassiné la vérité, à une échelle sans précédent. »

Scott Galloway — Le règne des quatre

Amin se rendait pour la dernière fois au domaine du professeur Bayart. Michaël l'avait prévenu que ce serait leur dernier rendez-vous en face à face avant longtemps. Peu importait que ce soit dangereux, peu importait qu'un barbouze soit dépêché pour l'éliminer, il estimait avoir trouvé la meilleure action à accomplir, celle qui avait pour lui le plus de sens, dans un monde qui en était presque totalement dépourvu. Deux autres hommes étaient dans l'atelier avec lui. Hakim, qui avait comme d'habitude veillé à le dépouiller avant d'entrer, et David qui, lui, avait visiblement le privilège de pouvoir tenir ce qui semblait être un smartphone de marque inconnue dans sa main. Amin rencontrait David pour la première fois. Le moment n'était pas idéal pour un moment de bavardage en toute détente mais l'ancien agent des renseignements aurait bien aimé connaître le jeune homme plus en détail pour comprendre la raison qui avait poussé Michaël à l'intégrer à la famille. Le professeur ne choisissait jamais ses hommes au hasard.

« Voyez la sous-traitance comme un arbre, dit-il en dessinant plusieurs points reliés par des tirets sur un tableau à feutre. Dans la production d'un de ces serveurs, en particulier pour les baies de stockage, il y a cent-vingt-quatre acteurs différents, en partant de la mine qui extrait les métaux, l'usine de production des plastiques, jusqu'à l'assembleur final. Nous, on intervient ici, dit-il en entourant un point en rouge avec son feutre.

— Il fait quoi ce sous-traitant ? demanda David.

— Il sous-traite pour un autre sous-traitant l'assemblage qui sert à produire les ports SATA et NVMe des cartes mères.

— Tu es sûr que c'est indétectable ?

— Écoute, l'armée américaine a mis trois ans pour se rendre compte qu'il y avait des pièces chinoises dans leurs F-35. Là, quasiment toutes les pièces sont chinoises et, dans un serveur, tout est électronique. Il y a très peu de chances qu'ils arrivent à démêler ça avant qu'on ait fini.

— Espérons...

— Si j'ai bien compris, dit Amin, cette pièce que tu as fait produire, est censée à la fois prendre le contrôle du port SATA, effacer les données et ensuite on produit une surchauffe de la carte mère ?

— C'est bien ça, acquiesça Michaël.

— Pourquoi on ne se contente pas juste d'effacer les disques ?

— Parce que la surtension permettra de faire croire à un problème électrique. On gagnera du temps en brouillant les pistes. Ça les forcera à évacuer les datacenters pour maintenir un minimum de personnel sur place, ce qui diminue les chances que quelqu'un comprenne ce qu'il se passe.

— Extrêmement risqué, dit David, mais génial.

— Comment tu comptes enclencher ça ? Demanda Amin.

— C'est toi qui vas enclencher ça. Vous savez tous ce qu'est un onduleur ? demanda Michaël en s'adressant à ses trois compagnons.

— Moi, plus ou moins... dit David. Hakim acquiesça.

— Dans un datacenter, les serveurs ne sont pas directement branchés au courant arrivant d'EDF, car en cas de coupure ça veut dire que tout s'arrête d'un coup. Les onduleurs c'est un genre de batterie, si tu veux, qui prend son énergie du fournisseur et la redistribue au serveur de façon à avoir un courant propre et *safe* pour la machine, et qui leur permet de fonctionner un moment de manière autonome en cas de coupure de courant.

— Tu vas forcer TOUS les onduleurs à provoquer des surtensions ? dit Amin, interloqué, qui commençait à comprendre.

— C'est ça.

— Et... Comment ? Enfin, je veux dire, il y a des millions d'onduleurs à infecter et les datacenters ont un niveau de sécurité suffisant pour que personne n'y rentre comme dans un moulin. Et si on doit les faire un par un, on en a pour des années...

— Je ne t'ai pas encore parlé de ma fronde...

— C'est-à-dire ?

— Vu comme ça, effectivement, ça paraît impossible, et ça le serait si je n'avais pas entre les mains quelque chose qu'Éric m'a volé.

— Il t'a volé quelque chose que tu as toujours ?

— Oui, ce qu'il y a de fascinant avec le savoir, c'est qu'après l'avoir donné, il reste toujours dans les mains du donateur. Si j'en fais usage, je dessine très certainement une cible de plus sur ma tête, mais ça fait un moment que mon cas est fichu, alors...

Ce dont je dispose, c'est d'une faille logicielle qui permet de pénétrer des systèmes à partir du moment où on peut accéder à un seul port de la machine, même filtré. Une faille qui concerne tous les processeurs basés sur l'architecture X87. »

Michaël lui expliqua brièvement l'histoire, la faille lors de la conception, la fermeture de son ancienne entreprise, le vol des plans du processeur et leur revente. Amin peinait à y croire. Contrairement à Hakim et David qui n'avaient pas saisi l'ampleur de cette faille, Amin comprenait parfaitement les catastrophes que pourraient causer une telle faille si elle était rendue publique.

— Je pensais Éric plus intelligent, dit enfin Amin après avoir encaissé la nouvelle. J'ai du mal à croire qu'il t'a laissé dans la nature avec cette faille et que, dans sa hiérarchie, personne n'ait rien dit.

— Éric voulait régler une affaire personnelle en venant me prendre ce code. C'est sa plus grande erreur. Il a pu justifier à sa hiérarchie qu'il aurait été trop suspect de m'éliminer directement, mais en réalité, il aurait pu trouver un moyen de me faire taire. Ce qu'il voulait, c'était me voir sombrer dans le désespoir et voir s'écrouler tout ce que j'ai construit. Il déteste ce que je représente.

— Et ... Il a réussi ?

— Ce que j'ai construit ne m'intéresse plus. Maintenant, ce qui compte c'est ce que je vais détruire, affirma Michaël en fermant son feutre.

— Ne jamais acculer un homme au désespoir. Éric a fait une erreur monumentale.

— Je ne suis pas désespéré, bien au contraire. Et je lui suis extrêmement reconnaissant. Il m'a ouvert les yeux sur la seule chose à faire pour donner une chance à l'humanité de se libérer de ses chaînes pendant que le geôlier géant sera étourdi.

— Revenons à l'onduleur, dit David. Comment tu comptes tous les infecter ?

— Il se trouve que toutes les entreprises de la fondation Logaith utilisent des onduleurs *Eaton*. Ces onduleurs ne sont pas de simples batteries, ils sont tous reliés en réseau à des serveurs de contrôle qui ont la possibilité d'envoyer des mises à jour de leur micrologiciel. J'ai trouvé les modèles qu'ils utilisent, et leur micrologiciel est rudimentaire. Il y a une petite faille qui permet de provoquer des surtensions mais elle est en théorie impossible à actionner puisque seul *Eaton* peut pousser des mises à jour sur ces onduleurs. Et pas directement, il est obligé d'envoyer le micrologiciel, à ses clients pour qu'eux même le déploient à partir des serveurs de contrôle.

— J'attends la suite avec impatience, dit Amin.

— Tu ne vas pas être déçu, dit Michaël. J'ai développé et testé avec succès un micrologiciel qui remplacera la prochaine mise à jour des onduleurs d'Eaton. Mon programme à moi provoque d'abord une très légère surtension détectée par le port

des disques que nous aurons infectés, qui se réveillent et commencent le travail. Au bout de trois minutes, quand la corruption du stockage est quasiment terminée, la surtension passe à quatre-cent-cinquante volts et bousille les alimentations et une bonne partie des cartes mères.

— Comment...

— Oui, Amin, j'y viens. Comment déployer ce micrologiciel ? Eh bien j'ai cherché un accès, longtemps, pour accéder au réseau interne d'Eeton, je n'ai pas réussi à entrer. Tout est hermétique et très bien fermé de l'intérieur. À moins de se rendre sur place, il n'y a pas moyen de pénétrer leurs serveurs. Sauf qu'ABM dispose d'une ligne en fibre optique directement reliée à leur datacenter. Et tu bosses, actuellement chez Feekle France, qui sont eux-mêmes reliés au réseau d'ABM par leur siège américain. Tout l'intérieur de leurs infrastructures tourne sur des processeurs X87, seuls les frontaux ouverts sur Internet sont sécurisés. Donc si on a un point d'entrée interne, à l'aide de la faille, on peut infiltrer leurs réseaux, remonter jusqu'à Eeton, infecter leur dépôt GIT et poser notre mise à jour à la place de la leur.

— Complètement ouf... s'exclama Amin.

— Je ne vais pas te mentir, tu risques gros sur ce coup, Amin. Il est encore temps de faire demi-tour, si tu le souhaites...

— Non, je prends. »

Michaël sourit. David lui jeta un regard légèrement inquiet. Le professeur avait compris en un regard. S'ils embarquaient Amin dans cette histoire, il fallait qu'ils le prennent avec eux ensuite, si l'opération réussissait. Car même si la mise hors service de tous les datacenters des géants du numérique ralentirait considérablement les enquêtes, elles remonteraient à un moment ou un autre jusqu'à Amin. Si l'opération échouait, ils tombaient tous. Si elle réussissait en, revanche, le blackout leur laisserait le temps de disparaître.

Maxime était à l'arrêt au volant du camion, extrêmement nerveux, jetant des regards successifs dans le rétroviseur pour s'assurer qu'aucune autre lumière que celle des lampadaires n'était derrière lui. Le jeune homme de 21 ans était stationné devant l'entrepôt de son père pendant que ses acolytes chargeaient le maximum de machines possibles dans les véhicules.

La nuit était noire et des hommes cagoulés pillaient un hangar abritant le matériel d'une forge industrielle. L'opération avait tout l'air d'un braquage... Sauf que le commanditaire de l'opération n'était autre que le propriétaire de la forge, son père. Un décret préfectoral avait ordonné l'arrêt des activités de la forge. La saisie des comptes bancaires de son père l'avait poussé à devoir cesser ses activités. Une histoire

de fraude fiscale qui avait mal tourné. Le père de Maxime, Xavier Ruchard, méprisait au plus haut point ces bureaucrates qui mettaient une énergie sans pareille à écraser d'impôts les entrepreneurs du pays et se contentaient de chatouiller le nez des géants américains et chinois qui asphyxiaient le commerce local.

Au départ totalement hermétique aux propositions que lui avait faites un homme, que son fils aimait appeler « *l'invité spécial* », il avait finalement accepté. Puisque ses activités devaient cesser, autant que ses machines servent à une cause utile.

« C'est bon, vous avez chargé les bureaux du deuxième entrepôt aussi ? J'en ai besoin, il y a des documents utiles dedans, demanda Xavier.

— Ouais, c'est bon, on a tout, lui répondit un homme de l'âge de Maxime qui faisait partie des hommes de l'invité spécial.

— Ça va pas, trop fatigué ? » demanda Maxime à l'homme qui venait près de lui essoufflé et transpirant.

L'homme en question, Hassan, était une armoire à glace qui pouvait à lui seul porter des machines que trois de ses compagnons peinaient à transporter. Il s'appuya un instant sur la portière du camion au volant duquel se trouvait Maxime.

« Ça va, t'inquiète, lui répondit Hassan en profitant du repos offert par la porte.

— Dis, ça fait combien de temps que tu travailles avec lui ?

— Sheikh Ismaïl ? répondit Hassan. C'est mon père.

— D'accord, je savais pas... Tu sais où on va, après ?

— Je sais comment c'est, mais pas comment on y va... Ils ne sont que trois à le savoir. Ne nous perds pas sur la route.

— Il me fait flipper, un peu... Je l'appelle *l'invité spécial*...

— Qui, mon père ? Pourquoi tu l'appelles comme ça, haha ?

— Deux semaines après qu'il soit passé, je savais toujours pas qui c'était, quand il l'a invité j'ai à peine pu voir son dos avant qu'il parte de la maison.

— Non mais franchement, n'aies pas peur, c'est une crème, le rassura Hassan.

— Quand je le regarde, j'ai l'impression qu'il lit dans mes pensées.

— Ahahaha, mais non, exagère pas, c'est le *khôl* qui t'impressionne ?

— Ouais, il teint ses yeux en noir, c'est perturbant, je t'avoue...

— C'est pas la seule chose qu'il teint si tu veux savoir. C'est une manière de préserver son identité.

— Toi aussi, tu es teint ? »

Leur conversation fut interrompue. Quelqu'un frappa à l'arrière du camion.

« Y a quelqu'un qui arrive, là. Maxime, tu le connais ? » demanda l'homme.

Maxime tourna la tête. Effectivement, une camionnette entrait dans la zone industrielle. Les feux de route éblouissaient les deux hommes. Le véhicule, un Venault Trafic de couleur noire s'arrêta au niveau du père de Maxime, Xavier, qui semblait l'avoir reconnu. Les dix-neuf hommes autour, comprenant ceux de l'invité et des amis du père de Maxime, ainsi que son fils, se rapprochèrent légèrement, le pas lent, prudemment. Maxime et Hassan restaient relativement à l'écart, à une vingtaine de mètres, toujours proches de la porte du camion. Trois hommes descendirent du véhicule intrus, puis l'un deux se dirigea vers Xavier. L'homme était trapu, les cheveux grisonnants en pagaille, une bedaine généreuse masquée en partie par une veste en cuir noir.

« Salut, Xavier, eh ben dis donc, ça bouge, ici, on déménage avant l'arrivée des huissiers ? »

L'homme semblait légèrement perturbé par autant de monde et d'activité. Tous les protagonistes le fixaient. Il ne s'attendait visiblement pas à voir autant de monde. Ismaïl était resté en retrait, se faisant discret.

« Qu'est ce que tu fais ici, Fred ? demanda Xavier.

— Je viens récupérer la recette, ils ont bloqué les comptes, mais je sais que tu as encore du liquide. J'ai vu les liasses sur ton bureau, l'autre jour.

— Tu débloques ou quoi ? J'ai donné leur part à tous les employés, pourquoi tu aurais plus que les autres ?

— Désolé, Xavier, c'est pas une question. Moi, j'ai besoin d'argent, donc tu me files cette recette. »

Frédéric sortit une arme de poing de sa veste et la pointa sur Xavier.

« Personne bouge, je sais pas ce que vous faites là, les autres, je vous connais pas, mais si vous restez calmes, ça se passera très bien. Je viens récupérer mon blé et je me casse. Où il est ?

— Je te donne une partie si tu veux, le reste j'en ai besoin.

— T'as pas compris, c'est pas une négociation, je veux les cinquante-mille euros, pas un billet de moins. Où tu as mis l'argent ?

— Bonsoir, on peut vous aider ? » proposa Ismaïl qui s'était approché des deux interlocuteurs d'un pas lent.

Xavier était visiblement perturbé et démuni. Le père de Maxime avait plus de cinquante ans et n'avait jamais vu une arme de sa vie. Il ne réfléchissait plus et ne pensait qu'à se sortir le plus en sécurité possible de cette situation.

« Qui est-ce ? demanda poliment Ismaïl à Xavier.

— Un de mes employés... il veut ce qu'il reste du capital de la forge...

— D'accord. Où est l'argent, Xavier ? demanda calmement Ismaïl.

— De quoi tu te mêles, toi ? dit Frédéric, nerveux, en pointant l'arme de poing sur Ismaïl, qui ne bougea pas d'un cil.

— C'est bon, laisse-le, dit Xavier. Je vais te le donner. Il est dans une caisse à outils orange.

— Je crois que j'ai vu passer cette caisse, dit Ismaïl. Taha, c'est toi qui l'as chargée dans le camion, à droite ?

— Oui, je l'ai mise derrière les poutres, mentit le dénommé Taha en sortant du rang des hommes qui se tenaient face à l'intrus.

— Tu sais où elle est ? demanda Frédéric.

— Oui, confirma Taha.

— Okay, tu m'accompagnes, on va voir, dit Frédéric. Mamadou, Valentin, vous surveillez les autres. Personne ne bouge, compris ? »

À quelques pas, Maxime observait la scène, aux côtés de Hassan. Maxime donna un léger coup de coude à son voisin, en entendant le dénommé Taha donner un faux emplacement.

« À quoi il joue ? demanda Maxime en chuchotant. La caisse est dans l'autre camion, c'est toi qui l'as montée.

— Laisse faire, dit Hassan, calme. S'il a envoyé Taha c'est pas pour rien.

— Il a une arme, c'est dangereux, là...

— Tais toi, répondit Hassan. Laisse faire, je te dis. »

Frédéric pointait maintenant son arme sur Taha, qui avançait en direction du camion. Deux autres de ses acolytes, munis de barres de fer visiblement rouillées et tranchantes à certains endroits, attendaient debout près du Trafic. Un homme restait au volant, la vitre ouverte.

« Les deux autres ont juste des barres de fer... chuchota Maxime à Hassan. Si ton pote peut vraiment désarmer l'autre, vu que c'est le seul qui a un flingue...

— Non, ne bouge pas. Quand il y en a un, il y en a plusieurs...

— C'est des amateurs, je le connais, le type, il bosse pour mon père. Jamais il a manipulé une arme de sa vie...

— Tais-toi ! » insista Hassan.

Quelques secondes s'écoulèrent, pendant lesquelles le dénommé Taha conduisit Frédéric au camion. Il restait dans celui-ci encore suffisamment d'espace pour se tenir debout et marcher, l'autre étant presque entièrement chargé ne laissant pas d'espace pour se mouvoir. Ces quelques instants semblaient être une éternité pour Maxime. Le silence était pesant, insupportable. Xavier, hébété, ne disait rien et ne bougeait pas. Soudain, un craquement se fit entendre. Taha avait saisi d'un coup sec la main de Frédéric tellement fermement qu'il perdit le contrôle de ses doigts. Frédéric lâcha son arme sous le coup de la douleur insupportable, ses genoux fléchirent, son poignet avait déjà changé de couleur. Taha ne lui laissa pas le temps de se remettre debout et lui asséna plusieurs coups violents au visage et dans les cuisses pour le mettre à terre, le frappant contre la poutre stockée à l'arrière du camion.

En entendant le premier cri, le conducteur de la voiture baissa la main pour récupérer ce qui était sans doute une arme, mais un marteau lui arrivant en pleine tête le projeta couché en arrière sur le siège passager. Le reste des hommes d'Ismail se jetèrent sur les deux hommes armés et les débarrassèrent de leurs barres sans trop de difficulté. Hassan courut vers la voiture pour récupérer l'arme du conducteur, qu'il tendit à Ismail avant que Maxime ne coure vers lui.

« Je t'avais dit, affirma Hassan. Quand il y en a un, y en a plusieurs. »

Taha traîna le chef des intrus jusqu'à Ismail et Xavier. Ce dernier couvrait sa bouche de ses mains, tremblant, encore sous le choc de ce qui venait de se produire. Ismail, muni de gants noirs, saisit l'arme que lui tendit un de ses hommes et la pointa en direction de Frédéric.

« S'il prévient la police avant demain matin, on va se faire intercepter, expliqua Ismail d'un ton très calme, en regardant son ami.

— On va les enfermer dans leur caisse. Les huissiers passeront bientôt, ils vont les trouver », répondit Xavier bégayant et embarrassé.

Ismail regarda Xavier un instant. Il baissa l'arme, la déchargea et ordonna qu'on enlève les gants de Frédéric. Ce dernier avait la bouche ensanglantée et suivait à peine la scène, visiblement encore sonné par les coups que lui avait mis Taha. Son bras était totalement mou, les nerfs visiblement bien touchés. Un des hommes lui fit saisir l'arme vide et les trois autres acolytes furent placés à l'arrière du Trafic.

Hassan démarra l'utilitaire qu'il alla garer à l'intérieur d'un hangar.

« Vous avez pris tous leurs téléphones ? demanda Ismail.

— Oui, on a dépoussiéré la caisse, il n'y a plus rien, c'est bon.

— Okay, donnez-leur de l'eau. »

Hassan sortit un pack de six bouteilles d'eau du camion et les amena à l'arrière du Trafic, duquel aucun des hommes n'osait sortir.

Il posa les six bouteilles d'eau à l'arrière du Trafic et en donna une septième, vide, à celui qui était encore capable de se déplacer sans trembler.

« Elle est vide, celle-là, ça sert à quoi ? demanda l'homme.

— Quand vous aurez vidé la moitié de la première bouteille, tu comprendras à quoi elle sert », dit Hassan avant de claquer la porte.

Le convoi de Xavier et son invité quitta l'entrepôt quelques minutes plus tard, roulant à toute vitesse plein sud. Maxime était assis avec Hassan à l'arrière d'une voiture citadine. Sur le siège passager, à l'avant, se trouvait Ismaïl. Un bip se fit entendre plusieurs fois consécutives. Ce dernier décrocha le petit appareil qui ressemblait à un téléphone dépourvu de logo de sa ceinture.

« David ? Il y a quelque chose ? Tu n'étais pas censé m'appeler avant la date fixée...

— On voudrait te demander une faveur, dit David à l'autre bout de l'appel chiffré.

— Si c'est pour toi, je ferai ce que je peux...

— On a besoin d'une place en plus dans l'arche.

— Pour qui ?

— Amin, un jeune qui travaille avec nous.

— Vous l'avez embarqué dans vos histoires ?

— Oui, il ne peut pas rester ici.

— Je ne peux pas te garantir ça, David... les places sont comptées et je ne le connais pas du tout. On ne prend pas les gens comme ça, tu le sais.

— C'est un jeune sérieux. Un peu instable, comme le professeur, mais il a du bon, on peut pas le laisser.

— Qu'est-ce que vous lui avez demandé de faire ? demanda Ismaïl.

— Je peux pas t'en parler pour le moment, j'ai pas le droit. Mais il faut qu'on le prenne.

— Je vais voir ce que je peux faire... Donne-moi son nom, je vais enquêter un peu sur lui, mais je te promets rien, répondit Ismaïl. Je ne sais pas ce que vous préparez, mais faites attention à vous...

— Amin Masmudi. T'en fais pas pour nous. Tu sauras en temps voulu.

— Salam alaykoun.

— Wa alaykoun salam. »

Comme chaque mardi matin, Amin tapait sur son clavier. Il terminait un énième module écrit en langage Go pour l'immense projet d'IA dont il n'était chargé que de l'implémentation d'un cheveu, si la comparaison avec un géant était permise.

Son esprit était presque entièrement focalisé sur l'œil du géant qu'il devait crever, mais il tentait de mener sa vie comme il l'aurait fait si rien de tout ça n'était arrivé. Il se contentait de faire son travail du mieux possible, faisant les mêmes allers-retours que d'habitude entre son studio, son travail, l'université. Les jours passaient. La fondation Logaith avait discrètement lancé le remplacement massif de ses serveurs sans se douter le moins du monde de la présence d'une pièce pirate dans les machines. Jusque-là, le plan de Michaël Bayart semblait se dérouler comme prévu... Dans le même temps, la fondation Logaith multipliait les contrats avec les administrations, les entreprises privées, les ministères, pour absorber petit à petit tout ce qui concernait de près ou de loin la circulation, le traitement et le stockage d'information. Jusque-là, le projet d'Éric et ses pairs se déroulait relativement comme prévu.

Au bout de quelque temps, Amin reprit sa routine normale et avait coupé toute communication avec Michaël, vacuité temporelle déboussolante, au point de se sentir un instant comme si rien ne s'était passé et qu'il continuerait sa vie comme si cette rencontre n'avait jamais eu lieu. Il suivait toujours aussi régulièrement l'actualité. Les faits divers comme les informations spécialisées. L'affaire d'une fourgonnette retrouvée avec quatre hommes enfermés deux jours dans une forge industrielle cambriolée n'avait même pas retenu son attention plus de deux secondes, le temps de lire le titre de l'article.

Ce matin était donc semblable à n'importe quel autre. Amin bloquait cependant sur une erreur lors de la compilation de son module.

« Charles, dit-il. Tu as pas eu de souci de compilation, toi, pour les modules de conversion ?

— Comment ça, fais voir ?

— La compilation fonctionne pas à cause de deux *lib* qui sont pas bonnes, apparemment.

— Tu les a récupérées où, les *lib* ?

— À partir du code source sur la page du GitLab.

— Ah, mais non, lui répondit Charles. Celles-ci, elles sont plus valables depuis un moment. Pour avoir les bonnes versions, il faut directement demander les bibliothèques pré-compilées aux internes, mais t'inquiète j'irai le faire tout à l'heure.

— Non, ne te dérange pas, je vais y aller, c'est quel bureau ?

— C'est dans un bureau à l'autre bout de l'étage, mais laisse tomber, je te dis, c'est pas la peine.

— Pourquoi ?

— Bah les deux gars sont un peu spéciaux quoi, un peu racistes, donc ils vont être relous si c'est toi qui y vas.

— Ah bon, racistes de quoi ?

— Arabes, Noirs, musulmans... Ils sont pas méchants c'est un peu un jeu pour eux. Mais bon, ils ont fait galérer Rommel l'autre fois pour des raisons stupides, donc j'ai cerné un peu le genre, quoi.

— T'en fais pas pour moi, je vais y aller, insista Amin.

— Bon... Comme tu veux, lui rétorqua Charles, dubitatif.

— C'est lequel, le bureau ?

— G34, en face de l'espace détente avec le baby-foot.

— Okay, merci ! »

Amin parcourut l'immense couloir jusqu'à arriver à un endroit qu'il n'avait jamais fréquenté, lui qui se contentait en général d'allers-retours entre les toilettes, l'ascenseur et son bureau. Il entra dans le bureau G34 et y trouva deux ingénieurs les yeux rivés sur leur écran.

« Bonjour, on m'a dit qu'il fallait venir ici pour avoir les librairies pré-compilées, les anciennes versions sont obsolètes.

— Oui », dit un des deux hommes nommé Gyslain en lui jetant un bref regard avant de retourner sur son écran.

Amin resta planté devant eux quelques secondes, les deux bonshommes à peine plus âgés que lui semblaient vouloir l'ignorer royalement. Charles n'avait pas menti. D'ordinaire, la plupart des personnes qui avaient un problème avec ses origines non-occidentales l'esquivaient ou se contentaient de l'hypocrisie cordiale du quotidien, mais ces deux-là avaient l'air très sûrs d'eux et le silence qu'ils lui donnaient comme réponse était quasiment une provocation. Fascinant.

« Oui, donc je peux les avoir maintenant, ou bien oui, je devrai repasser plus tard ? »

Nouveau silence embarrassant. Gyslain reprit l'initiative.

« Euh, oui, on livrera ça plus tard sur ta machine de *dev* directement.

— Okay. »

Amin resta planté encore quelques secondes en fixant celui qui lui avait répondu.

« Tu veux autre chose ? demanda-t-il.

— Eh bien, comment vous allez me l'envoyer si vous n'avez ni mon nom ni la machine sur laquelle je bosse ?

— Oh, t'en fais pas, on trouvera vite qui tu es, t'es facilement repérable, dit le deuxième, Mathieu, qui était resté silencieux jusque-là, en souriant légèrement.

— Ah bon, c'est-à-dire ? demanda Amin, feignant l'innocence.

— Bah disons que... Des Arabes, y en a pas beaucoup ici, donc ça ne sera pas dur de te retrouver, renchérit Gyslain.

— Oui, c'est facile, les autres font tous la queue à la Caf à côté du resto jap, compléta Mathieu en ricanant.

— S'ils font la queue si longtemps, il faudrait peut-être ouvrir plus de bureaux, non ? demanda Amin l'air faussement naïf.

— Oui, ou bien il faudrait se demander pourquoi il y en a autant qui immigreront ici et pourquoi ils ne sont pas chez eux, reprit Mathieu l'air un peu plus sûr de lui sans lâcher son écran des yeux.

— Bonne question, posez-là à ceux qui les ont fait venir. Moi, je suis pas venu ici pour débattre avec vous de problèmes dont je suis pas responsable.

— On te la pose à toi, puisque t'es devant nous.

— Écoutez, reprit Amin avec l'envie d'en finir. Vous pouvez être allergique à ma tête si vous voulez, mais en attendant, je suis là. Donc soit on trouve un moyen de travailler intelligemment, soit on se met sur la tronche juste par plaisir et on verra bien ce qu'il se passe, c'est comme vous voulez.

— Pfff, c'est bon, écoute, retourne à ton poste, on va t'envoyer un accès au bon *repo*... termina Gyslain qui n'avait pas envie de poursuivre.

— Mon nom, c'est Amin Masmudi, machine VDI4028.

— Okay, okay. »

Amin quitta le bureau à moitié exaspéré. En temps normal, il aurait apprécié une petite joute verbale avec les deux énergumènes juste par curiosité, pour voir jusqu'où irait leur argumentaire, mais son esprit n'était pas aux querelles tribales et stériles pour le moment.

Chapitre 15

« Notre produit, c'est désormais le doute. Car le doute, c'est la meilleure façon de fragiliser les idées qui existent dans la tête de nos consommateurs. » L'économie du doute vise à produire de la vraisemblance pour remplacer la vérité, et à donner à des idées « marginales » plus de poids qu'elles n'en ont en réalité. »

Bruno Patino — La civilisation du poisson rouge

Quelques semaines avant la date fatidique où Amin devait déployer le micrologiciel infectant les onduleurs, il s'était retrouvé à arpenter les rues de Toulançon, aux côtés de Samir, qu'il n'avait pas vu depuis longtemps... Amin souhaitait le voir avant de lancer ce qui signerait peut-être sa fin ici-bas, lorsqu'ils apprirent le décès du père de deux amis d'enfance.

Les deux jeunes hommes étaient descendus ensemble, avec la voiture de Samir. Deux jumeaux, leurs amis d'enfance, venaient de perdre leur père, mort d'un arrêt cardiaque à 47 ans. Naturellement, comme le reste de leurs amis, ils étaient venus présenter leurs condoléances, même s'il fallait pour cela traverser une bonne partie de la France. Pour honorer leurs invités, les deux jumeaux, malgré l'énorme peine qu'ils vivaient encore, ayant appris le décès le matin même, s'efforçaient d'accueillir le flux d'invités avec un plat autour duquel s'asseoir.

La prière du *'asr* venait de finir dans la mosquée dans laquelle ils étaient passés avant de rejoindre leurs amis. Le dimanche, il y avait plus de monde que d'habitude, Amin attendait son tour pour récupérer ses chaussures, comme à chaque sortie de prière. Une fois mises, il se dirigea vers Samir, qui l'attendait près de la sortie. Devant la grille, deux jeunes hommes d'une vingtaine d'années distribuaient des tracts.

« Soutenez l'association ! Lutte contre l'islamophobie ! »

Amin s'arrêta pour en prendre un et le lut rapidement avant de s'adresser à un de ceux qui le distribuaient.

« C'est quoi votre objectif ? demanda Amin .

— Revendiquer le droit d'être pleinement citoyen et jouir des mêmes droits et devoirs !

— C'est tout ? Tout ce que vous voulez c'est le même statut et la même vie que les autres ?

— Oui !

— Ça ne m'intéresse pas », dit Amin en rendant son tract au jeune homme perturbé par l'attitude sèche d'Amin.

Il marcha quelques pas avec Samir, avant que ce dernier exprime son ressenti.

« Tu as été dur avec lui...

— Ah... Désolé, je ne supporte pas cette volonté de juste avoir une plus grosse part d'un gâteau empoisonné. C'est pas comme ça que je vois notre rôle dans ce monde.

— Pour toi, c'est sauver le monde, peut-être, frérot, mais y a des gens qui veulent juste leurs droits et vivre tranquille, sans tout bousculer autour d'eux. Faut les comprendre, aussi. »

Samir n'avait pas terminé sa phrase qu'Amin s'était retourné brusquement en direction du jeune homme qui s'était remis à distribuer ses tracts.

« Désolé, je t'ai mal parlé, pardonne-moi, dit Amin en s'approchant du jeune homme.

— C'est pas grave, akhi, c'est excusé... Mais j'ai pas compris ce que tu veux.

— C'est un peu long à expliquer et là on doit aller voir des amis. Mais je veux bien un tract, j'écirai un e-mail aux responsables du mouvement.

— D'accord, tiens, salam alaykoun !

— Wa alaykoun salam ! »

Amin rejoignit Samir. Ils arpentèrent la cité ensemble en direction du HLM où vivaient les deux jumeaux avec leur mère et leurs deux sœurs.

Ibrahim et Ishaq habitaient dans l'un des bâtiments abritant les logements sociaux du quartier. L'ambiance qui y régnait était familière à Amin, bien qu'une poignée d'années s'était écoulée depuis la dernière fois où il avait foulé les environs...

Un groupe de jeunes discutait sur fond de rap, volume à fond, assis sur un banc. D'autres étaient attablés devant un bar, lunettes de soleil et chemise ouverte, discutant de football.

Le style vestimentaire était le même pour presque tout le monde. Claquettes pour les uns, Air Max pour les autres. Survêtement ou abaya, casquette Nike ou Adidas. Aucun costume trois pièces ni décolleté plongeant dans les environs.

Quelques scooters désossés sur un parking étaient en cours de réparation. Le petit attroupement autour salua Samir lorsqu'il passa près d'eux accompagné d'Amin.

Le paysage était composé de trottoirs, de parkings, d'immenses bâtisses en béton, que certains nommaient « cages à poules », et de quelques parcs avec jeux pour enfants, à

côté de terrains de foot synthétiques dans lesquels jouaient des petits de six à quinze ans.

Ils arrivèrent en bas du bâtiment des jumeaux. La cage d'escaliers était fortement peuplée. Des groupes d'hommes attendaient en bas du bâtiment, certains ne s'étant pas vus depuis longtemps. Un des jumeaux faisait monter les invités par petits groupes.

Ishaq les accueillit le visage terne sans qu'il ait pour autant perdu son sens de l'accueil. Samir le serra dans ses bras, suivi d'Amin qui en fit autant.

« BarakAllahu fikoum d'être venus, les frères, ça fait plaisir de vous voir.

— C'est à Allah que nous sommes, et à Lui nous retournons, dit Amin.

— C'est un passage obligé pour tous, affirma Ishaq en acquiesçant.

— Comment vont ta maman et tes sœurs ? demanda Samir.

— Ma mère, vraiment, elle a du mal, c'est pour elle que c'est le plus dur, Wallah... Ma grande sœur, ça va, mais la petite a pas compris ce qu'il se passe, je crois. Vous voulez monter ? Il y a les autres en haut, on a posé à manger, si vous voulez. Ça fait longtemps que vous les avez pas vues en plus.

— D'accord, tu nous rejoins ?

— Après. Pour l'instant, je reste ici, j'accueille les gens qui arrivent. Ibrahim est en haut, montez le voir. »

Amin et Samir montèrent les deux étages par l'escalier, l'ascenseur étant en panne, accompagnés d'autres jeunes dont certains qu'ils n'avaient pas vus depuis le lycée. Ibrahim les attendait à l'entrée de l'appartement. Une chaleureuse accolade accompagna leur salutation, ils entrèrent dans le salon où étaient attablés plusieurs hommes qui discutaient. Un des hommes présents déplorait la dégradation de la sécurité dans le quartier, qui avait été le théâtre de plusieurs coups de feu lors de récents règlements de comptes entre bandes de dealers rivales.

« C'est trop grave, ce qu'il se passe... s'exclamait l'homme. À mon époque, c'était pas comme ça. Il faut aller leur parler ! Leur dire, bon, okay, tu vends de la drogue, c'est ton métier, mais pourquoi tu vas sortir directement la kalash dès qu'il y a un problème ? Non, faut discuter, voilà ton terrain, tu vends ici, moi je vends ici, on se met d'accord, on s'entend. Après, c'est qui qui trinque ? C'est les mères qui pleurent, les papas qui tombent de haut, les petites sœurs qui tournent mal...

— *Sah*, t'as raison ! » lui répondit un autre homme présent dans la salle.

Ibrahim était réconforté et appuyé par ceux qui venaient et sortaient de la salle. Son regard moins impassible que celui de son frère laissait transparaître un profond chagrin et trahissait de récentes larmes. En pleine discussion, ce dernier fondit en sanglots quelques instants avant de se reprendre, appuyé par un de ses amis près de lui.

Amin resta quelque temps avec Samir avant de quitter l'appartement, une fois en bas, ils croisèrent un étudiant en médecine proche de Samir, celui-ci l'interpella.

« Samir ! Oh, comment ça fait longtemps !! Alors, tu deviens quoi ?

— Aymen !! Ben, écoute, moi, ça va, je suis sur Paris, je taffe et... »

« Et alors, tu as trouvé une entreprise, pour l'alternance ?

— Ben, écoute, j'ai eu une proposition d'entretien la semaine prochaine, mais rien n'est sûr. Franchement, c'est pas facile de trouver...

— Ah ouais, à ce point ? C'est fermé, l'agro-alimentaire ?

— Ce n'est pas que c'est fermé, mais bon... C'est difficile quand même. Dis-toi que j'ai envoyé cent-trente-cinq CV, j'exagère pas, frerot, cent-trente-cinq, que des refus ou des réponses cordiales, mais pas d'entretien, quoi, voilà, tu vois. Et je discutais avec une fille de mon école, elle m'a dit qu'elle hésitait entre dix propositions d'embauche !

— Nan !

— Bah ouais. Alors tu vois, j'aime pas faire la victime, genre ouais c'est des racistes et tout, mais bon, je me dis quand même y a quelque chose, tu vois... Enfin bon, kheyr incha Allah, je vais faire l'entretien, on verra ce que ça donne. »

Ils finirent leur conversation par une salutation et Samir regagna sa voiture, accompagné d'Amin. Direction Paris.

Sur le trajet, Amin se remémorait sa dernière conversation avec Michaël, en regardant les arbres défiler pendant que Samir conduisait. Le professeur l'avait pris à part après la réunion et la mise au point. Accoudé sur le rebord de la fenêtre, Michaël lui livrait quelques informations supplémentaires avant la séparation...

« Dis-moi, Amin, tu penses que c'est une mission suicide ? demanda Michaël.

— Pas vraiment... Mais un peu, quand même. Mais ne t'en fais pas pour moi, j'ai fait mon choix, même si je ne sais pas si ça va réellement changer les choses, j'ai choisi de le faire, je me cacherais pas derrière toi si on m'attrape et qu'on me demande qui m'a poussé à faire ça.

— Pourquoi ça ne changerait pas les choses ?

— Parce que tout ça, ce sont que des symptômes... Si une tyrannie d'un nouveau genre est en gestation c'est la conséquence de beaucoup de choses solidement ancrées. On a beau tondre la mauvaise herbe, ça va repousser tant que la racine est là. On ne résoudra pas le problème comme ça, mais pour moi ça reste la meilleure chose à faire.

— Alors tu as fini par le comprendre aussi.

— Oui...

— Je suis d'accord sur les racines profondes de ce nouveau pouvoir, mais tu te trompes si tu penses qu'il n'y a rien d'autre à construire pendant cette période, je pense que ce blackout va réellement libérer d'autres opportunités.

— Ah oui, comment ?

— Tiens, prends ça, dit Michaël en tendant à Amin ce qui semblait être un disque SSD externe.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Quand le blackout aura fait son effet, après la première phase de chaos, et le temps que Logaith se reconstruise, une fenêtre va s'ouvrir. Le géant n'aura plus d'œil Amin, je ne sais pas si tu saisis ce que ça représente.

— Je pense que si...

— Le blackout mettra aussi hors service une grande partie des administrations et donc des États. En mettant tous leurs œufs dans le même panier, l'énorme erreur qu'ils ont faite nous donne une fenêtre d'action qu'on n'aurait pas pu espérer depuis plus de deux-cents ans...

— Je n'ai pas l'impression que vous me parlez que d'informatique... Je pensais que c'était votre dernier projet. Vous avez quelque chose de prévu, ensuite ?

— Tout ce que je peux te dire, c'est que tu dois être prêt. Nous ne sommes pas les seuls à vouloir autre chose. Ce disque que tu as en main, j'en enverrai une copie à OWH dans quelques mois. Il contient tout le nécessaire pour reconstruire des réseaux informatiques décentralisés avant que le géant ne soit de nouveau sur pied. Et si ça prend, alors c'est tout le tissu social et le rapport à l'autorité centrale qui va muter.

— Alors vous détruisez pour reconstruire ?

— Naturellement, quel autre but pourrait avoir une destruction ? »

Amin se demandait ce que le professeur entendait par être prêt. Il avait beau tourner et retourner la discussion dans tous les sens, chercher un message caché, il ne comprenait pas. « *Être prêt ?* », « *Nous ne sommes pas seuls ?* » Ses pensées finirent par laisser place à une brume où tout s'emmêlait, il ferma les yeux et s'endormit le reste du voyage.

James Harris trinquait avec Éric. Une belle soirée pour fêter la fusion. Officieuse pour l'instant, bien évidemment, officielle dans peu de temps. Peu importait, de toute façon, la vérité n'était plus dans les registres des administrations mais dans leurs datacenters. Ensemble, ils faisaient la réalité. La réalité culturelle, la réalité relationnelle, la réalité financière, économique, celle du spectacle. Les écrans absorbaient au moins autant de temps que le reste du monde, l'humanité vivait donc, de ce fait, à moitié dans ce nouvel espace abstrait.

On parlait de cyber-guerre, cyber-amour, de monnaie virtuelle. Frapper la monnaie n'était qu'une question de temps.

James avait tout d'abord freiné des quatre fers, refusant la fusion, luttant auprès de sa hiérarchie pour qu'AMC conserve son indépendance. Il voyait en Éric le prédateur avide qui ne luttait que pour accroître le nombre de ses luxueuses habitations, de voitures, de femmes, et de dollars sur son compte. Il s'était donc fait un devoir moral de lutter contre cet homme et l'empire dont il était l'ambassadeur, presque instinctivement. Mais ce qu'avait compris tardivement Michaël, James le comprit plus rapidement. Éric était un idéaliste. Il agissait par foi. Il était, par conséquent, sincère. Et on ne refusait rien à un homme sincère, lorsque l'on n'avait pas une autre foi plus sincère à lui opposer.

« Où en est la migration des datacenters, de votre côté, James ? demandait Éric, accoudé sur le rebord du yacht, un verre à la main.

— On a presque fini, nos *infras* ne sont pas énormes comparées aux vôtres. On s'est coordonnés avec Juniper, ça a été très vite. Et vous ?

— On a migré les trois quarts de nos baies de stockage, déjà. Mapple est un peu à la traîne, mais le retard devrait vite être résorbé. Les mecs de chez ABM ont été les plus rapides alors qu'ils ont un parc trois fois supérieur à celui d'Antel, j'étais impressionné par la motivation des techniciens. Savoir qu'on peut s'appuyer sur des soldats pareils, c'est rassurant.

— Apic Games a collaboré sans trop de soucis ?

— Le conflit qui les oppose à Mapple et Feekle les a rendus réticents au début, mais, au final, ils ont suivi. Cette histoire sera réglée à l'amiable, je pense.

— Oh, j'ai aucun doute là-dessus. Les tribunaux sont incapables de comprendre le problème, comment pourraient-ils apporter une solution ?

— Exact, ce territoire n'est pas infesté de ces structures vieillissantes, obsolètes et en putréfaction qu'on appelle États. C'est aux nouveaux seigneurs de fixer le prix des taxes.

— Vous allez maintenir les trente pour cent ?

— Bonne question. Ça dépend du nombre de vassaux que nous aurons et de ceux qui continueront de s'opposer.

— Insan Intellectus ? interrogea James.

— De l'histoire ancienne. À l'heure qu'il est, le fondateur doit croupir quelque part dans son manoir en train de déprimer...

— N'oublie pas la Chine. Même s'ils se fournissent essentiellement chez vous, leurs guerriers du numérique se battent pour leur propre empire, je doute qu'ils se montrent très coopératifs à l'avenir.

— Nous verrons bien, mon cher James, nous verrons bien... Nous venons de terminer une guerre, ne nous lançons pas trop vite dans la suivante... »

Chapitre 16

« Toute modélisation reste une approximation de la réalité. »

Aurélie Jean — De l'autre côté de la machine

L'article faisait du bruit, le *live* affichait 53 241 *viewers*. Steve était content. Très content. Au cœur de toute cette ébullition, il avait réussi à décrocher une interview avec le CEO d'Antel, pour commenter cette avancée sans égale dans le développement de l'IA.

« Merci d'avoir bien voulu nous accorder cet entretien, Éric. On est vraiment contents de t'avoir avec nous, surtout qu'on a réussi à t'attraper exactement au moment où cette nouvelle était annoncée, alors que ça fait déjà longtemps qu'on voulait vous voir, hahaha !

— C'est moi qui vous remercie, Steve ! Si j'avais pu, je serais passé plus tôt, j'aime beaucoup ta chaîne Feekletube et je me sens mieux que sur un plateau télévisé ! »

Alors que des journalistes au service des dinosaures de la presse et responsables de production des chaînes de télévision et de radio tentaient depuis des semaines, voire des mois, de décrocher une interview du célèbre génie français des affaires de la Silicon Valley, l'heureux élu qui avait décroché un entretien le premier était un jeune vidéaste animant un blog et une chaîne Feekletube dédiée à la technologie.

En plus d'être un formidable coup de publicité pour Steve, un passionné de technologie acquis à la cause et dont il appréciait les contenus, Éric aspirait à porter, par cet entretien, un coup supplémentaire dans la colonne vertébrale vieillissante des grands médias diffusant verticalement, c'était pour lui un acte naturel et cohérent.

« Alors, pour ceux qui ne sont pas au courant, reprit Steve, on reçoit Éric pour nous parler aujourd'hui d'une nouvelle qui a fait beaucoup de bruit aux USA. Un concours de pilotage d'avions de chasse a été organisé par la DARPA, et c'est l'IA de *Logaith*, boostée par le programme Kybernesis qui a remporté la victoire non seulement sur les autres IA, mais en plus battu 5-0 le concurrent humain qui participait, et qui est évidemment un des meilleurs pilotes au monde ! Pour rappel, cette victoire a été possible en partie grâce à la nouvelle génération de processeurs, dont a bénéficié l'IA, qui est pour la première fois de l'histoire une collaboration entre Antel et AMC !

— Exactement, Steve, confirma Éric.

— Qu'est-ce que tu peux nous dire sur cette IA, Éric ? Qu'est-ce qui fait sa particularité, qu'est-ce qui fait sa puissance face aux autres IA et aussi face à un homme ?

— C'est une très bonne question à laquelle je pourrais répondre en vous détaillant les millions de lignes de code et algorithmes derrière, les langages utilisés, notre nouvelle génération de processeurs, mais en réalité il y a deux choses simples derrière cette victoire : L'alliance de la démocratie et de la science.

— C'est-à-dire, Éric ?

— La fondation Logaith a été créée dans le but, tout d'abord, de rassembler les plus grands acteurs mondiaux de la technologie et du numérique. Ce qui fait sa force, c'est avant tout vous ! C'est vous, les utilisateurs, qui, avec vos données, participez à la création de produits toujours plus précis, plus performants. On est, en quelque sorte, le cerveau commun de l'humanité. Et toute cette force que vous nous donnez, associée à la puissance et à la sagesse des mathématiques et de la science en général, permettent de donner le meilleur de ce qui peut être fait en termes d'intelligence artificielle.

— Donc le secret, vous nous dites, c'est à la fois des ingénieurs brillants, mais aussi la volonté de tous ceux qui choisissent vos services ? demanda Steve.

— Exactement, Steve. Aujourd'hui, malgré toutes les divisions politiques, religieuses, culturelles, il y a une chose sur laquelle presque tout le monde travaille main dans la main, c'est le perfectionnement de ce cerveau commun. Et je suis persuadé qu'à l'avenir, cette volonté commune et ce perfectionnement de nos algorithmes nous aidera à trouver la formule de la paix !

— Carrément ! dit Steve. Donc, en quelque sorte, pour vous, les responsables politiques ne peuvent plus assumer ce rôle et c'est la technologie qui va permettre de résoudre ces problèmes ?

— C'est un peu fort, dit comme ça, tempéra Éric, mais effectivement, c'est l'idée. Prenez, par exemple, un extrémiste *réac* et un progressiste, ou un prince saoudien et une militante féministe, qu'est-ce qui les unit à première vue ? Pas grand-chose ! On peut même dire que leurs intérêts sont diamétralement opposés. Les politiques ne peuvent plus suivre et assurer la cohésion sociale, parce qu'ils tiennent absolument à cette verticalité du pouvoir qui, pour moi, obstrue le dialogue, même dans nos démocraties. Mais grâce à nos outils, tous ces gens communiquent indirectement ! Je pense que c'est ça le véritable aboutissement de la démocratie et du suffrage réellement universel.

En choisissant d'utiliser nos services, ils nous permettent d'apprendre à les connaître bien plus qu'avec un simple bulletin de vote, à confronter leurs habitudes et mécanismes de pensée dans un même cerveau numérique, et donc à façonner un miroir numérique toujours plus précis de la réalité ! Cette compréhension profonde des choses nous permet de faire ce que le politicien ou le diplomate ne peut pas faire :

Faire dialoguer indirectement, organiser la pensée d'espaces idéologiques diamétralement opposés ! »

Amin écoutait le live Feekletube avec intérêt. La vision que présentait Éric était séduisante. Plus que ça, elle était évidente. Presque personne, en dehors de quelques anarchistes, ayant intégré le logiciel sciento-démocratique ne pouvait remettre une telle logique en cause. Le seul hic, qu'Éric avait manqué de préciser, était que cette merveilleuse concentration de savoir était totalement opaque et entre les mains de quelques décideurs et ingénieurs dont les objectifs pouvaient changer à tout moment.

Une fois le live fini, la lecture automatique de Feekletube enclencha sur l'écran d'Amin une vidéo dont il écouta les premières minutes. Dans celle-ci, Steve interviewait une personne à l'apparence masculine qui était auparavant, selon ses dires, une femme, et s'était décidée à changer de sexe. La vidéo n'avait pas vraiment de rapport direct avec la technologie mais faisait partie des curiosités qu'on trouvait sur toutes les chaînes Feekletube qui se battaient pour sortir du lot et toucher de nouveaux potentiels abonnés.

« Alors, explique nous, Alex, ce qui t'a poussé à sauter le pas et à devenir un homme, commença Steve après avoir introduit le sujet.

— Eh bien, au départ, expliqua Alex, j'ai toujours senti que je n'étais pas une fille comme les autres. Quand tu vas sur Instagram, tu regardes un peu les comptes de toutes les filles en général, tu te fais vite une idée de la féminité, tu vois ?

— Oui, oui, répondit Steve.

— Et l'image que ça me renvoyait, c'était que je ne ressemblais pas à ça physiquement, en fait... Et je n'en avais pas forcément envie, je veux dire d'être une fille comme celles-là. Donc je me suis dit que peut-être j'étais un homme, en réalité. C'est parti de là et ensuite j'ai eu des rendez-vous avec du personnel compétent, ils m'ont conforté dans mon choix... »

Amin ferma l'onglet à l'aide des touches « Control » et « W » du clavier, il en avait assez entendu. Le fait que la moyenne d'Instagram soit prise comme une représentation fiable de la réalité était une aberration supplémentaire qui ne fit qu'alimenter sa motivation à terminer son travail. L'heure approchait, de toute façon, se disait-il.

Amin frappait sur son clavier comme chaque mardi matin. Sa routine avait de nouveau repris le dessus et il attendait patiemment la date à laquelle il devrait déployer le micrologiciel. Alors qu'il terminait d'écrire une fonction, un des responsables de leur service entra et demanda l'attention des ingénieurs présents dans l'open space.

« S'il vous plaît ! J'ai une petite annonce à faire. Cet après-midi, on va devoir vous libérer, donc pas la peine de poser une demi-journée, mais vous avez quartier libre, maintenance d'une baie de stockage.

— Comment ça, maintenance ? demanda Marc.

— On remplace une grosse partie du matériel d'un DC sur lequel vous bossez, par la nouvelle génération de CPU et pour pas surcharger la baie de secours qui va prendre le relais le temps du changement, on diminue la charge, expliqua le manager.

— Il n'y a pas assez de serveurs pour déplacer la charge dessus, en attendant ? demanda à son tour Charles.

— Non, répliqua le manager. À vous seuls, vous pompez plus de puissance de calcul que tout le reste du bâtiment, donc on n'a pas trouvé d'autre solution, on est obligé de mettre hors service les nœuds que vous utilisez pour que les autres puissent continuer à bosser. Mais ne vous inquiétez pas, ça sera fini en un après-midi. Bonne journée ! »

Un léger brouhaha parcourut la salle dans laquelle travaillaient les prestataires. Amin sourit intérieurement, cette maintenance ne pouvait signifier qu'une chose : leur tour était venu, le remplacement des anciens serveurs par les nouveaux, dotés du processeur insensible à la faille du professeur, mais également dotés du nouveau port spécial étaient arrivés. Datacenter après datacenter, les membres de la fondation Logaith remplaçaient leurs serveurs par ces nouveaux modèles, à un rythme impressionnant. Il ne s'était écoulé que sept mois depuis le lancement de la production. Aucune autre entreprise en dehors des membres de cette fondation n'était au courant de ce remplacement colossal des équipements. Éric et ses acolytes avaient convenu d'annoncer publiquement la faille uniquement lorsqu'ils auraient mis à jour les infrastructures qu'ils jugeaient les plus importantes au monde : les leurs. Cette adoption à marche forcée des nouveaux processeurs allait accroître leurs capacités de calcul et uniformiser leurs infrastructures comme jamais aucune organisation avant la leur n'y était parvenue. Le nouveau processeur avait déjà été officiellement lancé, mais la vitesse d'adoption était timide, ainsi que l'avait prévu Éric. Mais le temps était précieux. Comme il était convenu depuis la création de la fondation Logaith, il était hors de question d'attendre une génération supplémentaire pour que ces nouveaux processeurs remplacent l'ancienne génération. L'IA ne pouvait plus attendre. Il fallait passer à l'étape suivante. Cette faille était l'espoir absolu, un turbo sans précédent dans l'histoire de l'informatique qui allait faire basculer le monde entier dans l'âge de la connaissance en moins d'un an. L'absorption d'AMC étant actée officieusement, plus rien ne pourrait retarder l'avènement de l'œil le plus pénétrant de l'histoire de l'humanité. Un œil de silicium qu'Éric chérissait plus que tout au monde.

Damien avait reçu l'ordre de son supérieur hiérarchique direct de ne plus rien faire concernant leur affaire en cours et de rester loin du jeune Arabe. Mais dans un tel

chaos et une organisation pareille où il n'y avait pas deux niveaux de décision capable de travailler de manière cohérente, il se demandait s'il y avait encore un ordre qui vaille la peine d'être suivi.

L'ingénieur en cybersécurité avait un profond respect pour sa patrie, d'abord, puis pour Olivier en qui il reconnaissait un réel défenseur des intérêts de son pays. Malgré ses nombreuses fausses alertes, Damien avait confiance en certaines intuitions d'Olivier. Si son chef pressentait que la chercheuse Aurélie Jeannot avait été assassinée, il fallait qu'il creuse jusqu'au bout, et donc qu'il désobéisse. C'était plus fort que lui, impossible de rester assis les bras croisés en attendant le bon moment pour surgir, il était déterminé à continuer d'enquêter.

Étant en bons termes avec un collègue qui travaillait sur la mort de la chercheuse, il avait eu accès sans trop de difficultés aux éléments principaux de l'enquête. A priori en effet, rien ne semblait indiquer un accident, mais Damien était venu chercher une information précise dans ces dossiers : le modèle du téléphone du professeur. Un Feekle Pixel 3a. Très bel appareil photo, bel engin.

Il se baladait dans les allées de la FNAC entre les rayons en cherchant un de ces modèles, qu'il allait devoir acheter avec ses propres deniers, étant donné qu'il travaillait cette fois, seul.

« Oui, bonjour, je peux vous aider ? demanda un vendeur en le voyant regarder les différents modèles de smartphones en vente.

— Bonjour, je cherche un Feekle Pixel 3a, s'il vous plaît.

— Le Pixel 3a ? Je ne sais pas s'il nous en reste... Mais si vous voulez, il y a ce modèle qui est tout aussi bon pour faire des photos.

— Bof, dit Damien, il ne m'intéresse pas vraiment, je voudrais vraiment un Pixel 3a. Le modèle d'expo n'est pas à vendre ? »

Le vendeur accepta après quelques tergiversations, lorsqu'il s'aperçut qu'il serait impossible de vendre à ce client autre chose que le modèle qu'il voulait.

Damien retourna au bureau muni du nouvel appareil. Son intuition le dirigeait en grande partie sur le smartphone de la chercheuse. D'après les éléments de l'enquête, le professeur avait mis deux GPS pour la route. Son smartphone, le Feekle Pixel 3a, en plus du GPS intégré de la voiture qu'elle conduisait.

L'itinéraire qui avait été extrait des deux appareils montrait qu'il n'y avait pas d'anomalie, bien que le trajet pris par le professeur fût légèrement plus long que celui indiqué lors des essais effectués par les enquêteurs qui avaient malgré tout plutôt bien cherché de ce côté-là, semblait-il.

Plusieurs raisons pouvaient expliquer ce petit détour. En l'occurrence, il s'agissait d'un grand nombre de camions sur l'itinéraire principal, confirmé par les données fournies par Feekle, qui avait fait tout son possible pour aider les enquêteurs.

La firme avait même fourni une copie des logs, historique des itinéraires, récoltés par leurs serveurs au moment du drame. Et bien évidemment, ils n'indiquaient rien.

L'espoir de Damien reposait sur la puce de stockage du téléphone. Il voulait l'analyser lui-même en prenant certaines précautions qui n'étaient sans doute pas venues à l'esprit des enquêteurs travaillant sur l'affaire.

Au lieu de monter aux cinquième étage du bâtiment, là où se situait son bureau, il fit un crochet par le troisième afin de remplacer le smartphone du professeur par celui qu'il venait d'acheter. L'opération était simple, il venait souvent chercher un collègue à cet endroit pour aller manger et il avait déjà repéré le tiroir où le smartphone prenait la poussière, l'enquête étant au point mort depuis un moment déjà. Le remplacement se fit en quelques secondes, il fut rapidement de retour à son bureau avec le précieux objet qui contenait peut-être des réponses.

La tâche à effectuer consistait à faire une analyse forensique de l'appareil. Extraire l'ensemble de la mémoire à l'aide... du logiciel fourni par Feekle pour le faire. Aucune entreprise de sécurité n'ayant réussi à casser le plus haut niveau de chiffrement de l'appareil (et les solutions de Feekle étant de toute façon moins chères), il n'avait pas d'autre choix que de les utiliser. Mais hors ligne.

Damien installa le nécessaire sur un Chromebook vierge et brancha le smartphone à l'ordinateur, puis lança le logiciel d'extraction de la mémoire. L'écran affichait un message joliment dessiné, mais dont le contenu ne plut pas à Damien :

« Erreur lors de la vérification de la licence. Vérifiez la connexion Internet »

« Il se moque de moi... Pfff... »

Damien débrancha le smartphone de madame Jeannot, et connecta le Chromebook au réseau juste le temps qu'il valide la licence, puis coupa de nouveau la connexion avant de rebrancher l'appareil.

« Erreur lors de la vérification de la licence. Vérifiez la connexion Internet. »

Olivier aurait éclaté de rire s'il avait été présent. Il était impossible d'extraire des informations du smartphone chiffré autrement qu'en étant connecté aux serveurs de Feekle. Le comble. Damien se résigna alors à connecter l'ordinateur en prenant soin de monitorer avec le logiciel Wireshark tout le trafic réseau, à partir d'un autre ordinateur qui lui servait de passerelle.

L'objectif était de garder un œil sur tout le trafic engendré par l'ordinateur. La plupart était chiffré, mais les métadonnées seraient peut-être utiles. Il relança donc l'extraction et le logiciel de Feekle accepta cette fois de travailler. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'après quelques secondes d'initialisation, il constata la supercherie qui se déroulait sous ses yeux.

« Tu te fous de moi ou quoi ? » s'exclama Damien.

Le trafic généré par le programme d'extraction était immense, et correspondait à la taille de la mémoire interne du téléphone. La connexion du bâtiment étant excellente, on aurait pu croire à une extraction en USB tellement le processus était rapide. C'était une immense arnaque. Le programme de Feekle n'effectuait pas d'extraction du téléphone mais récupérait en réalité une image complète du smartphone de la chercheuse depuis les serveurs de Feekle.

La mémoire du smartphone original était demeurée intacte. Illisible et donc probablement jamais lue par les enquêteurs. Il lui fallait une dernière confirmation pour s'assurer qu'il s'agissait d'un comportement inhabituel du programme et pas son fonctionnement normal. Il prétextait le besoin de quelques courses rapides en sortant de son bureau et retourna à la Fnac chercher un autre exemplaire du même smartphone. De retour dans son bureau, il initialisa l'appareil et lança une extraction en observant toujours le trafic réseau... Bingo. Cette fois, le programme se comportait normalement et allait bien récupérer la mémoire de l'appareil. Le programme d'extraction fourni par Feekle détectait donc le smartphone de la chercheuse et proposait une autre image de la mémoire, ce qui n'arrivait pas avec les autres modèles...

Il fallait qu'il trouve le moyen d'avoir le code source de ce programme d'extraction, afin de le compiler lui-même et de le forcer à fonctionner normalement. Mais comment ? L'ingénieur arabe serait sans doute sa seule porte d'entrée vers ce qu'il cherchait ...

« Désolé Olivier, dit-il pour lui-même. Il faut que je le fasse. »

Damien ne pouvait pas demander à ses collègues d'utiliser la triangulation pour repérer l'ingénieur, mais par chance il se souvenait encore de son adresse. Il décida donc de s'y rendre directement.

Amin était occupé au même moment à affiner le programme qui servait de charge active à la pénétration des systèmes de Feekle. Il était en réalité déjà prêt, testé et retesté, mais Amin trouvait toujours quelque chose à améliorer, à modifier, à ajuster. Grâce au code source que le professeur lui avait confié, il disposait d'une faille presque indétectable, seulement, sans charge active, elle ne servait à rien. C'est cette charge active qu'il affûtait sans cesse telle une lance.

L'interphone sonna alors qu'il était vingt-trois heures trente et qu'il s'apprêtait à tester une énième fois ses dernières modifications sur un serveur qu'il avait branché à la va-vite sous son bureau. Il n'attendait personne...

La porte du bâtiment n'étant pas visible depuis la fenêtre, il dut décrocher pour savoir qui était le visiteur.

« Oui, bonsoir, c'est qui ? demanda Amin.

— Un ami d'Olivier, je suis policier, ouvre.

— Il est un peu tard pour une perquisition, vous ne trouvez pas ? demanda Amin.

— Ouvre, mon gars, je suis pas là pour ça. »

Amin raccrocha, éteignit ses machines et descendit l'escalier pour ouvrir directement en bas. Il n'avait pas vraiment le choix. L'homme qui se prétendait policier était vêtu d'un jean, d'une veste en cuir noir, de lunettes de soleil et d'une casquette. Des lunettes de soleil à vingt-trois heures trente...

« Bonsoir, dit Amin. Olivier n'est pas là ?

— Olivier m'a envoyé à sa place, mentit Damien. Ce sera moi ton officier traitant à partir de maintenant.

— Ah, donc je suis une source pour vous ? Ben, attendez, j'ai son numéro, je vais l'appeler...

— Non, ne l'appelle pas !

— Pourquoi ?

— Il dort, c'est avec moi que tu dois traiter, maintenant. »

Damien mentait très mal. Son travail consistait habituellement à être le geek derrière l'écran, malgré son statut de policier et son droit de porter une arme, il était très mauvais pour traiter les sources. Et il n'avait de toute façon pas d'autorisation de sa hiérarchie pour être là, ce qui le mettait d'autant plus mal à l'aise. Amin sentait que quelque chose clochait mais décida d'écouter l'homme qui, a priori, lui avait montré une carte de police, jusqu'au bout. Authentique. Ils sortirent dans le parking et s'éloignèrent petit à petit du bâtiment.

« Qu'est-ce que tu veux ? demanda Amin.

— Je suis en train d'enquêter sur le meurtre de la chercheuse en algorithmie qui travaillait pour Feekle, commença Damien. J'ai besoin que tu récupères un logiciel d'extraction de données pour moi.

— Ahaha, laissez-moi deviner, celui qu'ils vous ont fourni est connecté en permanence à leurs serveurs ?

— Oui, bon, ça va, hein. Tu sais où le trouver ?

— Je ne pense pas y avoir accès. C'est sans doute trouvable quelque part dans le bâtiment, mais je n'ai pas accès à ça, c'est réservé aux développeurs mobile, je pense. Moi, je développe des modules bas niveau pour une IA, c'est ça, mon travail.

— Il faut que tu le récupères.

— Je vous ai dit que je ne pouvais pas...

— Moi, je sais que tu peux.

- Ah bon, qu'est-ce que vous en savez ?
- Tu veux qu'on parle des failles *zero-day* que t'as vendues ces dernières années ?
- Ah... Je fais plus ça, maintenant, je voudrais pas qu'elles tombent entre vos mains.
- Ça fait un moment qu'on te suit, mon gars. Alors, sois tu coopères, soit dans deux jours y a la SDAT qui débarque chez toi.
- La SDAT ?
- Sous-direction anti-terroriste.
- Qu'est-ce qu'ils viendraient faire chez moi ? Je suis pas un terroriste.
- Pour le moment, oui.
- C'est quoi ? Un truc à la *Minority Report* ? Vous avez des preuves avant que quelqu'un agisse ?
- Les preuves, ça se fabrique, tu sais... C'est pas comme si c'était la première fois.
- Vous êtes des crapules, en fait.
- On défend notre pays, c'est tout, tu ne peux pas comprendre.
- Peut-être que je le pourrais, mais pas comme vous le pensez...
- Écoute, arrête de faire le mariolle, d'accord. Soit tu me ramènes ça, soit je te ramène la SDAT, c'est toi qui choisis.
- Okay, c'est bon, dit Amin. De toute façon, moi aussi, je la trouve louche, cette histoire, donc j'ai bien envie de savoir.
- Toi, t'as rien besoin de savoir, tu me files le code source du logiciel d'extraction et c'est tout, insista Damien. Tu préviens Olivier je t'envoie la SDAT, tu refuses, c'est la SDAT aussi. Compris ?
- C'est pas sympa, dit Amin.
- Arrête de faire le malin, mon gars, on n'est pas dans un jeu, okay ? Il y a une chercheuse qui s'est peut-être fait assassiner et je te rappelle que tu n'es pas en position de négocier, je suis pas là pour blaguer.
- Olivier était plus courtois... J'ai combien de temps ?
- Je repasse dans trois jours.
- Okay. »

La séparation fut rapide et sèche, aucun mot de plus ne fut échangé. Amin se sentait légèrement forcé, mais il allait profiter de cette occasion pour tester grandeur nature le code d'exploitation de la faille X87 et espérait également en savoir plus sur cet

accident.

Il n'avait que faire que la SDAT débarque ou non. Tout ce qui comptait pour lui, c'était de parvenir à terminer sa mission avant qu'un carrosse vienne le chercher. Michaël attendait de lui qu'il soit prêt pour un avenir à rebâtir, mais dans l'esprit d'Amin, c'était un aller simple.

Il songea qu'il toucherait quand-même un mot de cette rencontre à David, qui lui avait demandé de le prévenir de toute prise de contact des renseignements avec lui.

Chapitre 17

« Il n'y a aucune incompatibilité entre la cruauté barbare et l'extrême raffinement, comme nous l'enseigne une longue succession d'exemples historiques, de la Chine au Mexique des Aztèques, de la Rome de Néron à la Florence des Médicis, sans oublier notre propre époque avec ses massifs de fleurs arrangés avec soin à l'entrée des camps d'extermination nazis. »

Lewis Mumford – Le mythe de la machine

Le lendemain même, Amin était à l'œuvre. La charge active qu'il avait développée lui permettrait de remonter jusqu'au bon dépôt de code, en passant de serveur en serveur pour briser les différents niveaux d'isolation.

Seulement, il fallait que le dépôt *GitLab* qui hébergeait le code source que Damien cherchait ne soit pas sur un des nouveaux modèles de serveurs, dont le processeur n'était pas vulnérable à la faille... Malheureusement, il constata en se connectant à son serveur de travail habituel en tapant une commande de vérification, que le processeur avait changé... Il devait donc attaquer par un autre angle : les postes de travail. Les postes de travail utilisés par les développeurs n'avaient sans doute pas encore été remplacés et ils utilisaient également l'architecture X87. Les ordinateurs portables étaient passés depuis un moment déjà à une architecture ARM, il devait donc se concentrer uniquement sur les postes physiques. Repérer la division mobile du bâtiment de Feekle France ne fut pas une grande difficulté. Le plus dur consistait à infecter un des postes des développeurs de la division mobile sans éveiller de soupçons sur sa présence dans les locaux.

Armé d'un Raspberry Pi branché à une batterie dans une sacoche, qui renvoyait les informations sur son smartphone, il arpenta trois fois de suite le couloir à la recherche d'un éventuel poste de travail qui serait connecté au wifi, afin de l'infecter à distance. Les armoires de brassage étant fermées à clé dans les locaux bien surveillés, impossible de se connecter à leur tranche réseau. L'essentiel était d'avoir l'air naturel, l'endroit était très fréquenté et personne ne s'étonnerait qu'un jeune ingénieur non habitué des lieux cherche plusieurs fois le bon bureau. Au troisième passage, il détecta un signal wifi timide. Enfin. Apparemment, quelqu'un avait

branché une clé wifi à son poste pour une raison incompréhensible mais qu'Amin n'avait pas besoin de comprendre. L'occasion était là, c'était l'essentiel.

Il s'engouffra aussitôt dans les toilettes les plus proches et lança l'attaque. La faille était fonctionnelle même à travers le wifi. En envoyant dans le bon ordre les paquets à la clé, le processeur succomba sans même qu'Amin eût besoin d'établir une connexion. Quelques minutes plus tard, la machine infectée, qui appartenait à un designer UX d'Android, se connecta à l'un de ses serveurs en Roumanie, qui hébergeait un faux site de vente de sièges massants.

La suite se déroula sans accroc. Le designer UX avait accès à toute une série de dépôts de code, dont un qui hébergeait le code source du programme d'extraction des smartphones Feekle.

Le malware qu'Amin avait conçu sur mesure n'avait absolument pas été détecté par la machine du développeur, qui tournait sous Ubuntu 20.04, système qu'il avait sans doute installé lui-même au mépris des standards de l'entreprise. Le travail accompli, Amin disparut du secteur.

Une fois le code récupéré, il ne restait plus qu'à le modifier pour qu'il fonctionne sans connexion aux serveurs de Feekle. Damien comptait sans doute le faire lui-même, mais Amin comptait de toute façon en faire sa propre adaptation. Damien se pointa trois jours plus tard pour récupérer le butin. Étonné et satisfait, il repartit sans demander davantage de détails à Amin.

Alors que la date fatidique approchait, Amin vérifiait presque frénétiquement sa messagerie Briar, seul canal de communication avec le professeur Bayart et David. Il savait que le jour J arriverait bientôt, mais impossible d'avoir une date précise. Le déploiement de la nouvelle génération de serveurs se poursuivait et il ne pouvait être sûr qu'il soit terminé que lorsque la faille X87 serait annoncée publiquement.

Un soir, il reçut un message de David, mais celui-ci n'annonçait malheureusement pas la date. Il s'agissait d'autre chose. Michaël voulait apparemment pouvoir localiser Éric en temps réel ou presque. Mission impossible, avait répondu Amin.

« Pourquoi vous avez besoin de le localiser ?

— T'occupe pas de ça. Je sais que ça semble mission impossible, mais on sait jamais, si tu as une idée...

— Les seuls qui peuvent le localiser, c'est soit Feekle, soit les renseignements avec la triangulation.

— D'accord, tant pis. Préviens-nous si tu trouves quelque chose. »

Amin gardait les yeux fixés sur l'échange de messages en mangeant du pain et du fromage à tartiner, son plat du soir habituel. Ses yeux remontèrent sur le message qu'il avait envoyé... « ...la triangulation ». Si quelqu'un pouvait le renseigner dessus, c'était sans doute un de ses anciens amis. Un ami qui avait l'habitude d'acheter et de louer des services introuvables, à qui il avait vendu une des failles *zero-day* qu'il s'était amusé à débusquer sur son temps libre. Fouillant sa messagerie Briar, il retrouva le contact en question. Un très ancien ami d'enfance parti vivre en Russie qui faisait des allers-retours entre Moscou, Paris et l'Afrique.

Il lui envoya un message en lui demandant s'il était possible de le joindre. Aucune réponse ne vint rapidement. Amin partit se coucher, sans mettre son smartphone en mode avion comme il avait l'habitude de le faire. Alors que la nuit était bien entamée, il fut réveillé par plusieurs vibrations successives du smartphone sur le bureau en métal. À peine capable de marcher, il se dirigea vers le bureau et vit les messages s'afficher.

« Amin ? Ça fait longtemps ! Tu voulais me joindre ? »

Amin appela immédiatement, l'autre décrocha presque aussitôt.

« Amin ! Comment ça va ? Ça fait longtemps, dis donc !

— Salam, Malek. Moi, ça va et toi ?

— Ça va, dis-moi, tu avais besoin de quelque chose ?

— Oui, j'ai besoin de localiser un smartphone en temps réel sans y toucher ni installer quoi que ce soit dessus, tu as une idée ?

— Sans y toucher ni rien installer ? Je vois pas comment c'est possible à part côté serveur, expliqua Malek.

— Côté serveur ou...

— ou opérateur.

— Exact. Tu as quelque chose pour moi ? » demanda Amin.

Le silence de quelques secondes qui suivit fit penser à Amin que Malek avait coupé la communication ou qu'il y avait un problème avec un relais Tor, réseau par lequel transitait la conversation. De toute façon, Amin connaissait déjà la réponse, à moins d'avoir un ami bien placé au sein d'un opérateur téléphonique ou aux renseignements, impossible d'avoir ce genre d'informations.

« Oui, j'ai quelque chose, reprit Malek.

— Je t'écoute.

— Un type. Son pseudo c'est Haurus⁵. Il vendait ses prestations sur un forum en *onion* mais il a retiré son annonce pour pas se faire griller.

— Il vend quoi ?

— Un peu de tout. Si tu veux savoir quelque chose sur quelqu'un, tu lui demandes.

— Tu sais ce que ça veut dire, Malek ? lui demanda Amin.

— Oui, je sais bien. Soit la DGSI s'est fait hacker, soit quelqu'un qui y travaille a trouvé un filon pour arrondir ses fins de mois. En tout cas, j'ai que ça. Tu prends ou pas ?

— Je prends, répondit Amin.

— C'est cher, je te préviens.

— Ça sera pas un problème, répondit Amin. »

Lorsque Amin annonça la nouvelle à David, il réagit de la même façon que lui lorsqu'il avait été rencardé par son interlocuteur.

« Tu sais ce que ça veut dire ?

— Oui, je sais... Soit leur réseau est compromis, soit quelqu'un à l'intérieur vend les infos auxquelles il a accès.

— Tu le connais, le type en question ?

— Non, c'est une connaissance de connaissance.

— Tu lui as parlé de ce qu'on faisait ?

— Non, il a pas posé de question, c'est un type pro et discret, disons.

— Okay, on prend. »

⁵ Haurus est un personnage ayant réellement existé. Travaillant à la DGSI, il vendait de manière illégale sur le Dark Web les informations auxquelles il avait accès grâce à son poste.

Quelques jours plus tard, Amin entra en contact avec le cryptonyme dit “Haurus” pour convenir des termes de la prestation. Le flux ne devait passer par aucun serveur impliquant un membre de la fondation Logaith. Cette condition, qui aurait pu paraître farfelue, était totalement compréhensible dans un contexte où la discrétion était la priorité.

Amin, disposant du numéro de téléphone personnel d’Éric, Haurus n’eut aucun mal à lui envoyer les informations nécessaires. Grâce à cet orifice digital, ils recevaient la position actualisée du bonhomme toutes les trente minutes.

Damien frappait sur son clavier frénétiquement. Il avait posé trois jours de congés et travaillait donc chez lui. Solitaire, ni femme ni enfant ne risquait de le déranger. Son unique compagnon de chambre était un chat qui ne faisait rien d’autre que dormir, manger et boire. Un thermos de café trônait à côté de son clavier, à côté d’un autre thermos couché, vidé la nuit précédente par l’employé de la DGSi qui travaillait d’arrache-pied pour avoir un programme fonctionnel.

Il avait songé un instant à demander à l’ingénieur arabe de lui préparer le programme, mais il n’avait de toute façon pas confiance et préférait faire le travail lui-même.

Par chance, la qualité du code était excellente, il n’eut donc pas beaucoup de mal à repérer, puis à supprimer, la partie du logiciel établissant la connexion aux serveurs de Feekle, de même que le morceau de code qui forçait le programme à envoyer l’identifiant unique du smartphone aux serveurs de Feekle à chaque lancement d’une extraction.

Une fois le programme compilé, il passa le téléphone de la chercheuse en mode *fastboot* et débuta l’extraction. Elle fut moins rapide qu’avec la version originale du programme, la vitesse du câble USB étant moindre que celle de la fibre, évidemment, mais elle prit fin assez rapidement.

Les heures suivantes furent dédiées à l’épluchage de l’image mémoire récupérée. Fichier par fichier, secteur par secteur. Il analysait le système de fichiers dans ses moindres recoins pour voir si une trace n’était pas laissée par un quelconque système de journalisation. Après des heures de recherche, de défilement de lignes rouges, vertes, blanches, bleues sur son écran noir, quelque chose d’intéressant apparut.

Un secteur de la mémoire qui semblait écrasé. Il contenait les *logs* de la version beta de Feekle Maps, autrement dit l'historique des activités du programme.

Les fichiers présents dans le smartphone correspondaient à ceux qui avaient été fournis par Feekle dans leur fausse image mémoire. Mais le fait de disposer d'une véritable extraction brute montrait autre chose à Damien : ce secteur de la mémoire avait été réécrit. Impossible de dire par qui ou par quoi, mais il avait été réécrit. Il tomba de fatigue avant de se relever plusieurs heures après et continuer comme si de rien n'était.

Après des efforts surhumains qui lui auraient bien valu la première place à un *hackathon* orienté cybersécurité, il mit enfin la main sur un journal original, qui avait été écrasé. Et surprise, le fichier de *logs* récupéré était différent de celui présenté originellement.

Il montrait un itinéraire ayant pour destination le domicile des parents de la chercheuse, mais différent de celui emprunté par Aurélie. L'itinéraire original ne passait pas par le pont, et les *logs* indiquaient la réception d'un autre itinéraire, a priori meilleur, de la part des serveurs de cartographie, deux minutes après le départ du véhicule. L'itinéraire original n'avait donc jamais été suivi.

Autre fait intéressant, la vitesse du véhicule enregistrée différait totalement de celle que lui présentaient les *logs* officiels. Les *logs* officiels mentaient, en affichant une vitesse de cent kilomètres par heure au moment où la chercheuse traversait le pont, alors que les *logs* originaux dénichés par Damien montraient une accélération poussant jusqu'à cent-quatre-vingts kilomètres par heure, vitesse captée et archivée par le smartphone.

Il avait donc en face de lui deux fichiers de *logs* qui montraient des actions censées s'être déroulées au même moment. Aurélie Jeannot était donc censée se trouver à la fois à cent et à cent-quatre-vingts kilomètres par heure au moment où elle traversait le pont.

Le doute fit rapidement place à la certitude à mesure qu'il lisait et relisait les lignes des journaux en regardant les deux itinéraires et les vitesses. Damien en était maintenant convaincu. Olivier avait vu juste, la chercheuse en algorithmie n'avait pas été victime d'un accident, elle avait été assassinée.

Chapitre 18

« Leur méthode est efficace : offrir un maximum de confort logiciel et de gratification immédiate pour que vous abandonniez votre contrôle sur l'outil afin de mieux envahir et meubler votre temps de cerveau disponible. »

Equipe Framasoft

Michaël avait épluché le calendrier de mises à jour des onduleurs d'Eaton pour tenter de trouver la date parfaite, ni trop tôt pour éviter qu'une éventuelle révision du code ne mette à jour l'implantation d'un malware par Amin, ni trop tard pour que le déploiement de la mise à jour ne soit déjà trop avancé. Malheureusement, il n'avait qu'une visibilité partielle sur la progression du déploiement des nouveaux serveurs dans les datacenters des *Géants du Web*. Son système de monitoring construit pour l'occasion lui affichait progressivement quelles adresses IP n'étaient plus sensibles à la faille, mais il n'avait pas de visibilité sur la proportion réelle des serveurs remplacés. Pour être sûr que ses petits soldats de silicium soient bien déployés, il était donc obligé de se fier à la date où la faille des processeurs X87 serait publiquement annoncée.

Celle-ci ne tarda pas. Elle fut faite un lundi matin après les premiers bulletins d'information, où les ingénieurs arrivaient à leurs bureaux, où Amin prenait place sur sa chaise, où Samuel tapait une dernière fois dans le dos d'Éric avant que celui-ci ne s'avance devant les microphones, où Samir rentrait exténué d'une nuit de livraison, se jetant sur son lit. La faille fut annoncée par le CEO en personne dans une interview télévisée retransmise en direct sur Internet, alors qu'Éric était encore en France. Cette fois-ci, il ne pouvait se contenter de l'annoncer par Internet. Il fallait impliquer une des chaînes de diffusion les plus répandues pour être sûr que la nouvelle se propage assez vite. La chaîne de télévision qui avait eu le privilège de pouvoir diffuser l'annonce préparait d'avance le champagne en prévision de l'explosion des audiences. Michaël, qui ne voulait pas rater une minute de ce moment, avait lui aussi récupéré une télévision, préférant utiliser ce moyen archaïque que de se connecter sur Feekletube.

« Chers internautes, chers citoyens partout dans le monde. Chers amis, chers adversaires... commençait Éric. L'équipe de chercheurs en sécurité d'Antel m'a annoncé avoir découvert une faille de sécurité critique dans les processeurs X87, processeurs que nous utilisons tous et

toutes chaque jour pour travailler, parler avec notre famille, nos amis, pour garantir la paix dans le monde, la stabilité économique et financière, et la sécurité de nos pays. Cette faille rend obsolètes toutes les générations précédentes des processeurs de l'architecture X87, c'est pourquoi avant d'en faire l'annonce publique nous avons cherché un correctif qui n'a malheureusement pas été trouvé, le problème étant matériel, et impossible à corriger sans changer la disposition des broches métalliques. La seule solution consiste à remplacer le processeur, ainsi que le SoC sur lequel il s'attache, ce qui revient à modifier ou remplacer les cartes mères. Nous tenons à rassurer nos clients sur le fait que la dernière génération de processeurs que nous avons mise sur le marché n'est pas vulnérable à cette faille. Nous annonçons donc qu'en conséquence, tous les clients ayant opté pour les solutions Cloud HB, ABM, A2VS, Feekle, Arocle et Acrosoft disposent déjà des nouveaux modèles de processeurs, la sécurité de nos clients étant notre priorité, nous avons effectué le remplacement du matériel de manière progressive avant l'annonce de cette faille chez un maximum de fournisseurs de services Cloud.

Étant donné les conséquences exceptionnelles que cette annonce risque d'engendrer, le code source de la faille ne sera livré que sous candidature, dans nos locaux, après inscription à un service en ligne qui verra le jour prochainement. La technicité de la faille rend très peu probable sa découverte par d'autres acteurs qu'Intel et AMD, seuls constructeurs de processeurs X87 aujourd'hui, ce qui limite donc les risques d'attaques. Toutefois, nous annonçons que le code source ainsi qu'un *proof of concept* feront l'objet d'une publication d'ici vingt-quatre mois, en espérant que l'ensemble des possesseurs de puces à architecture X87 seront passés à l'architecture X88...

Les postes de travail de nos fournisseurs partenaires doivent être renvoyés à l'usine pour modification des SoC et du processeur, l'opération sera facturée à la moitié du coût de la machine. Autre mesure, nous annonçons également... »

À peine Amin avait-il vu l'annonce, qu'il déploya la mise à jour vérolée du micrologiciel des onduleurs. Il régla la date pour un déclenchement un mois plus tard, comme l'avait préconisé Michaël. À partir de là, il n'avait plus besoin d'agir. Le malware s'enclencherait de lui-même, au même moment, dans tous les datacenters de la fondation Logaith aux quatre coins du globe. Il pouvait bien lui arriver n'importe quoi, il avait fait sa part du travail. Il se sentait soulagé, libéré, la mission était accomplie. Qu'il soit mort ou en prison lorsque les gadgets du professeur feraient leur effet n'avait aucune importance. Il avait réussi. Et personne n'avait rien vu. Lorsqu'il poussa sur la dernière touche nécessaire pour valider son action, la même question qu'il s'était posé auparavant ressurgit :

« *Est-ce vraiment la meilleure chose à faire ?* »

L'annonce avait fait encore plus de vagues que la découverte des failles *Meltdown* et *Spectre*. Le jour-même, les commandes de processeurs X88 explosèrent. Les journaux spécialisés s'affolèrent, les journaux généralistes s'emparèrent également du sujet. Le basculement à l'ère de la *data* accélérerait grâce à l'un des rares moyens de mobiliser des foules en un temps record : la peur.

Michaël, de son côté, avait presque dilapidé sa fortune en faisant produire la pièce pirate ayant vocation à effacer les disques, il ne pourrait pas équiper l'ensemble de la planète de son gadget, et ce n'était de toute façon pas nécessaire. La seule cible était l'ensemble des membres de la fondation Logaith, qui concentraient à eux seuls les savoirs et les infrastructures les plus vitales de la société postmoderne. Les entreprises qui n'étaient pas encore passées au cloud voyaient leurs activités menacées car ne pouvant pas assumer le remplacement de l'ensemble de leurs serveurs. Celles-ci furent contraintes au remplacement à leurs frais de leurs machines, ainsi que de leurs postes de travail vulnérables, ou à passer dans le cloud.

Les bureaux de la DGSI étaient, eux aussi, en plein déménagement. Damien devait dire adieu, à contre-cœur, à sa bécane favorite, après cinq ans de bons et loyaux services. L'équipe de techniciens parcourait les couloirs et remplaçait les postes de travail de tous les bureaux, forçant parfois les utilisateurs les plus têtus à fermer leur travail en cours.

« Attends, Roger, s'il te plaît, repasse dans une heure !

— Allez, quoi, on vous a prévenus il y a deux jours, vous avez eu le temps de sauvegarder vos affaires, normalement !

— Non, je n'ai pas eu le temps, désolé, j'étais en congés !

— Bon, je repasse dans une heure. Tu auras fini, promis ?

— Oui, oui, je fais au plus vite ! »

Les machines appartenant aux employés en congés étaient blacklistées du réseau. À leur retour, les employés concernés devaient se signaler à l'accueil pour être accompagnés dans la sauvegarde de leur travail et l'installation de nouveaux postes aux processeurs X88 flambant neufs.

Nicolas, propriétaire d'une petite imprimerie dans le Val d'Oise, se disputait au téléphone avec sa secrétaire qui le poussait à remplacer leur matériel.

« Mais enfin, Nicolas, tu as entendu ce qu'ils ont dit à la télé, insistait Sandrine. Des hackers peuvent nous pirater nos postes de travail ! Il faut les remplacer !

— Roh, enfin, arrête de paniquer comme ça, Sandrine, je connais un informaticien, il m'a dit que c'est juste un coup de pub pour leurs nouveaux machins, là ! En plus, même si elle existe cette faille, personne ne peut la trouver, donc on a encore deux ans avant qu'ils la publient !

— Deux ans, ça passe vite, il vaut mieux faire ça maintenant et acheter de nouveaux postes de travail !

— Bon, écoute, je vais prendre des ordinateurs portables, d'accord ? Y a pas de risque avec ça, comme ça tu arrêteras de m'embêter à la fin. »

Nicolas s'était dit une chose après cette annonce : quand on entend ce qu'on entend et qu'on voit ce qu'on voit, on a bien raison de penser ce qu'on pense. Nicolas n'était pas

seul.

Nicolas avait plein de semblables qui n'étaient soit pas au courant du problème posé, soit qui pensaient que ce n'était pas si grave, et qu'au final les barbus à lunettes régleraient le problème sans qu'ils n'aient rien à faire. Un peu comme le bug de l'an deux-mille finalement.

Amin n'avait qu'une machine à remplacer. Travaillant depuis longtemps sur des processeurs ARM exclusivement, ses puces n'étaient pas concernées par la faille. Seul son énorme serveur était concerné. Il dut s'en séparer et le remplacer par une nouvelle machine X88, sur laquelle il s'amusa quelques jours, en attendant que son heure arrive.

Le monde continuait de tourner. Plus vite. Plus intelligent. Plus connecté. En parallèle, une foule de nouveautés technologiques se précipitaient et arrivaient toutes en même temps. Les écrans pliables et la 5G mettaient infiniment plus de temps à s'imposer comme des standards, là où la nouvelle architecture X88 de serveurs et postes de travail s'était imposée avec force, grâce au génie du CEO d'Antel, mascotte de la fondation Logaith, adorateur de l'IA. Du haut de sa tour de verre chatouillant les nuages, Éric regardait en direction du domaine de Michaël.

« Tu vois, finalement tout se passe bien. » se dit-il pour lui-même.

Son smartphone vibra.

« Éric ?

— Oui, Serge ?

— Il faut qu'on discute à propos de quelqu'un, va dans un bureau sûr. »

Éric se rendit dans son bureau, dont il était sûr de l'isolation sonore, puis enclencha la visioconférence chiffrée avec son supérieur.

« Oui, c'est à propos de qui ? demanda Éric.

— Michaël Bayart, répondit Serge. Il faut le réduire au silence.

— Il n'a pas parlé depuis bientôt un an... Que voulez-vous qu'il dise ?

— On a reçu des informations révélant que les Français vont l'arrêter d'ici peu. Il risque de parler.

— Vous êtes sûrs ? Il sait parfaitement que la police française ne peut mettre toute sa famille à l'abri contre nous, il ne parlera pas, rappela Éric.

— Le risque est trop grand. Il a pu avoir le temps de se préparer une porte de sortie à lui et sa famille, ces derniers mois.

— Il est surveillé au millimètre près et n'a quasiment pas bougé de son manoir... Rien n'indique qu'il soit en train de faire autre chose que déprimer.

— Le risque est trop grand, Éric. Tu en fais une affaire personnelle et ça devient dangereux. Tu as eu ce que tu voulais, maintenant, il faut rester sérieux... Il faut qu'il parte discrètement, mais rapidement. Et les personnes qui savent autour de lui aussi.

— Ils sont combien ?

— Huit, en comptant l'équipe d'intervention qu'il avait envoyée pour votre rendez-vous.

— Ils ne savent rien, ils ne font qu'obéir parce qu'ils ont une confiance aveugle les uns envers les autres. À part Hakim et David, personne ne sait. Huit, c'est trop, Serge.

— Qu'est-ce que tu proposes ?

— Seulement les trois. Je m'en occupe.

— Entendu, mais ne traîne pas. Dans combien de temps est-ce que tu rentres ?

— Dans un mois ou deux, je pense, répondit Éric. Je suis épuisé des rendez-vous avec les élus et les chefs d'entreprise, mais tout le monde nous mange quasiment dans la main, même certains qui nous détestaient il n'y a pas six mois.

— On m'en a parlé, oui, beau boulot. Bon courage pour le reste. »

Après avoir raccroché, Éric sortit un autre smartphone de sa poche, composa un des rares numéros de téléphone qu'il connaissait par cœur. Il avait songé profiter de son passage dans la région pour rendre visite à une ancienne connaissance. Un ami d'enfance avec qui il avait gardé contact, qui avait pris une direction tout à fait différente de la sienne. C'était justement ce qui l'intéressait.

Leurs affinités ainsi que leur amitié de longue date leur permettaient d'échanger et de créer un pont entre deux mondes que tout semblait opposer. Lorsque Éric avait choisi la voie de l'industrie pour marquer le monde de sa patte, Laurent, lui, avait préféré concrétiser son engagement pour un monde meilleur en s'investissant en politique.

« Éric ? C'est toi ? Désolé, je n'avais pas reconnu le numéro, comment tu vas ?

— Bonjour, Laurent. Oui, désolé, j'ai pris une autre puce. Écoute, moi, ça va, je suis de passage à Paris.

— Oh, que nous vaut l'honneur de te voir ici ?

— La routine, c'est pour affaires ! Mais ça me ferait plaisir de te voir, si tu as un moment.

— Bien sûr, j'ai un rendez-vous dans cinq minutes, là, je peux te rappeler après ?

— Ça marche, à plus tard ! »

Éric s'était libéré le reste de la journée, il avait convenu de rencontrer Laurent dans un parc en périphérie de Paris. L'air y était meilleur et le temps agréable autorisait une petite balade entre amis.

Pour cette rencontre, il avait renoncé à son armure de soie hors de prix pour quelque chose de plus détendu et passe-partout. Un polo beige et un pantalon assorti, accompagnés d'une petite montre dont le prix n'excédait point deux chiffres.

L'idée était de ne pas mettre son ami mal à l'aise et, accessoirement, de ne pas attirer l'attention en se promenant dans un lieu public.

Après les retrouvailles sur un parking, Laurent et lui se dirigèrent le long d'un petit chemin sur lequel on croisait fréquemment poussettes et trottinettes d'enfants. Mains dans les poches, Laurent était lui aussi ici pour se détendre et parler d'un monde qui changeait avec un ami nostalgique. L'homme avait une quarantaine d'années et plus grand-chose sur le caillou, mais un certain charisme qui, combiné à son carnet d'adresse, lui avait ouvert les portes des affaires comme de la politique. Ils échangeaient amicalement sur leurs vies respectives, la météo, les bons restaurants de Paris, puis vint le temps de parler sérieusement.

« Ça fait longtemps que tu n'es pas venu, te voilà devenu américain maintenant, qu'est ce qui t'amène chez nous ? Lui lança Laurent.

— Ah, que veux-tu, c'est compliqué à résumer, je travaille beaucoup, donc je ne viens pas souvent, mais quand je viens, je ne manque pas l'occasion de voir mes vieux amis.

— Moi aussi, j'aime bien revoir les vieilles têtes, on en a besoin, je pense, dans ce monde où tout va plus vite. Sur quoi tu travailles, en ce moment ? Un partenariat avec la France ?

— En quelque sorte, mais bon, je ne suis pas autorisé à en parler. Vu le nombre de *NDA*⁶ que je fais signer, ça serait déplacé de ma part de trop bavarder.

— Ah tu me l'as sortie souvent, celle-là. J'aimerais bien pouvoir répondre aussi facilement aux journalistes un peu trop curieux, sauf que bon, je suis député, donc techniquement je dois rendre des comptes à ceux pour qui je travaille, c'est-à-dire le peuple.

— C'est la voie que tu as choisie, Laurent ! Tes choix impactent ceux qui t'ont élu, donc rien d'anormal à ce que tu leur rendes des comptes, mais je te comprends, j'ai horreur des curieux. Surtout ceux qui posent des questions dont ils ne comprennent même pas le sens, très souvent.

— Hum, nos cas sont différents, c'est vrai, reprit Laurent, mais tu sais, quelque part, les choix que tu fais avec tes employeurs nous impactent aussi, en quelque sorte, non ?

— C'est exact, c'est précisément la raison pour laquelle je suis dans l'industrie de l'information.

— Que dirais-tu de rendre des comptes au peuple, toi aussi, alors, hein ?

— Ahahaha, éclata de rire Éric, accompagné de Laurent. Tu m'imagines répondre devant une commission du gouvernement sur les choix que nous faisons ? Non, soyons sérieux, ils n'en comprendraient pas la moitié... Tu sais, je t'aime beaucoup, Laurent et je respecte ce que tu fais, mais je ne pense pas que la politique soit la meilleure voie pour changer les choses.

— On en a déjà parlé, je sais, mais tu t'es déjà demandé si vos choix étaient... Je ne sais pas... démocratiques ?
Okay, tu bosses dans le privé, Éric, mais vos décisions, elles impactent le monde, c'est un enjeu important dans une démocratie.

⁶ Accord de non-divulgence (acronyme anglais)

— Démocratiques, bien sûr que nous le sommes ! Il n'y a pas plus démocratique que ce que nous faisons. Chaque personne qui fait librement le choix d'utiliser nos services vote pour nous et, sans vouloir déprécier vos rituels avec les urnes et tout ça, je pense que ce genre de vote est bien plus révélateur que n'importe quel nom que l'on pourrait glisser dans une urne...

— Je ne sais pas... Je ne vois pas les choses comme ça. Le monde va de plus en plus vite et les choses deviennent ingérables, mon père était aussi député du Val d'Or, quand on échange, j'ai l'impression d'être dans une autre dimension. Le temps s'accélère et il y a de plus en plus de sujets et d'infos à traiter c'est à en perdre la tête...

— L'accélération est inéluctable, Laurent, c'est ce qu'on a tous participé à construire. Maintenant, ce qu'il faut faire, c'est trouver la meilleure façon de gérer tout ça. Et pour ça, tu connais mon point de vue : la vérité vient de la science, pas des politiques, dit Éric l'air songeur.

— Ahaha, tu veux nous remplacer par des intelligences artificielles ? Si tu le fais, s'il te plaît, pense à donner mon nom au député virtuel qui me remplacera !

— Tu le mérites bien, mon cher Laurent, hahaha. Non, ce n'est pas aussi caricatural, bien sûr, on ne va pas mettre des IA à la place des élus, mais je suis persuadé que pour administrer une société qui produit autant d'informations, il faut accélérer nos processus d'analyse et de décision et, en la matière, l'IA est effectivement indispensable pour ça.

— Bah... C'est des gadgets. Moi, je reste convaincu que des hommes, ça se gouverne par d'autres hommes. On a aboli le pouvoir de l'Église, ce n'est pas pour construire une autre machine à dire la vérité, qui plus est faite avec des mains humaines...

— Il ne s'agit pas d'Église, Laurent, ce ne sont que des données et des mathématiques.

— Mouais, je ne sais pas où ça nous mène tout ça... Je préfère faire les choses à l'ancienne, je suis convaincu que le changement se fera au travers d'engagements politiques sérieux !

— C'est pour ça que tu fais de la politique, Laurent... Moi, je participe à créer un changement auquel vous allez mettre des années à réagir...

— Et c'est pour ça que tu fais du business, Éric. Moi, je suis là pour mettre les puissances privées en face de leurs responsabilités et représenter la voix de ceux qui n'ont pas votre force.

— On verra à l'avenir, mon cher Laurent, qui représente le mieux la voix du peuple...

— Nous le verrons, je l'espère ! »

Chapitre 19

« Le rêve de voir les ordinateurs se comporter comme des humains se réalise, avec la transformation, en une seule génération, des humains en ordinateurs. »

Nassim Nicholas Taleb

Amin dormait chez Samir la veille du dernier jour. Il avait passé la nuit à résister à l'envie d'avertir ses proches, pour qu'ils prennent leurs précautions. Était-ce vraiment la meilleure chose à faire ? Il se le répétait à l'infini. Le professeur, sûr de lui depuis que sa décision était prise, lui aurait répondu « *On ne le saura qu'après* ».

Samir était parti dormir. Amin n'avait rien pu avaler. Il restait les yeux braqués sur son écran. Samir dormait profondément. Il était minuit passé. Encore trente minutes...

Il songea une dernière fois aux conséquences de ses actes, à Olivier et Damien qui enverraient sûrement une unité le récupérer dès le lendemain... Amin avait laissé son smartphone chez lui, histoire de les retarder au maximum. Il ne comptait pas rester chez Samir, pour ne pas lui attirer d'ennuis, il ne comptait pas non plus aller chez ses parents, ni chez personne. Son intention était de se rendre au commissariat le plus proche, signaler ses actes, pour que personne dans son entourage n'ait à subir directement les conséquences d'une perquisition, ou pire si les barbouzes de Feekle mettaient la main sur lui avant les services de police.

Un message apparut à l'écran. Le processus était lancé. Une légère surtension fut envoyée par les onduleurs à toutes les machines. Le signal, détecté par la puce pirate de Michaël, enclencha le mécanisme de corruption de la mémoire des disques.

Un à un, les disques avaient commencé à s'effacer. Un peu partout dans le monde, les boîtes d'e-mails se déconnectaient, les couples posés dans le canapé devant Netflix se retrouvèrent à devoir contempler une image figée. L'étudiant qui veillait tard la nuit pour faire ses recherches n'avait plus accès à Wikipédia. WhatsUp, Facelook, Instaflame, Swipecchat et pléthore d'autres services hébergés par les *Géants du Web* cessèrent de fonctionner au bout de quelques secondes. Au bout d'une minute, Feekletube était hors service également. Feekle Maps était injoignable.

Les accros du « *swipe to refresh* » répétaient frénétiquement le geste vertical du pouce pour rafraîchir leur fil d'actualité dopé aux algorithmes qui restait désormais figé, ne montrant comme animation qu'une petite roue tournant indéfiniment.

Trois-cents avions dont les pilotes comptaient sur les services de *Garmin*, hébergés chez A2VS, étaient cloués au sol. Les bureaux du Pentagone étaient en pagaille. Les réseaux téléphoniques saturés. Les réseaux d'appels par Internet, inopérants. Plus aucun courrier électronique ne fut livré. Aucune publicité, aucun spam, aucun message urgent, aucun rappel important de la part de la Direction Générale des Finances Publiques n'arrivait à destination. Tous les conducteurs utilisant un GPS connecté se retrouvèrent sans itinéraire fiable à suivre.

Les administrations étaient injoignables, les banques en ligne également. Seuls les dinosaures de la finance, *AF400* et *HBUX* continuaient de fonctionner. Les services de paiement en ligne étaient dysfonctionnels.

Partout dans le monde, les temples de la donnée, localisés en retrait des villes, abritant la nouvelle idole de silicium, exécutaient aussi bêtement que possible une suite d'instructions envoyées par un faux connecteur de disque. Les trois minutes ne furent pas écoulées qu'Internet semblait déjà hors service. Le réseau le plus complexe et le plus grand de l'histoire de l'humanité qu'un agrégat de géants était en passe de monopoliser, était retourné. Mais Internet n'était pas hors service. Seuls ceux qui avaient tenté de se l'accaparer l'étaient. La Chine était également touchée, bien que dans une moindre ampleur. Les monstres chinois qu'étaient Baidu, Tencent, Huawei et leurs alliés avaient suivi la vague de remplacement pour la nouvelle génération de machines sans pour autant avoir fini. Leur architecture reposait donc sur suffisamment de processeurs X87 encore valides qui pouvaient continuer à fonctionner relativement décemment.

« *Ça a marché....* »

Amin n'en revenait pas. Il s'y était préparé, il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour que ça fonctionne, mais l'instant lui paraissait trop irréaliste.

Une fois la troisième minute écoulée, la moitié des disques infectés étaient totalement corrompus. Il faudrait encore sans doute environ une heure pour que le poison fasse son effet sur tout le parc, en raison d'éventuels horaires décalés... Amin avait pris soin d'ajuster chaque fuseau horaire, mais il ne pouvait pas s'assurer que tous les onduleurs étaient connectés au bon serveur de temps. Au bout de quelques minutes, il s'aperçut d'abord, que le datacenter d'Issy-les-Moulineaux ne semblait pas entamé du tout. Et à sa grande surprise, les coordonnées GPS qu'il recevait régulièrement, lui indiquant la position d'Éric, se rapprochaient de ce centre de données.

« Samir, Samir, il faut que je prenne ta voiture !! »

L'attaque n'avait pas touché la totalité des serveurs, mais une bonne moitié était déjà hors service, lorsque Éric réalisa ce qui était en train de se passer. De plein fouet, il observait son smartphone devenir totalement inutile, lui qui était dopé au cloud, entièrement dépendant des entreprises membres de la fondation Logaith. Après quelques secondes d'abattement, le nom de Samuel s'afficha sur son écran. Cela faisait des lustres qu'il n'avait pas effectué un appel téléphonique traditionnel, étant habitué à WhatsUp, Feekle Duo et Teams.

« Samuel... Dis-moi que tu sais ce qu'il se passe.

— Je... Je voulais te le demander. Tu as remarqué aussi ?

— Mon Dieu...

— J'espère que c'est qu'une panne temporaire. Mais là, je viens de recevoir deux appels de Seattle, beaucoup de datacenters remontent le même problème, disait Samuel, la voix tremblante.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Samuel.

— On va voir nous-mêmes.

— Je suis au seizième étage dans l'appartement B8. Monte aussi vite que tu peux. Ne prends pas l'ascenseur.

— J'arrive »

Samuel arriva quelques instants plus tard avec son ordinateur portable. Il trouva Éric déjà attablé, sur son bureau, la bouche ouverte, en train de regarder, horrifié, les écrans de monitoring qui restaient figés.

Des points rouges surgissaient de partout. Plus rien n'était joignable...

« J'ai la liste des datacenters encore dispo ! s'écria Samuel.

— Montre-moi ça. »

L'écran affichait un tableau à plusieurs centaines de cases, donc une bonne moitié clignotait en rouge.

« Celui-là ! s'écria Éric en pointant le nom d'Issy-les-Moulineaux. Il est encore vert !

— On fait quoi ?

— On fonce !!!

— Tu as compris ce qu'il se passe ?

— Je pense que oui. C'est cette vermine de Michaël, cette espèce de sale...

— Dépêche-toi ! On prend ma voiture, elle est plus rapide ! cria Samuel.

— J'aurais dû l'abattre dès le début... »

Éric hurlait de rage alors qu'il dévalait les escaliers pour aller jusqu'au sous-sol. Les ascenseurs étant également reliés à un serveur du datacenter pour une gestion plus intelligente des montées-descentes, il n'était pas prudent de les prendre sous peine de se retrouver coincé. Dix minutes après le début des premières corruptions de mémoire, Éric et Samuel fonçaient largement au-dessus des recommandations de vitesse en direction d'Issy-les-Moulineaux. Pendant que Samuel conduisait, Éric hurlait à la terre entière de débrancher les serveurs. Certains, n'étant pas encore impactés par le même problème, ne comprenaient pas cet ordre absurde de leur hiérarchie et freinaient des quatre fers, demandaient à Éric d'attendre le retour de leur manager pour avoir l'aval de leur responsable direct. Éric ne voulait rien savoir, il fallait agir dans les minutes qui suivaient pour éviter le pire : la perte totale du fruit de trente ans de travail. Car à l'ère du Cloud, la plupart des postes de travail n'abritaient quasiment aucun code source complet. Tout était situé sur les unités de stockage de leurs datacenters, en train de partir en fumée. La seule chose à faire avant de pouvoir contrer efficacement l'attaque était de couper le courant pour arrêter ce qui ressemblait fortement à un sabotage.

« Éteignez immédiatement TOUTES LES BAIES DE STOCKAGE ! hurlait Éric en déboulant dans le centre de données... Il n'avait plus que le réseau téléphonique et les SMS pour prévenir une pléthore de gens qui n'étaient pour la plupart pas les bonnes personnes à joindre. Les bons numéros étant dans l'annuaire en ligne de Feekle... qui était maintenant hors ligne. Toutes les réponses qu'il recevait étaient similaires.

« *Comment ça ? Vous êtes Éric Alexandre ?* »

« *Est-ce que je dois vous écouter ou mon manager ?* »

« *Vous êtes sûr que ce n'est pas un canular ?* »

« *Quoi ?? Tout éteindre ?? Je préfère demander à mon manager demain matin, je suis encore nouveau, ici...* »

Pendant ce temps, Michaël et David, aidés par la somme colossale transférée via le Dark Web deux jours avant, recevaient régulièrement la position approximative d'Éric Alexandre.

Ce dernier semblait foncer dans une direction encore inconnue. La route qu'il empruntait à cent-soixante-dix kilomètres par heure pouvait mener à trois datacenters différents. Ils étaient déjà prêts à partir, n'attendant que la confirmation, plus qu'une sortie et ils seraient sûrs...

La sortie fut prise. Plus aucun doute. C'était le bon datacenter. Moussa démarra en trombe lorsque David lui donna l'ordre, suivi de Michaël, assis sur le siège passager de la deuxième voiture. À cette heure-ci, heureusement, les routes étaient quasiment désertes. Les surtensions de quatre-cent-cinquante volts avaient commencé à prendre le relais dans toutes les parties de l'immense réseau de datacenters, celui d'Issy-les-Moulineaux était le seul du pays à n'être pas encore touché. En réalité, les onduleurs avaient une heure de retard à cause d'un mauvais réglage du serveur de temps réservé aux onduleurs. Un stagiaire avait effectué manuellement le passage à l'heure d'été. Aucune importance, et difficile à détecter, étant donné que presque personne n'accordait d'importance à la fonction gadget des onduleurs, dont on attendait uniquement qu'ils fournissent du courant. Ce n'était plus qu'une question de minutes...

Samuel passa la première grille d'entrée en vitesse et se gara immédiatement dans le parking, qui n'accueillait alors que six véhicules. Ils montèrent aussi vite qu'ils le purent dans les bureaux censés contrôler l'activité du centre de données.

« Apparemment, ici, tout est encore bon... disait Samuel. Rien n'a bougé. Par contre, la charge est immense, tout est saturé, le tiers du trafic du continent a été redirigé ici depuis que les autres centres sont tombés.

— Éteins tout ! »

À ce moment-là, un technicien censé assurer la garde de nuit du centre de données entra dans le bureau, choqué par la présence de deux hommes, dont il reconnaissait l'un.

« Monsieur Alexandre ? Que faites-vous là ?

— Vous ! Éteignez-moi tout, immédiatement !

— Que... Comment ? Désolé, Monsieur, je ne suis pas autorisé à faire ça, il me faut l'accord de mon manager et du responsable de mon manager et de son... Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Je me fiche du manager du chef de votre manager, je suis le CEO d'Antel ! J'ai cofondé Logaith et je vous ordonne d'éteindre toutes les baies de ce datacenter ou je vous colle un procès au derrière pour le reste de votre vie !

— D'accord, d'accord, j'y vais... »

Le téléphone d'Éric ne s'arrêtait pas de sonner. Celui de Samuel également. Celui-ci mettait hors-ligne aussi vite qu'il le pouvait tous les serveurs possibles, mais une action électrique serait beaucoup plus efficace. Le technicien avait couru vers le local électrique.

« Allô ? s'énerva Éric en décrochant.

— Éric... Je t'avais dit qu'on aurait dû le faire avant.

— Je saaaaais Serge, je saaaaais ! Mais ce n'est pas le moment de discuter affaires, on est sur un appel en clair. Fais éteindre tout ce que tu peux, là où tu peux !

— C'est une attaque ? demanda Serge.

— Oui, c'est une attaque. De l'intérieur. Ça ne sert à rien de couper le réseau, c'est le courant qu'il faut couper !!

— Tu es sûr de ce que tu dis ? Ici, on me parle de problèmes de surtension. C'est peut-être d'origine électrique.

— Un problème de surtension sur toute la planète en même temps, Serge ? C'est toi l'ingénieur ou c'est moi ?

— C'est soit un coup des Chinois, soit Bayart. Ici, les fédéraux misent aussi sur les Chinois.

— Je suis sûr qu'ils sont touchés aussi. Ce n'est pas Pékin, ne perdez pas votre temps.

— Trop tard, le président a convoqué un Conseil de défense en urgence. L'ambassadeur chinois a été arraché de son lit.

— Misère... Mais qu'est-ce qu'ils sont lents et stupides... Je dois te laisser, on va sauver ce qu'on peut encore ici... »

Éric raccrocha sans écouter la réponse de Serge Brin.

À quelques dizaines de mètres de là, deux voitures noires arrivaient à toute vitesse et se garaient dans le parking. Éric, entendant le bruit des moteurs, se précipita à la fenêtre et comprit rapidement que les deux voitures ne venaient pas en amies.

« Il a envoyé ses sbires, dit Éric à Samuel. On barricade le bureau. »

Éric composa un numéro qu'il aurait voulu ne jamais avoir à composer un jour. Il avait toujours refusé les gardes du corps. Mais la fondation Logaith, abritant un nombre de têtes relativement importantes, dont il faisait partie, avait mis à la disposition d'un nombre limité de personnes une liste de numéros à appeler selon le pays en cas de danger imminent. Une cellule dormante d'une entreprise de mercenariat américaine censée rappliquer et extraire le client de zones dangereuses. À l'époque, le service avait été conçu en Afghanistan, pour extraire en urgence d'éventuelles personnalités importantes en danger, qui comptaient les minutes avant de voir débarquer sur eux une horde d'autochtones hostiles. Mais faute de missions suffisantes, et flairant le filon, le fondateur de l'entreprise avait étendu son offre à toutes les entreprises craignant pour la vie de certains postes clés partout autour du globe.

« Je suis Éric Alexandre, dit Éric après que quelqu'un ait décroché. Je suis actuellement au datacenter d'Issy-les-Moulineaux et je suis ciblé par un commando terroriste qui cherche à m'assassiner.

— Bonjour, monsieur Alexandre. Estimez la puissance de feu de votre ennemi sur une échelle d'un à dix. L'ennemi dispose-t-il d'un arsenal lourd ou léger ?

— Trois, dit Éric. Arsenal léger, armes de poings et fusils.

— Bien. Nos effectifs sont limités dans votre zone, nous vous envoyons du personnel compétent d'ici quinze minutes, impossible avant. »

Armés et cagoulés, David et ses six hommes montaient en trombe les escaliers, étage par étage. Ils actionnèrent les brouilleurs de signal au moment où Éric terminait son appel. Aucun salarié encore présent ne pouvait plus appeler la police. Ceux qui étaient proches d'une sortie fuirent immédiatement en entendant un premier coup de feu, tiré par David pour éliminer une serrure.

David s'était comme d'habitude montré réticent à ce que Michaël vienne, mais personne d'autre ne saurait relancer le processus de sabotage qu'Éric et Samuel étaient venus arrêter. Michaël tenait également à en finir avec Éric de ses propres mains si l'occasion se présentait.

Explosant les serrures l'une après l'autre, ils fouillaient les bureaux, les locaux, les salles serveur de chaque étage, cherchant Éric et Samuel. Le bâtiment étant immense, une première voiture de White Oil, la société de mercenariat, eut le temps de se garer, alors que David et ses hommes n'avaient encore fouillé que la moitié du bâtiment. En voyant la voiture arriver, Moussa, qui était resté à l'extérieur à cent mètres du local principal ciblait l'aile est, avec pour objectif d'intercepter une éventuelle fuite d'Éric. Un autre homme avait été posté par David de l'autre côté du bâtiment pour couvrir l'angle. Moussa ne bougea pas lorsqu'il vit l'unité de mercenaire pénétrer le bâtiment. Il aurait été inutile de tirer. David lui avait donné un objectif : Éric. Il devait s'y tenir.

Huit hommes armés employés de White Oil étaient entrés dans le bâtiment et montaient eux aussi les escaliers à toute vitesse.

Alors que David et ses hommes inspectaient une salle serveur, courant le long des interminables allées de baies de stockage et d'unités dédiées au calcul, David aperçut un pied disparaître derrière une baie. Il tira instinctivement dans cette direction avant de menacer. À sa surprise, un homme à peine vêtu d'un gilet pare-balle lui fit face à une cinquantaine de mètres et hurla !

« Police ! Lâchez votre arme !

— Olivier ?! Qu'est-ce que tu fous là !! s'écria David !

— David ? Lâche ton arme ! »

Le vieil inspecteur moustachu n'eut pas le temps de menacer ni de tirer sur son ancien camarade. Une ombre noire surgit de la porte à quelques dizaines de mètres derrière Olivier et une rafale de balles de fusil d'assaut s'abattit sur l'inspecteur qui s'effondra instantanément, propulsé par la force des tirs. Quelques balles ricochèrent sur les

serveurs, transperçant des baies de stockage. S'ensuivit un échange de tirs entre l'équipe de David et les mercenaires.

Pendant ce temps, Damien, qui avait échappé de peu au tir de David, poursuivit sa course en direction des bureaux. Il aperçut de la lumière sous une porte et entendit des voix. Éric et Samuel. Il les avait trouvés.

« Police ! Ouvrez ! hurla Damien.

— Vous ne devriez pas rester ici, hurla Éric de l'autre côté de la porte. Je suis le CEO d'Antel et je suis menacé par une bande de terroristes.

— Je vous arrête ! hurla Damien ! Vous êtes soupçonné de complicité dans le meurtre de la chercheuse Aurélie Jeannot !

— Qu'est-ce que vous racontez, barrez-vous d'ici ! »

En voyant que les deux hommes n'ouvriraient pas, il tenta de tirer sur la porte en fer. La serrure ne tint pas longtemps, mais les deux hommes avaient visiblement renforcé la lourde porte métallique avec tout ce qu'ils avaient pu trouver. Damien saisit un extincteur et s'en servit comme bélier, commençant à frapper de toutes ses forces pour dégager la barricade. Alors qu'il frappait, deux hommes surarmés, masqués et enveloppés dans une kyrielle de protections débarquèrent dans le couloir, éblouissant Damien de leurs lampes tactiques fixées sur leur fusil d'assaut.

Par réflexe, Damien sortit son arme de poing et la pointa en direction des deux hommes qui se mirent à couvert.

« Police ! Lâchez votre arme !

— Prouvez-nous que vous-êtes de la police ! demanda un des mercenaires.

— Mon badge est dans ma voiture, je vous ordonne de lâcher votre arme ! Qui êtes-vous ?

— White Oil, nous sommes ici pour extraire monsieur Alexandre d'une attaque terroriste !

— Il est avec eux ! hurla Éric ! Il n'est pas policier, il ment ! Il est avec le commando terroriste ! »

Damien n'eut pas le temps de réagir. À peine avait-il haussé les sourcils en entendant l'énormité qu'Éric venait de lâcher, que les deux mercenaires firent feu sur lui.

Dans le même temps, David avait perdu un homme et mis à terre deux adversaires de la milice White Oil. Ils étaient pris en étau, les six hommes en face d'eux étaient bien plus équipés et entraînés qu'eux. Les trois portes de sortie les plus proches dans l'immense salle n'étaient pas envisageables, des tireurs embusqués les auraient vite abattus.

Deux tirs dans une serrure surprirent la totalité des protagonistes présents dans la pièce, qui n'attendaient personne. Une grenade fumigène fut lancée en direction du leader des mercenaires. Sortis de nulle part, Taha, Hassan et sept autres hommes fondirent sur le commando de mercenaires et les incapacitèrent en moins d'une minute. La surprise avait été totale, les six hommes de White Oil étaient étalés au sol.

David reconnut à peine les nouveaux invités.

« Qu'est-ce que vous faites là ? leur demanda David.

— Vous êtes en retard, fit remarquer Hassan. On vous attendait au domaine et il n'y avait personne.

— Qui vous a dit où on était ?

— Un jeune sur place, il s'appelle Amin. Il venait vous prévenir de quelque chose, mais apparemment vous étiez déjà là.

— On y va, ordonna Taha qui menait la troupe. »

Alors qu'ils arrivaient à l'étage supérieur, ils croisèrent le corps de Damien, en face d'un bureau ouvert dont le mobilier était étalé par terre.

« Par là ! Ils viennent de descendre par l'escalier E ! »

Plusieurs tirs en direction des escaliers ne furent d'aucune utilité. La troupe se répartit en plusieurs unités qui descendirent les escaliers parallèles, pour occuper un maximum de terrain.

Éric, Samuel et deux mercenaires étaient arrivés en bas de l'escalier. Ils se dirigeaient vers le tourniquet en verre pour sortir lorsqu'une balle de sniper traversa la vitre pour venir se loger dans le mur derrière lui. Il se jeta à terre avec Samuel. Les deux miliciens firent feu en direction du tir, mais ne virent personne. Moussa, qui était couché à deux-cents mètres de là, venait de les rater.

« On va passer par le hangar, de l'autre côté », ordonna un des miliciens.

Éric et Samuel les suivirent, mais leur course fut vite interrompue. Une grenade explosa à une trentaine de mètres d'eux, lancée depuis un couloir perpendiculaire. Le souffle propulsa quelques écrans, chaises et morceaux de cloison en contreplaqué des environs. Quelques secondes après, alors que les deux miliciens se relevaient, ils furent criblés de balles par David et deux de ses hommes. Samuel, caché derrière un distributeur de boissons, tenta de saisir l'arme du milicien qui tomba à terre, mais fut vite dissuadé par les hommes de David qui plaquèrent les deux compères au sol. Michaël se retrouva vite devant eux, muni de gants, ainsi qu'une arme de poing. La même qu'il avait pointée sur un homme vingt ans plus tôt.

« Je m'étais trompé sur toi, Éric.

— Co... Comment ça ? demanda Éric paniqué et acculé.

— Jusqu'à récemment, je pensais que la cupidité était ton seul moteur. Mais malgré le fait qu'elle soit bien là, tu restes un homme engagé, qui sert une cause, qui te dépasse peut être, mais d'une certaine manière, je dois saluer cette dévotion...

— Ne fais pas ça, tenta Éric. Tu as eu ce que tu voulais, tu n'as pas besoin de tirer, notre combat n'est pas sur ce terrain...

— Abrège, Michaël, la police va arriver, il faut qu'on dégage, pressa David.

— C'est toi qui nous as amenés sur ce terrain, Éric, répondit calmement Michaël. Toi et tes amis qui ne respectez les règles que quand ça vous arrange.

— Bayart... La vengeance ne t'apportera rien... tenta Éric.

— Si j'étais ici pour me venger je t'aurais étranglé de mes propres mains, toi et ton ami qui a trafiqué l'itinéraire de mon ex-compagne.

— Alors, pourquoi ?

— Ce n'est plus par vengeance que je te combats, Éric, oublie notre querelle d'ego, si je suis ici ce soir, c'est par devoir. »

Éric n'eut pas le temps d'en dire plus avant que Michaël ne l'abatte, David en fit de même pour son acolyte. Sans en être totalement certain, Michaël pensait avoir renoué avec l'intention qui l'avait conduit au même geste vingt ans plus tôt. Cessant de voir le monde uniquement au prisme de sa propre histoire.

Quelques secondes suffirent au professeur pour relancer le processus de sabotage qu'Éric avait tenté d'arrêter. Deux minutes plus tard, toute la troupe était dehors et les moteurs vrombissaient en direction du manoir.

Amin était resté au pied de l'immeuble, en compagnie de deux hommes qu'il ne connaissait ni d'Adam ni d'Eve. Eux semblaient connaître Michaël. Du moins, c'est ce qu'avait affirmé l'homme dont les yeux étaient d'un noir plus troublant que la moyenne. Quatre voitures firent bientôt leur entrée dans le parterre de cailloux. Il était trois heures du matin. Amin, qui s'était assis sur une marche de l'escalier, se leva brusquement. En voyant deux hommes sortir de la voiture en porter un troisième, qui semblait inanimé, il comprit ce qu'il s'était passé. Lui qui s'était tenu loin du fracas des armes, de la violence physique qui prenait place lorsque le dialogue n'était plus souhaitable, avait, sans toucher personne, directement participé à tout ceci.

« Suivez-moi, dit Michaël les yeux légèrement humides. Je sais où on peut l'enterrer. Peu de chance qu'il y ait des fouilles là-bas.

— Trouvez un linceul pour Vincent.

— Vous... Vous ne le lavez pas ? demanda Amin.

— Non, répondit David en passant devant Amin. Pour nous, il est mort *Shahid*. »

Les trois hommes emmenèrent Vincent dans une voiture plus grande, en direction d'un bois à quelques centaines de mètres du manoir. L'endroit était peuplé d'animaux, essentiellement du bétail, une petite ferme y était installée. De nombreuses zones de terre servaient également de compost. Ce laboratoire à ciel ouvert du professeur comportait un emplacement déjà creusé à l'avance, sous une citerne d'eau qu'ils déplacèrent à six. Ils y placèrent le corps de Vincent, le recouvrirent de terre, avant de replacer l'énorme citerne d'eau dessus.

Amin ne put s'empêcher de pleurer. Son air impassible et son masque d'indifférence étaient percés, les larmes coulaient sans qu'il ne puisse les retenir. Cela faisait des années que rien ne l'avait autant touché, pas même les photos de mort et de destruction qu'il voyait quotidiennement. Vivre cette situation brisait la vitre de pixels qui le séparait de la violence qu'il ne côtoyait que de loin. Elle n'avait pas frappé un anonyme oublié au fin fond d'un pays du tiers-monde et dont la vie valait infiniment moins que les débris qui les écrasaient ou les éclats de métaux qui leur déchiraient la chair. Elle avait frappé un homme ici, proche de lui, qui vivait une vie semblable à la sienne. Un homme d'Occident qui avait une épouse, qui faisait ses courses dans un supermarché, des enfants qui allaient à l'école, une voiture, un smartphone et un compte bancaire. La mort de Vincent lui rappelait une évidence qu'il pensait déjà connaître, mais que rien d'autre que la vue du linceul ne pouvait mieux rappeler.

« Et maintenant ? demanda-t-il une fois la mise en terre accomplie.

— Maintenant, on s'en va. Toi, tu devrais retourner chez toi, lui dit Ismaïl.

— Et vous, vous allez où ? demanda Amin.

— Quelque part où il n'y a pas Internet, répondit Michaël. On ne peut pas te prendre avec nous maintenant, mais on viendra te chercher dès que possible. Ça, ne t'en fais pas.

— Si je suis en prison ?

— Aucune prison ne tiendra bien longtemps à partir de maintenant », affirma Ismaïl.

Que voulait-il dire ? Amin avait la sensation intense d'avoir été propulsé dans une nouvelle ère totalement délirante où presque aucun de ses précédents repères ne semblaient encore valides. Seule sa foi était restée intacte, mais le monde dans lequel il évoluait n'était qu'au début d'une série de chocs qui succéderaient les uns aux autres.

Le jeune ingénieur observa, passif, Michaël et les autres ramasser les dernières affaires du professeur.

« Ça, prenez-le aussi, disait Michaël en désignant un bureau. Et ça aussi, ça pourra servir. »

Les hommes d’Ismaïl et David s’activaient, ramassaient tout ce qu’ils pouvaient des travaux du professeur. Une fois prêts à partir, Michaël salua Amin une dernière fois.

« Ne désespère jamais, et tiens-toi prêt chaque jour qui viendra. »

Après quelques au revoir, il observa la colonne de véhicules quitter le domaine en trombe et resta quelques secondes en compagnie du silence nocturne. Aucune voiture de police ne semblait être en vue... Ils arriveraient sans doute plus tard. Toujours trop tard.

Amin se dirigea le pas lent vers la voiture de Samir, mit le contact et démarra en direction de l’appartement de son ami.

Amin s’était forcé à dormir quelques heures pour affronter ce qui allait se dérouler le lendemain. Ce fut Samir qui le réveilla car il avait besoin de consulter l’application de son entreprise au plus vite, pour voir les livraisons à effectuer. Or, celle-ci ne fonctionnait pas.

« Amin, frérot, lève-toi, il faut que tu m’aides, là, mon ordi et mon téléphone buggent, j’arrive pas à me connecter, je peux pas aller livrer.

— Mmh ?

— Regarde, ça tourne dans le vide... »

Amin observa le logo et ouvrit son propre ordinateur portable, rangé dans son sac.

« C’est pas que ton appli qui marche pas, regarde, Feekle non plus ne marche pas. Emazon non plus, Facelook non plus. Tu sais dans quel datacenter est hébergée l’application de ton patron ?

— J’en sais rien, moi, je me connecte à l’appli, c’est tout...

— Ils sont sûrement hébergés chez Emazon de toute façon, c’est moins cher et tout le monde y est.

— C’est quoi le problème, alors ? Je peux rien faire même Feekletube est planté et mes messages WhatsUp s’envoient pas.

— Feekletube appartient à Feekle, Samir...

— C’est Internet qui a buggé ?

— Non, pas Internet, mais les entreprises les plus connues, sûrement, oui... dit Amin évasif.

— Ouais, ben, Internet, quoi, insista Samir.

— Non, Internet c'est pas que Feekletube, Emazon et Facelook.

— Bah regarde, même le site où je vais pour lire des trucs, il fonctionne plus !

— Fais voir ? Ah, c'est parce qu'il va récupérer des polices et des scripts chez Feekle, justement, donc forcément...

— Internet est mort !! Le truc de ouf !!

— Mais non...

— On est de retour dans les années 90, frère ! J'hallucine ! s'exclama Samir. »

Amin refit le scénario des conséquences dans sa tête durant quelques secondes, avant de répondre.

« Non, c'est pire qu'en 90. En 90, on pouvait vivre sans ces entreprises. En 2019, on peut plus. Si elles buggent, toute la planète est buggée.

— Vas-y, montre moi un seul site qui fonctionne encore ! »

Amin tapa l'adresse d'un site étatique qu'il savait hébergé dans un datacenter archaïque d'un ministère, et le montra à Samir ;

« Tu vois, regarde, ce site il fonctionne encore !

— Amin... Tu te moques de moi, là. Qu'est-ce qu'on va faire avec ce blog ? Même Uper, ça marche plus !! »

Samir se réveillait dans un monde totalement différent. Un blackout d'un genre nouveau avait débranché tout le système nerveux de cette société ultra-complexe qu'était la leur. Les SMS et les appels téléphoniques redevenaient le seul moyen de communication fonctionnel, en plus de quelques autres messageries exotiques.

« Bon, je dois y aller, dit Amin.

— Ahahaha, eh, tu vas où, gros ? T'es prestataire chez Feekle je te rappelle, tu vas faire quoi si y a plus rien qui marche ?

— Je dois y aller quand-même, c'est pas une excuse !

— Moi, je sais pas quoi faire...

— Moi, je sais ce que tu vas faire, répondit Amin. Tu vas sur les sites du gouvernement qui fonctionnent encore et tu cherches comment ouvrir ta propre boîte de livraison.

— Ah ouais, rien que ça...

— Oui. Je vais te créer un site Web et une application, tu vas embaucher des gens et tu vas proposer des services de livraison.

— Vas-y... Okay.

— À plus tard, salam. »

Ce bref échange suffit à Amin pour changer d'avis. Finalement, il n'irait pas se rendre. L'horizon n'était plus bouché, maintenant, il y avait de la place. Il ferait ce que le professeur lui avait demandé de faire : saisir l'occasion pour reconstruire autre chose. Le géant n'était plus là, sans doute pour un moment, c'était donc au premier qui prendrait le plus d'espace possible. Il devait donc y avoir le plus grand nombre de *petit premier* possible. Le jeune ingénieur mettrait du temps à s'en rendre compte, mais il n'était déjà plus le même qu'après l'incident au datacenter. Cette rage destructrice qu'il avait longtemps canalisée et qu'il avait finalement libérée n'avait pas produit en lui les effets qu'il attendait. Une question à laquelle il n'avait jamais vraiment répondu et qu'il ne s'était même jamais posée commençait à prendre place dans son esprit : « *Et après ?* »

L'après, il n'y avait jamais vraiment pensé. Contrairement à Michaël qu'il avait vu construire minutieusement sa vision de demain et accompli avec sérieux son œuvre aussi brutale fut-elle, il n'avait rien laissé sans avoir au préalable planifié et pesé mûrement les conséquences, Amin, lui, découvrait progressivement qu'après avoir détruit, il fallait construire. Construire le monde, mais surtout se reconstruire lui-même, lui qui ne s'était, en grande partie, défini que par ce qu'il voulait détruire.

Il était midi, Benoît et Franck, militants et membres du collectif des *CHATONS*⁷, discutaient à la terrasse d'une boulangerie.

« Tu te rends compte ! C'est hallucinant ce qu'il se passe ! Il est presque midi et ils n'ont toujours pas résolu la panne ! s'excitait Benoît.

— Mon gars, je ne pense pas que ce soit qu'une panne. À mon avis, c'est des hackers qui ont détruit tout leur système...

— Je sais ce qu'on va faire !

— Ah, toi aussi ?

— On va ouvrir des dizaines de micro-entreprises partout dans le pays et proposer des services informatiques pour remplacer ceux qui sont fichus !

— Évidemment ! Mais tout le monde va faire ça !

— Il faut aller vite ! Plus vite on le fera, et plus nombreux on sera, moins il y aura de possibilité de recentraliser après. Il faut occuper le terrain le plus vite possible »

⁷ CHATONS : *Collectif des Hébergeurs Alternatifs, Transparents, Ouverts, Neutres et Solidaires*. Association réelle.

Marc était arrivé plus tôt que d'habitude au siège d'OWH. Il avait branché le colis reçu la veille sur une bécane isolée. Il ne contenait qu'un bout de papier avec un message, en plus d'un NAS, gros boîtier contenant plusieurs disques durs... Aucun nom, aucune adresse n'indiquait la provenance du carton.

« Eh, Fabrice, viens voir y a quoi dans le NAS qu'on a reçu hier.

— Quoi donc ? demanda Fabrice en faisant rouler son siège de bureau jusqu'à celui de Marc.

— Regarde... Tu sais, le bug qu'il y a depuis ce matin...

— Ouais ?

— Je pense que c'est pas un bug, c'est vraiment une attaque. Ceux qui ont coulé Emazon, Feekle et tous les autres veulent qu'on reconstruise le Web avec ça, suggéra Marc.

— Tu déconnes ou quoi, qu'est ce qui te fait dire ça ? demanda Fabrice.

— Regarde, il y a tout ce qu'il faut pour reconstruire tout le Web en décentralisé... Des applicatifs de gestion de paie, d'appels audios, vidéos, des API documentées, des modules pour faire des réseaux sociaux, y a des logiciels je sais même pas à quoi ça sert... Trente téras de données compressées. Et tout le code source est livré avec, en plus. J'ai pas vérifié toutes les applis, mais je pense que tout y est.

— Le truc de malade...

— Il dit quoi, le message ? demanda Marc.

— « *Décentralisez.* » Y a qu'un mot, c'est tout, rien d'autre.

— On prévient la police ?

— Attends... Balance ça sur Internet d'abord.

— Ou ce qu'il en reste !»

1

2 ***

3 Laurent était suspendu à son téléphone. Assis à son bureau, dos à une large fenêtre qui éclairait son étalage de papiers et unique écran d'ordinateur éteint, au milieu d'autres babioles décoratives qui parsemaient la large planche de bois précieux. La mort d'Éric l'avait secoué mais il n'avait même pas le temps de songer à un éventuel deuil. Sa circonscription était en ébullition depuis l'arrêt brutal des organes vitaux de la société de l'information. Les quelques géants qui maîtrisaient à eux seuls le stockage de montagnes des connaissances humaines, l'industrie du divertissement, de l'actualité, les transactions commerciales, les plus grandes messageries instantanées avaient, en s'écroulant presque instantanément, laissé le rôle de gouvernement à ceux qui en étaient petit à petit dépossédés.

4 « Oui... Non... Évidemment... Mais non ! ...Écoute, Viviane, je serai là demain, à quatorze heures, je peux pas faire plus tôt, j'ai déjà promis à Fabien Noileau que je rencontrerai ses équipes, la production industrielle de la région est au moins aussi importante que l'éducation, et l'éducation peut attendre, vous avez des livres, des cahiers et des stylos, non ? »

5 Une voix paniquée au téléphone lui demandait de venir au conseil municipal de telle ville, de toute urgence, suivie d'une autre, puis encore une autre. Les demandes étaient toutes similaires, différents directeurs d'école, commerçants, industriels et services publics de la région demandaient qu'on leur mette en place instantanément une solution de rechange pour leur messagerie, leur outil de visioconférence, un moteur de recherche, un stockage en ligne, parce que « *plus rien ne marche, il faut faire quelque chose* ».

6 Le député songea un moment à sa dernière conversation avec Éric en fixant une très vieille photo de classe qui trônait sur son bureau, sur laquelle lui et son vieil ami étaient assis côte à côte, souriants. Insouciant.

7 En hommage à Éric, il aurait été tentant de répondre à ses assassins en concrétisant ce que la fondation Logaith poursuivait comme but. Mais ça n'avait jamais été le sens de son engagement. Aujourd'hui plus que jamais, paradoxalement, il était convaincu qu'il fallait marcher voire courir dans une tout autre direction. Ce qui avait mené Éric à sa perte était, pour lui, cette volonté de confier à la technocratie l'organisation de la vie en société, rien de moins. La sainte *Big Data* avait, en réalité, dans ce monde, des visages humains trop facilement identifiables pour ne pas canaliser sur eux toute la colère que ses changements suscitaient.

Leur monde avait été à deux doigts de se soumettre à la dictature d'un veau, non pas d'or mais de silicium, qui impressionnait l'enfant d'Adam par sa simple capacité à aller plus vite que lui.

- 8 Laurent ignorait les raisons de l'assassinat d'Éric, mais le nom qui revenait en boucle dans les chaînes radio qui continuaient de fonctionner était révélateur du différend qui les avait sans doute opposés. Michaël Bayart était connu pour être le défenseur d'une autre vision de la technologie et, par extension, du rapport homme-machine et du rapport entre êtres humains. Laurent n'aurait jamais soupçonné que Bayart soit capable d'aller aussi loin, mais les faits étaient là. Ça avait dérapé, il ne savait pas trop comment, mais il restait convaincu que le nœud du problème se situait là.
- 9 Que faire alors ? Honorer le meurtrier en poursuivant sa vision, qu'il partageait en partie ? Ou honorer Éric, alors que tout les opposait en termes de vision du monde ? La réponse, complexe, se dessinait progressivement dans son esprit, alors qu'il avait cessé de répondre au téléphone qui le harcelait de sa mélodie qui accompagnait les noms défilant sur l'écran d'appel.
- 10 Pour que plus jamais aucun déséquilibré ne soit tenté d'extérioriser son mal-être sur une personne désignée comme représentant du mal, il fallait qu'il cesse d'y avoir ce genre de représentants. Laurent saisit son téléphone et martela le bouton d'appel en envoyant balader successivement les trois appels du préfet de la région.

11 « *Au diable, la hiérarchie, se dit-il, maintenant c'est sur les côtés qu'il faut regarder.* »

- 12 Il composa tant bien que mal le numéro personnel du patron de la radio locale et mit l'appareil à son oreille alors qu'il se levait et marchait près de la fenêtre. Après quelques sonneries, le destinataire décrocha miraculeusement.
- 13 « Fred ?
- 14 — Oui, c'est toi, Laurent ? Mon vieux, j'ai failli pas décrocher, je connais pas ce numéro.
- 15 — Ça fait un moment qu'on s'est pas parlés, j'ai changé plusieurs fois de numéro, entre-temps, désolé.

- 16 — Et c'est maintenant que tu me le dis ! J'ai essayé de te joindre plein de fois, il y a des mois ! dit Fred à moitié exaspéré, à moitié ricanant.
- 17 — Peu importe, coupa Laurent, je t'appelle pas pour ça. Il me faut un créneau de libre à l'antenne, aujourd'hui ou demain.
- 18 — Impossible, le planning est déjà bouclé, on a ...
- 19 — Laisse tomber le planning, il se passe quelque chose d'historique et j'ai une idée pour renverser la vapeur. Le seul truc qui marche encore à peu près, c'est la radio, donc tout le monde est branché dessus, c'est le moment de faire passer un message.
- 20 — Doucement, doucement, mon grand, c'est quoi ton message ? Tu sais, je t'aime bien, Laurent, mais tu es député. Le patron de radio, c'est moi. Alors, déjà, on discute. Qu'est-ce que tu veux dire ?
- 21 — C'est long à expliquer au téléphone, mais pour résumer je veux qu'on construise localement nos services numériques, si tu veux, et qu'on pousse toutes les communes à faire pareil. Vu que tu es le patron de la radio locale j'ai pensé à toi pour coordonner toutes les initiatives et vu que les commerçants vont chercher des alternatives très vite pour communiquer en ligne on peut élargir ta petite radio à quelque chose de bien plus gros et bien plus profitable.
- 22 — Passe maintenant, si tu veux, on en discute.
- 23 — J'arrive dans vingt minutes.
- 24 — Mais les routes sont bouchées.
- 25 — Je viens en vélo. »

26

27

- 28 Coincé dans les embouteillages, un citoyen lambda pestait contre ce qu'il percevait comme le blackout soudain d'Internet. Ses trajets étaient habituellement rythmés par des vidéos qu'il écoutait sur Feekletube, mais, par dépit, il avait dû se rabattre sur la radio locale, aucune de ses plateformes de divertissement préférées ne fonctionnant.

29 Il écoutait d'une oreille les intervenants débiter leurs discours tous plus plats les uns que les autres lorsqu'une voix plus dynamique et solennelle que les autres attira son attention. L'homme au volant monta le volume de la radio.

30 « Merci d'être venu aussi rapidement, député Laurent Dessans. Alors, aujourd'hui, on vous accueille pour une annonce assez spéciale que vous avez à nous faire... Alors, vous nous avez présenté rapidement vos motivations, qu'est-ce que vous proposez, aujourd'hui, à notre commune pour se relever de ce blackout qui, on l'espère malgré tout, ne durera pas trop longtemps ?

31 — Merci pour l'invitation Fred. Écoutez, je ne vais pas tourner autour du pot, à mon avis, le blackout est définitif, ou du moins, on risque d'attendre très longtemps avant d'avoir à nouveau notre petit moteur de recherche et tous les services américains qu'on utilisait habituellement. Personnellement, j'utilise une boîte mail OWH, donc j'ai encore accès à mes e-mails, mais passons. Ce qui nous intéresse, ce n'est pas le retour de ces entreprises, mais comment nous pouvons, en tant que citoyens, en tant que communauté locale, nous reconstruire sans eux et assurer nous-mêmes des services qui sont devenus indispensables à la vie en société.

32 — Ils ne reviendront pas, vous dites, vous avez des sources sûres, vous avez des informations du gouvernement ?

33 — Je n'ai aucune source et je n'ai pas encore parlé à un représentant du gouvernement, il ne s'agit que d'une intuition, je vous le dis en toute sincérité, je peux me tromper. Mais je lance un appel cet après-midi à tous les responsables d'entreprise, les développeurs et à tous nos concitoyens qui exercent un métier en lien avec l'informatique, de venir nous rencontrer demain, à nos locaux, à partir de quatorze heures pour discuter tous ensemble d'un projet que nous construirons nous-mêmes, sans lien avec ces entreprises qui ont malheureusement subi une énorme panne.

34 — Alors, quelle est votre idée exactement, vous allez monter des collectifs, des groupes de travail ? Ça concerne quoi, les services d'e-mail, d'e-commerce ?

35 — Effectivement, Frédéric, nous allons en partie aborder ces sujets, mais pas uniquement. Nous allons nous concentrer sur les besoins de nos commerces locaux, mais également sur l'éducation, les transports, tout ce qui fait aujourd'hui la vie numérique. Bien que je déplore fortement ce qui s'est passé récemment,

j'invite nos concitoyens à une prise de conscience face à cette dépendance trop élevée envers des entreprises étrangères, nous devons, dès aujourd'hui, organiser nous-mêmes l'information que nous produisons et que nous consommons. Nous avons les moyens, nous avons les talents nécessaires, il est question de réagir rapidement pour ne pas que ces événements regrettables aient un impact trop grand sur nos activités. Je vous accueillerai en personne sur place, dans nos locaux, et je vous annonce ici, à l'antenne, que j'y resterai jusqu'à ce que le travail soit lancé et en bonne voie. J'accueillerai tout le monde, je discuterai avec tout le monde, je logerai moi-même sur place et je travaillerai la nuit et le week-end s'il le faut, avec tous ceux qui voudront apporter leur pierre à l'édifice. Nous vivons un moment important, un moment difficile, j'ai réfléchi à ce que je considère être la meilleure réaction possible et il me semble que c'est celle-ci.

— Merci, député Dessans, pour ces annonces très fortes et très prometteuses, j'espère que les réponses à votre appel seront nombreuses et que ça débouchera sur quelque chose de positif.

— Merci, Frédéric, pour votre invitation, je vais devoir vous laisser, j'ai beaucoup de travail qui m'attend. »

Epilogue

« Nous voulons que Google soit la troisième moitié de votre cerveau. »

Sergeï Brin, Cofondateur de Google

Quatre mois plus tard, Amin n'avait toujours pas été inquiété. Il ignorait toujours que les deux seules personnes à connaître son nom et son implication dans l'affaire qui avait été renommée le « *FAFEM Blackout* » par un journaliste du New York Times, avaient été tuées la nuit des faits. Le temps que les nouveaux enquêteurs remontent la piste jusqu'à lui, il y en avait peut-être pour longtemps, tant le nombre de traces était infime. Quoi qu'il en soit, il ne s'en souciait pas. Il continuait de construire ce qu'il estimait tendre vers le mieux, tout en gardant à l'esprit qu'il assumerait sans faillir ses actes le jour où on viendrait le chercher.

Plusieurs employés de Feekle, Antel et autres membres de la fondation Logaith avaient été interrogés. Le coupable du meurtre d'Éric Alexandre avait été rapidement désigné : le professeur Bayart. Mais Michaël avait disparu. Emportant avec lui une cinquantaine de personnes qui lui étaient proches, hommes, femmes et enfants compris, il s'était volatilisé. Il était également devenu le premier suspect dans le meurtre du professeur Jeannot, dont l'affaire avait été rattachée à celle d'Éric Alexandre.

Les jours et les semaines passant, Amin ne savait plus s'il espérait réellement que Michaël tienne parole, en envoyant quelqu'un le chercher, pour l'emmener il ne savait trop où... Amin avait la sensation que Michaël n'en avait pas réellement fini et que l'œuvre à laquelle il avait participé n'était que le début de quelque chose de plus grand. Michaël était un idéaliste, avec une vision du monde large et englobante, et les problèmes de son temps ne se résumaient pas uniquement à une poignée d'entreprises de la technologie.

L'intrigante incursion des membres de ce qu'Amin considérait encore plus ou moins comme un gang, dans les événements, le laissait d'autant plus perplexe qu'il ne comprenait pas quel était leur lien avec le monde de la tech et avec Michaël. En avaient-ils seulement un ? Où étaient-ils ? Que faisaient-ils ? Pourquoi ?

Après ce bref épisode d'ébullition, il se promit de prendre un long moment de réflexion la prochaine fois avant de se lancer dans un nouvel engagement aux conséquences imprévisibles. Il repensait régulièrement à ses discussions avec Michaël, ses choix de lui apporter son aide, sans jamais vraiment être sûr d'avoir pris la bonne ou la mauvaise décision...

Il avait malgré tout rangé sa langue pendue et changé sa rage destructrice en quelque chose de plus stable, préférant continuer d'observer et construire en silence.

Avec Samir, il avait, en parallèle de ses autres activités, monté une application de livraison à domicile dont le code source était public, grâce aux nombreux modèles qui avaient explosé sur Internet depuis la fin de la fondation Logaith. À partir de là, plusieurs petites entreprises locales de livraison virent le jour. Les géants du secteur de la livraison avaient perdu tout ce qui constituait leur force : leurs données. Tous les sous-traitants, qui effectuaient en réalité le travail de transport, avaient flairé le filon et s'étaient mis à lancer leur propre application à partir de celle d'Amin, redécouvrant leur propre capacité à s'organiser via leurs propres outils numériques.

Très vite, la pratique se généralisa à tous les autres domaines. Un énorme réseau de messagerie décentralisé vit le jour, des réseaux sociaux d'un genre nouveau, basés sur un système de communautés interconnectées, l'informatique professionnelle avait également changé de visage, tous les secteurs d'activité s'étaient jetés sur la seule bouée de sauvetage qui pouvait leur accorder un niveau suffisant de productivité après la disparition de leurs anciens outils ultra-centralisés et ultra-performants. Car vivre sans Internet était depuis longtemps inconcevable, mais vivre sans les *FAFEM* devenait possible. Le monde n'était pas soudain devenu calme, paisible et juste pour autant. L'implacable machine broyant les peuples continuait de tourner, s'adaptant elle aussi, les hackers continuaient leurs activités également, les dinosaures de l'industrie pétrolière, de la finance et de l'armement de même, bien que fortement ralenties par le blackout de ceux qui centralisaient leur intelligence et leur mémoire.

Les administrations et services nationaux mirent énormément de temps à se relever après l'énorme choc. Celles dont les hauts fonctionnaires avaient accepté des pots-de-vin pour signer des contrats dans le *cloud* le regrettaient amèrement. La colère sociale grondant toujours plus fort, beaucoup d'États qui avaient troqué leur système d'information *on-premise*⁸ par les offres dopées des *Géants du Web* s'étaient retrouvés avec un système nerveux vieilli de trente ans, dans un monde en ébullition perpétuelle et, surtout, qui continuait d'évoluer. Aucun dialogue ne fut réellement rétabli. La fracture continuait de progresser entre les communautés se dessinant progressivement.

On pouvait, jour après jour, en suivant les nouveaux flux d'information, observer une dynamique d'un genre tout à fait nouveau se mettre en place. Le fossé se creusant toujours davantage entre les organisations hyper-centralisées et les communautés locales, des initiatives de plus petite ampleur, mais de plus en plus nombreuses, virent le jour. Que le domaine concerne la gouvernance, la monnaie, l'industrie, l'alimentation, le blackout avait mis un coup sévère aux hyperstructures géantes qui se voyaient subitement privées de leur capacité à communiquer, à voir et à traiter

⁸ Contrairement au « cloud », une infrastructure informatique *on-premise* est hébergée et détenue majoritairement par ceux qui l'utilisent.

l'information à grande échelle. Le cyclope géant de la data avait perdu son œil. Les communautés locales en revanche, redécouvraient leurs propres yeux en même temps qu'il devenait possible de s'organiser, d'échanger, de se confronter et d'évoluer sans ces hyperstructures.

Amin en était convaincu, ils n'étaient encore qu'à la veille de changements majeurs. Avec les semaines qui passaient, il pensait de moins en moins à la promesse de Michaël, restant focalisé sur ses nouvelles activités, qui s'inscrivaient pleinement dans cette nouvelle dynamique. Devenu jeune entrepreneur, il constituait une maille du filet toujours plus dense de la nouvelle société de l'information, véritablement horizontale. Ses services d'hébergement d'e-mail et sa régie publicitaire locale rencontraient un succès similaire à ce que l'on pouvait voir dans les autres contrées adoptant le même modèle.

Une année entière passa. Le blackout commença à rentrer dans l'Histoire, les membres de la fondation Logaith tentaient de subsister mais devaient maintenant jouer à armes égales au sein d'un nouveau terrain dont ils n'étaient plus les maîtres. Une à une, les entreprises de la fondation annoncèrent se séparer du projet pour se recentrer sur leur secteur d'activité propre. Certaines firent faillite, d'autres essayèrent de surfer sur la nouvelle vague de l'hébergement local.

Un soir, alors qu'Amin rentrait chez lui après le travail, il remarqua une voiture stationnée sur le parking de la résidence étudiante. Il n'attendait personne. Alors qu'il sortait ses clés pour ouvrir la porte du bâtiment, son regard restait fixé sur le véhicule. La porte avant-gauche s'ouvrit lorsque son regard se posa sur la vitre du conducteur.

Un homme ayant visiblement à peine moins que son âge en sortit. Vêtu d'une tenue de citadin tout à fait banale, rien ne semblait révéler son appartenance ou l'objet de sa visite. Sa fine barbe de couleur châtaigne et son bonnet noir d'alpiniste le faisaient ressembler à un coach sportif quelconque. Montre de sport au poignet, il se serait fondu dans n'importe quelle foule, si ce n'était ses yeux particuliers qui, eux, parlaient davantage que tout le reste de son accoutrement. Ils ne racontaient pas un passé, mais un avenir.

Maxime se dirigea vers Amin, et lui tendit une main fraternelle.

« C'est toi, Amin ? lui demanda-t-il.

— Oui, pourquoi ?

— Il est l'heure d'y aller. »

FIN

Merci d'avoir lu.

Une question ? Un avis ? Un ressenti ?

Ecrivez-moi :

contact@badrotmani.fr

ou

badr.otmani@protonmail.com

Infos sur :

<https://badrotmani.fr>

ou

<https://t.me/badrotmani314>